

La maison des épices

Nafissatou Dia Diouf

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

roman

La Maison des épices

Nafissatou Dia Diouf



MÉMOIRE
D'ENCRER

Nafissatou Dia Diouf

LA MAISON DES ÉPICES

Roman



Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Diouf, Nafissatou Dia, 1973-

La maison des épices

(Roman)

ISBN 978-2-89712-196-9 (Papier)

ISBN 978-2-89712-198-3 (PDF)

ISBN 978-2-89712-197-6 (ePub)

I. Titre.

PQ3989.3.D573M34 2014

843'.92

C2014-940224-4

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

L'auteur adresse ses chaleureux remerciements au Centre de Médecine Traditionnelle Malango ainsi qu'à leur structure de tutelle l'ONG PROMETRA pour leur grande disponibilité et leurs précieuses informations.

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Télec. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier ePub : [Éditions Prise de parole](#)

*À mon grand père Séga Diallo, chirurgien à Saint-
Louis, trop tôt arraché à l'affection des siens.*

*À Rabi qui a illuminé ma vie un après-midi
pluvieux d'octobre.*

À Dior Nazeerah, princesse des mille et une nuits.

À Ahmed qui déborde de vie et de malice.

À mes compères Jimsaaniens.

I

*Le premier signe de l'ignorance,
c'est de présumer que l'on sait.*

Baltasar Gracian y Morales

— Amnésie.

Le verdict était tombé comme un couperet. Pendant quelques secondes, aucun des deux ne put prononcer un mot. L'atmosphère était pesante dans la grande pièce. Dr Tall parut reprendre ses esprits en premier. Il se cala sur sa chaise pour se donner un peu de contenance et poursuivit la lecture de sa fiche d'un débit qu'il voulait détaché. Le regard du patient était vague. Il se posait tantôt sur lui, tantôt se portait vers la fenêtre et au-delà, comme distrait par les bruits extérieurs. Le médecin s'en trouvait un peu décontenancé. Dr Tall ne savait pas s'il était écouté. Encore moins compris. Les mots voltigeaient dans la grande pièce sans savoir où se poser.

Amnésie, amnésie...

L'écho des mots voletait toujours dans la pièce. Les syllabes étaient hachées par le brasseur d'air qui tenait par miracle au plafond. Les lettres se détachaient des vocables pour planer dans l'espace, débitées menu par les pales métalliques jusqu'à perdre définitivement leur sens. Si tant est que les mots n'aient jamais eu de sens aux yeux du patient.

Il fallait qu'il tienne. Le chemin serait long, Dr Tall le savait. Probablement le plus long et le plus douloureux de sa carrière. Le plus risqué aussi sans doute. Yérin Tall portait jusque-là une quarantaine sereine, un visage doux et expressif, bordé d'une chevelure grisonnante sur les tempes. On le disait bel homme. De ceux qui attireraient tant par leur allure que par le mystère qui les nimбай. Ses traits fins et réguliers rehaussaient son teint d'une noirceur mate.

Les pensées du docteur s'épandaient dans le silence de la pièce. Il se rappelait son arrivée à La Maison des épices, quelques mois auparavant, les bruits de couloirs et la curiosité qu'il avait éveillée chez les pensionnaires comme chez les praticiens. Que venait y faire un chirurgien, dans un endroit où on ne pratique aucun acte de chirurgie? Oui, il était avant tout médecin mais pas tout à fait comme

les autres. Sa riche expérience rendait encore plus étrange sa présence dans ce trou perdu. Sa vie d'avant était un mystère. Tout juste si on pouvait deviner, grâce à l'alliance qu'il portait à l'annulaire, qu'il était ou avait été marié. Pourtant il avait débarqué à La Maison sans famille. Comme ces naufragés de la vie que la grande maison accueille à longueur d'année. Sauf que lui était censé être de l'autre côté de la barrière. Celui d'où on panse les blessures de la vie.

De regards en questionnements, de rumeurs en supputations, son silence et sa retenue avaient fini par faire retomber la curiosité de tous. Durant tous ces mois, Yérim Tall s'était astreint à ne tisser de liens autres que professionnels avec son entourage. Il veillait juste à être courtois, rarement chaleureux, quand il n'était pas concentré par un dossier plus ou moins préoccupant avec ces airs absorbés qu'il savait prendre pour qu'on le laisse en paix. Personne ne lui tenait plus rigueur de sa réserve. Question de tempérament, sans doute, avait-on conclu. Peu à peu, il s'était fondu dans le paysage et le sablier continuait d'égrener le temps à La Maison, une vie paisible et loin de tout ou presque, cahoteuse et sereine.

Yérim Tall en réalité n'avait l'air de rien d'autre que d'un médecin ordinaire, compétent et sérieux. Son allure austère contrastait avec des yeux brillants d'intelligence derrière des lunettes à monture d'écaille, seul luxe pour cet homme sobre.

À cette heure chaude de l'après-midi, il se tenait assis dans son bureau, face à ce jeune homme, aussi étranger à lui-même qu'aux autres, étranger surtout à son sort qu'une fiche dérisoire venait de sceller. Dr Tall se sentit d'un coup pris d'une grosse fatigue et d'un grand sentiment d'impuissance. Il ôta ses lunettes et plongea son regard dans celui du patient, comme s'il voulait mesurer son degré de compréhension.

— Vous me suivez?

Les yeux du garçon, jusque-là passifs, se voilèrent subitement. Visiblement, il se sentait mal. Même pour le médecin aguerri qu'était Dr Tall, ces manifestations de malaise feints ou réels ne pouvaient laisser indifférent. Peut-être que le patient était claustrophobe? Ce ne serait guère étonnant après ce qui lui était arrivé quelques mois plus tôt. Un peu troublé par son mutisme buté, Dr Tall baissa les yeux sur sa fiche et continua sa lecture, en tentant d'y mettre un peu plus de conviction. En vain. Le jeune homme ne l'écoutait pas. Il était ailleurs.



C'est un vrai supplice... Voilà deux heures que je supporte la chaleur dans ce bureau où j'étouffe littéralement. La fenêtre est grande ouverte pourtant.

Il parle. Je l'écoute. Du moins, je fais semblant. Je sais que je n'ai pas le choix mais j'aurais aimé être ailleurs. Où? J'en sais fichtre rien. Pas là en tout cas. Je ne sais même pas ce que je fais ici. Celui qui s'est présenté à moi il y a quelques jours comme mon thérapeute est en fait un parfait inconnu pour moi. Il a bien tenté d'engager un dialogue entre nous, mais mes réponses sèches et abruptes l'ont visiblement découragé. Maintenant, il a l'air idiot cramponné à sa fiche comme à une bouée. Je regarde ses lèvres remuer comme un écolier récitant sa leçon d'histoire. Oui, c'est ça, il raconte des histoires. J'imagine qu'il parle de moi. De ma vie d'avant résumée sur un bout de papier cartonné... Depuis combien de temps lit-il ainsi à haute voix? Aucune idée. En fait ça m'est complètement égal. Que dit-il? Pas envie de savoir. Je le trouve juste pathétique.

Je devine bien que ses propos sont liés à ce pour quoi je suis là. Je le comprends bien mais en fait, ça me laisse plutôt indifférent. Quel besoin de me dire en termes incompréhensibles ce que bien évidemment je fais plus que pressentir, je sais? Et Dieu sait que c'était la seule certitude que j'ai!

Oui, j'ai la tête vide. Tout ce que j'ai vécu jusque-là s'est envolé à la suite de ce foutu accident. Depuis, je ne sais ni qui je suis, ni d'où je viens. Du moins, consciemment, pour ce qui me concerne. Ma vie d'avant reste une énigme. Tout médecin qu'il est, il n'est pas plus avancé de me poser des questions pour lesquelles je n'ai pas de réponse. À quoi bon les poser alors? Match nul. Zéro partout. Balle au centre. J'en suis presque content pour lui. Ça lui rajoutera quelques cheveux blancs. Moi? Je m'en moque pas mal! Il me l'a dit sur un ton rassurant : mon corps va bien désormais. J'ai même fait des progrès spectaculaires au fil des mois pour recouvrer progressivement presque toutes mes facultés cognitives, dit-il. La belle affaire! Si tout est parfait, pourquoi ne me fout-il pas la paix?

Dr Tall épilquait sans fin. De son babil monocorde surnageaient des expressions telles que « état végétatif persistant » ou « absence de lésion cérébrale », perdues dans une masse de « parasitage de l'environnement mnésique » et autres chinoiserries du jargon médical.

Moi, j'ai juste la tête vide et l'envie que ça s'arrête. Qu'on me laisse en paix avec mes fantômes. Retourner à mon inexistence la plus banale. Être transparent jusqu'à me confondre avec les murs, avec la table, avec le ciel dehors qui m'appelle. Au lieu de ça, il parle, il parle. Je ne comprends rien de ses mots, moi le légume sur pattes. Ses mots martèlent les parois de mon cerveau vide, comme des balles qui ricochent en écho. Je vois les lettres danser devant mes prunelles comme des bougies hypnotiques. Elles virevoltent et me narguent. Et lui, il parle toujours sans se rendre compte de rien. Surtout pas que je ne vais pas tarder à tourner de l'œil. Des mots affleurent : « Excellentes facultés expressives », « présomption de niveau socioculturel élevé »... Ben voyons! « Apathie subséquente à un choc traumatique »... Des mots-maudits, des mots-flammes qui lèchent mon

visage, des mots-fourches qui fouillent mon corps de leurs dents sataniques, des mots-trolls qui tournoient autour de moi en riant d'un rire mauvais. Au cœur de cette danse, un large tourbillon se forme. Je le sens m'aspirer. Je ne peux lui résister. Je m'agrippe à la table. Tout tourbillonne.

— Vous avez entendu?

Une voix puissante me ramène à la réalité. Dr Tall a le front plissé d'un trait. Il me regarde soucieux. Je comprends que son flot de paroles s'est tari sans que je m'en aperçoive.

— Avez-vous entendu? répéta-t-il bêtement, un peu moins fort, cette fois.

Entendu? Que pouvais-je entendre entre des balles qui ricochent et des trolls qui ricanent? Le seul effet de sa question a été de me sauver de l'œil du cyclone qui me happait littéralement. Les lutins ne m'auront pas cette fois. Me voilà revenu au centre de la pièce, au centre de son attention. J'ai dû sursauter d'ailleurs parce que c'est la première fois que j'entends Dr Tall s'époumoner, lui qui n'a jamais prononcé un mot plus haut que l'autre. Touché! J'exulte presque. Sauf que le monologue risque de tourner à nouveau à une tentative de dialogue et ça, je n'y suis pas préparé.

— Avez-vous entendu? répéta Dr Tall sur un ton plus posé.

— Euh... oui, oui, bien sûr, bafouillai-je.

Je ne dois pas être très convainquant mais il se contente de cette réponse. Pour lui, tout est bon à prendre. Il a l'élégance de ne pas insister. Je sens qu'il se donne beaucoup de mal pour ne pas que je me braque. À chaque séance, Dr Tall tente de repousser les limites de mon hostilité et à chaque séance, je repousse les limites de la politesse. Plus il se montre patient et aimable, plus je me montre buté et dédaigneux. Comme un jeu stupide entre nous deux. Un éternel jeu d'équilibriste. Un chat et une souris funambules qui jouent à cache-cache, voilà ce que nous sommes. Aujourd'hui, j'ai marqué un point. Pour la première fois, il m'a l'air de douter de lui. J'entrevois une faille dans la forteresse.



Dr Tall se tut. Il tenait à préserver le peu d'acquis qu'il réussissait à obtenir séance après séance, à force de persévérance et de ruse. Il savait qu'il n'avait pas été brillant aujourd'hui et s'en voulait un peu mais il lui fallait avancer prudemment. Il avait déjà tant de mal à apprivoiser son patient qu'il craignait que la moindre brutalité, fût-elle involontaire, ne sape le travail de longs mois.

Yérin Tall éprouvait de l'affection pour ce jeune amnésique, loin de la pitié qu'on peut éprouver en de pareilles situations. Non, il se faisait réellement du souci pour lui mais se faisait également violence pour paraître le plus professionnel et détaché possible. À la compassion se

mêlait un sentiment de culpabilité, tant il se sentait impuissant certains jours comme aujourd'hui.

Un silence gêné s'installa. Le jeune homme avait repris ses esprits. Une lueur ironique que le médecin savait désormais reconnaître dansait à nouveau dans ses yeux noir et ambre. Ce regard si troublant... Comme un ressort, le garçon se leva, prenant l'initiative de mettre fin à ce tête-à-tête stérile.

— Puis-je disposer?

Sa voix était plate et légèrement moqueuse.

— Faites donc, répliqua le médecin sur le même ton.

Sans demander son reste, il quitta la pièce d'un pas lent, de son grand corps efflanqué, comme encombré par ses propres membres.

Dr Tall se laissa aller lourdement contre le dossier de son fauteuil. Lui-même sortait épuisé de ces échanges. Les yeux au plafond, il tentait de faire le vide. Ce jeune homme n'était pas son unique patient, mais c'était de loin celui qui demandait le plus d'attention et qui prenait presque toute son énergie. Il repensa à sa vie ces derniers mois, désordonnée, chaotique, puis brusquement calme et lente depuis son arrivée à La Maison des épices. Dr Ndaw lui avait sauvé la vie en lui proposant ce poste. Elle ne savait même pas à quel point. Un travail de forçat, certes, mais qui lui permettait de s'abrutir et ne pas trop réfléchir. Faire parler ses patients de leurs souffrances lui permettait d'ignorer ses propres béances. La déontologie aurait voulu qu'il travaille sur lui d'abord, mais il ne s'en sentait pas la force. Pas maintenant en tout cas. Certaines nuits, Pauline s'invitait dans ses rêves. Le matin, il était dévasté de la voir se dissiper avec les premières lueurs de l'aube. Mais il en sortait plus fort et convaincu qu'il avait une mission à accomplir. Aujourd'hui cependant, il était sorti vidé de cet entretien. Des soirs comme celui-ci, il se sentait fragile et vulnérable, comme un brin de paille à la merci du vent, sans savoir où celui-ci l'emporterait.

Dr Tall referma les yeux pour tenter de recouvrer un peu de paix. Ce soir plus que jamais, il avait besoin de retrouver le sens de sa présence à La Maison des épices.

Son premier entretien avec la chef de clinique lui revint à l'esprit. Dr Ndaw l'avait accueilli sans protocole dans son bureau du premier étage qui avait une magnifique vue sur la mer. Un bureau simple où il l'avait précédée de quelques minutes. Yérin Tall lisait distraitement les titres sur la tranche des livres de la bibliothèque en bois, agrémentée de quelques sculptures. Il retira l'un d'eux dont le titre l'interpellait : *Le vaudou au cœur des favelas*.

Ce bureau sobre avait un rien de féminin, comme l'ombre presque imperceptible d'Aïssa Ndaw qui venait à sa rencontre, la main tendue, le sourire engageant. Il se retourna un peu surpris.

— Bienvenue parmi nous, commença-t-elle en lui faisant signe de

s'asseoir.

Elle enchaîna sans transition.

— Je dois vous dire que votre parcours professionnel est très impressionnant, en particulier en ce qui concerne vos états de service au CHU de Nantes. Je me félicite de vous avoir dans mon équipe!

— C'est un plaisir pour moi également.

La chef de clinique se lança dans quelques considérations d'ordre général tandis qu'il l'observait. Dr Tall garderait longtemps en mémoire cette première impression. C'était une femme menue mais agréable qui l'invitait à prendre place sur le siège d'en face. Ses cheveux étaient ramenés en arrière sur la nuque en un chignon bas, retenu par un simple élastique. Ses traits étaient réguliers et d'une beauté sans sophistication. Rien ne dépassait. *Un peu trop parfaite*, songea-t-il. Quelque peu gênée par ce regard soutenu, elle se racla la gorge, croisa et décroisa les jambes puis reprit sur un ton plus affirmé :

— J'ai l'habitude d'être très directe, alors je ne vous cache pas que je m'interroge toujours sur vos motivations. Certes, La Maison des épices commence à être reconnue. Mais nous n'avons pas les moyens qu'il nous faudrait pour travailler comme on le souhaiterait et seules la passion des membres de cette petite équipe, la confiance des malades et de leurs familles et surtout la foi en notre mission nous font avancer.

Il s'attendait à cette question et avait préparé son argumentaire.

— Je ne sais pas si ça peut vous rassurer mais j'ai exercé pendant plus d'une décennie dans un pays où la médecine est complètement déshumanisée, alors j'en ai eu marre. J'ai voulu rentrer au pays, le servir enfin, mettre à profit les connaissances que j'ai accumulées tout au long de ma carrière et, surtout, m'enrichir au contact de nos pairs peu reconnus et pourtant pleins de savoirs, les praticiens traditionnels.

— Hum, oui mais de là à tout plaquer comme ça, du jour au lendemain... poursuivit-elle dubitative.

Il s'en tiendrait là. Il ne tenait pas à s'étaler sur le sujet. Yérim Tall n'aimait pas particulièrement parler de lui, encore moins de ce qui l'avait poussé à venir dans ce trou perdu, coincé entre l'océan et ses colères et un arrière-pays aride. L'ombre de son sourcil droit se releva insensiblement comme chaque fois où il repensait au passé et un léger tremblement fit mouvoir ses lèvres. Il garda cependant la maîtrise de ses émotions.

Il était là, c'est tout. Voilà ce qu'il fallait qu'elle retienne. Sa venue allait renforcer l'équipe que ses collègues de la capitale taxaient ironiquement de « groupuscule de médecins-new age, adeptes du

grand air ». Pour lui, un médecin est un médecin et tout engagement supplémentaire était juste un supplément d'âme. Comme ses collègues de La Maison des épices, il était convaincu que l'hôpital des temps modernes avait failli à sa mission de donner au malade toute sa dignité. À la ville, on ne soignait plus que des « chambre x » ou des « admission du tel ». Quand ce n'était pas juste des numéros de dossier ou des noms de pathologie : « une sonde gastrique pour le cancer du côlon ! »...

Non, il avait trop donné à cette « industrie médicale » et il en était revenu, au propre comme au figuré.

Opiniâtre, Dr Ndaw répéta sa question qui n'en était pas vraiment une :

— Donc, vous avez tout laissé tomber comme ça, du jour au lendemain...

— Non, pas du jour au lendemain. C'est le fruit d'une réflexion de plusieurs années. Disons, je vous l'accorde, qu'il y a eu un élément déclencheur, mais disons que c'est de l'ordre du privé. Je préfère ne pas en parler.

— Très bien, c'est votre décision et je la respecte. Je ne serai plus indiscrete. Sachez encore une fois que nous sommes ravis de vous compter parmi nous.

Dr Tall avait cru voir une lueur de curiosité dans son regard. Elle poursuivit néanmoins.

— Je me dois tout de même de vous avertir que vous travaillerez parfois dans des conditions difficiles. Et vous n'aurez probablement pas la rémunération à laquelle vous pouvez prétendre ou équivalente à celle que vous perceviez au CHU de Nantes ou même dans la capitale.

Dr Tall sourit brièvement avant de répondre.

— Dites-vous bien que je m'en doutais.

— Très bien. Vous prendrez fonction demain. Vos appartements se situent dans le bâtiment d'en face, au premier étage. Ce sont les logements du personnel soignant, toutes catégories confondues. Nos collègues tradipraticiens y sont également accueillis mais la plupart préfèrent rester dans leurs villages alentour. Je vais vous faire visiter les lieux dans un instant et vous présenter à tous, mais avant cela, je dois vous faire un peu l'historique de notre projet.

Aïssa Ndaw prit une grande inspiration en rejetant la tête sur le dossier de son fauteuil.

— Comme vous l'avez sans doute constaté, ici nous soignons essentiellement ce qu'on peut appeler les maladies « socioculturelles ». Autrement dit, nous pratiquons la médecine moderne puisque nous

sommes tous des médecins diplômés et expérimentés, mais nous la pratiquons aux côtés de médecins au savoir-faire traditionnel que sont les guérisseurs que vous avez rencontrés, je crois. Ils sont dépositaires de savoirs ancestraux et nous collaborons de manière très efficace car ils ont une connaissance du substrat culturel de la plupart de nos patients.

Elle se leva et fit quelques pas dans la pièce, comme un professeur dictant un cours à ses étudiants. La grande fenêtre du bureau de l'étage s'ouvrait sur l'immensité marine et laissait pénétrer une brise rafraîchissante en cette matinée d'hivernage où le ciel d'un bleu profond se refusait à toute pluie. Après un petit signe à une infirmière qui passait, elle continua.

— La Maison des épices que vous voyez là, en plus des lieux à usage d'habitation pour le personnel et certains malades qui y résident, est composée de deux unités : une unité dite « moderne », dotée de salles équipées, de laboratoires dont se servent les médecins, le pharmacien, les biologistes et autres, et une unité de soins des guérisseurs qui sont soit ici même, dans le bâtiment adjacent, soit consultent chez eux, dans les villages alentours, sur un rayon d'environ cinq kilomètres. Cela facilite l'accès à ces guérisseurs et les patients s'y rendent avec leur médecin traitant de La Maison, à pied ou en calèche. En réalité, La Maison des épices est partie intégrante de la communauté de villages.

Elle poursuivait, magistrale, sa présentation des lieux, avec une passion que trahissaient de grands gestes. Dr Tall ne savait pas si, ni quand, il pourrait placer un mot. Savait-elle seulement écouter?

La Maison des épices était en réalité un ancien comptoir colonial datant du XVII^e siècle, perché sur une falaise le long de la côte atlantique. Sa position stratégique, sur les contreforts escarpés de la côte, a permis à ses premiers occupants d'assurer un commerce prospère à l'abri des tentations conquérantes de leurs rivaux. Aujourd'hui encore, l'accès difficile donnait à La Maison cet air de fort imprenable, éloigné de toute « civilisation corruptrice ». Le site était idéal, même si le vieux comptoir était plutôt un amas de ruines à l'époque de sa découverte une décennie plus tôt. Sa restauration a valu à quelques passionnés, dont Dr Ndaw, de longs et pénibles mois de travail pour remonter brique après brique cette ancienne bâtisse au passé trouble. Mais la petite équipe aidée d'ouvriers des alentours s'est attelée à la tâche de ses propres mains et sans complexe, portée par une passion commune pour la pierre ancienne et surtout par leur projet d'édifier le refuge médical qu'il est devenu. Le résultat était là : une grande maison de briques chaulées, au charme discret, un peu hors du temps mais prête à accueillir tous ceux qui, à leur tour,

avaient besoin de se reconstruire.

La tâche terminée, ils avaient fait inscrire sur le fronton, en lettres en fer forgé, La Maison des épices. Tant pour assumer cette page de l'histoire, que pour se réconcilier avec. Également pour la beauté du nom et pour donner à cette structure de santé une appellation plus douce, éloignée de tout ce qui peut évoquer le médical et son cortège habituel de souffrances.

À La Maison des épices, peu de médecins portaient la blouse ou affichaient des signes qui rappelaient leurs fonctions. Leur rôle était d'être aux côtés de leurs patients, de les accueillir d'où qu'ils viennent et d'aider à leur adaptation à ce nouveau mode de vie sur le difficile chemin vers soi. Après les inévitables tests et diagnostics, ils prenaient soin d'écouter longuement le patient. Sans jugement, sans *a priori*, parfois, sans parole, sauf pour l'encourager à faire tomber les barrières et se livrer davantage. Puis, rapidement, les guérisseurs prenaient le relais des médecins qui parfois interagissaient, parfois se mettaient en retrait pour observer, mesurer les progrès et évaluer les résultats. Aucun cas n'était similaire à l'autre et aucun traitement ne se ressemblait. Tous les thérapeutes respectaient cependant une règle d'or : en aucun moment le patient ne devait percevoir l'œil scrutateur du spécialiste. Il devait se sentir en confiance, entouré de bienveillance, réconforté et apaisé dans ses douleurs physiques et morales.

Les thérapeutes n'en oubliaient pas pour autant leur rôle. Tout changement, tout progrès mais aussi toute régression étaient méticuleusement notés et suivis dans le dossier du patient. Les médecins et les guérisseurs se réunissaient régulièrement pour analyser des faits observés, mettre en commun leurs réflexions et ajuster les traitements.

Quant aux tradipraticiens, il s'agissait avant tout pour la plupart de villageois ordinaires, éleveurs, pêcheurs, paysans qui habitaient les environs de la Petite Côte et l'intérieur du pays serein. Ceux-là, malgré leurs dons ou leurs savoirs transmis, n'en faisaient pas forcément un métier. Certes, quelques-uns possédaient des dons surnaturels mais leurs connaissances étaient surtout basées sur des médications naturelles, à base de plantes ou de racines. D'autres guérisseurs venaient de plus loin pour compléter les thérapies dans certains domaines spécifiques. Ils restaient alors quelques semaines avant de repartir vers leur Fouta, leur Casamance ou leur Mali natal.

Dr Tall était impressionné. Connaître l'histoire des lieux mais surtout l'idée fondatrice de La Maison des épices ne lui donnait qu'un seul regret : n'être pas venu plus tôt. Il interrompit cependant les explications volubiles d'Aïssa Ndaw pour objecter :

— Hum, tout semble parfait, mais y a-t-il des échecs à ces traitements?

Aïssa Ndaw éclata d'un rire franc qui découvrit une rangée de dents blanches et régulières. C'est la première fois depuis qu'il l'avait rencontrée qu'elle riait et elle n'en était que plus charmante, il devait l'admettre. Pourquoi alors ses airs stricts? Mystère!

— Bien entendu, ce n'est pas du « pur cartésien », reprit-elle en dessinant de ses doigts des guillemets imaginaires. Mais on a tout de même évalué scientifiquement les rémissions et croyez-moi ou non, nous n'avons rien à envier à la médecine moderne « seule » du point de vue des résultats. Selon mes derniers chiffres, les guérisons totales sont de l'ordre de deux tiers des patients et les améliorations notables d'environ vingt-cinq pour cent.

— C'est considérable...

— Et encore, dans les échecs, il faut compter tous les patients qui se présentent en phase terminale ou qui, malgré leur présence physique, sont surtout encouragés par leur famille mais sont eux-mêmes dans une attitude de méfiance, voire de rejet, contre laquelle on ne peut pas grand-chose.

— Et... j'imagine que ces guérisseurs, surtout ceux qui viennent de loin, y trouvent leur compte... je veux dire financièrement.

Elle réfléchit quelques secondes avant de répondre.

— La question financière n'est pas primordiale. Elle pourrait l'être pour nous, par souci d'équité, mais ne l'est aucunement pour eux. Nous tenons cependant à rémunérer les guérisseurs au même titre que les médecins diplômés, à leur juste valeur et à la mesure de ce qu'ils nous apportent. Aucun d'eux ne s'est plaint jusque-ici. Aujourd'hui, après dix ans d'expérience, je dois dire que la collaboration se passe plutôt bien. Chacun connaît son périmètre ainsi que ses limites et les guérisseurs n'hésitent pas à nous retourner des patients quand ils jugent leur intervention inutile et pensent qu'il faut les traiter exclusivement par la médecine « normative ». Ce sont ces mêmes guérisseurs qui viennent, en cas de besoin, se faire soigner ou opérer par nous. Chacun connaît son rôle!

— Effectivement, c'est plutôt un modèle équilibré.

— Je ne vous le fais pas dire, confirma-t-elle satisfaite.

C'est en effet Aïssa Ndaw, jeune diplômée en médecine, qui avait douze ans plus tôt mis en place cette structure. Elle avait mis toute son énergie pour faire aboutir le projet ici même, au cœur du pays Sérère, là où la nature si généreuse recelait une abondance de plantes, de racines et d'écorces qui, une fois apprivoisées, pouvaient soigner presque tous les maux et sans effet secondaire pour le corps humain.

Pour ses compagnons et elle, la médecine moderne s'était éloignée de sa vocation première, celle d'Hippocrate et de son serment qu'elle aimait à rappeler : « Dans quelque maison que je rentre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrompueur. » Elle en avait fait sa devise et sa raison d'être.

Dr Ndaw et ses amis partageaient d'un constat simple : certaines manifestations physiques avaient des causes psychologiques qui, faute de pouvoir s'exprimer, se muaient en maladies parfois incurables. À l'inverse, même si le cas était plus rare, des maladies très graves qui relevaient à l'origine de causes psychosomatiques disparaissaient parfois miraculeusement sous l'effet d'un mode de vie plus sain ou par d'autres voies inexplorées par la médecine moderne.

Les résultats aujourd'hui étaient plus que convaincants et Dr Ndaw n'en était pas peu fière. Pour cela, elle avait sacrifié une partie de ses jeunes années et surtout sa vie sociale et familiale. Elle ne vivait que par et pour son travail et tentait de communiquer sa passion à tous ceux qui l'entouraient, dut-elle pour cela se montrer particulièrement exigeante, voire... intransigeante.

Emportée par la passion, elle parlait toujours.

— Les guérisseurs sont partie intégrante de la vie de La Maison des épices et ont leur mot à dire sur son organisation et les méthodes de travail. Ils sont parfois prompts à nous faire des reproches, souvent implicites, sur les thérapies. Ils nous font à demi-mot le procès de la médecine moderne et industrielle et des « sciences dures ».

— À vous qui justement vous êtes rapprochés d'eux? s'étonna Yérin Tall.

— Là est le paradoxe! Mais nous faisons tout pour ne pas entrer dans ce jeu et si je dois vous faire une recommandation, c'est d'être vigilant. Après tout, ces tradipraticiens n'ont que nous sous la main comme représentants de la médecine moderne et nous devons l'accepter, ça fait partie du *deal*. Ce n'est qu'une moindre contrariété par rapport à tout ce qu'ils nous apportent.

— Je vois...

— D'autres questions?

Elle avait repris son ton sec et professionnel. Visiblement, c'est elle qui menait le bal. Comme tout, du reste.

— Euh, oui, confessa Dr Tall un peu confus de sa curiosité.

Il voulait tout savoir de l'environnement qu'il intégrait afin de s'y fondre plus aisément. Il n'avait en effet pas de temps à perdre à s'acclimater. Yérin Tall repensa à son jeune patient, à comment mieux lui venir en aide. Il était prêt à tout pour le sortir de sa léthargie et le

ramener enfin à une vie normale.

— Juste une dernière question, s'excusa-t-il. Comment ces guérisseurs concilient-ils certaines pratiques mystiques avec la foi en leurs religions respectives, je veux dire celles qui sont acquises comme l'Islam ou le Christianisme?

— Sans aucun tiraillement! La grande majorité vit et pratique l'Islam ou le Christianisme comme une couche supplémentaire par rapport à leurs croyances et pratiques religieuses ancestrales sans que les premières ne soient remises en cause. Une sorte de syncrétisme, si on veut. Peu d'entre eux se considèrent uniquement animistes, mais aucun n'a renoncé au patrimoine de croyances qu'ils considèrent comme un héritage.

— Je vois...

— C'est bon cette fois? reprit-elle un peu impatiente.

Dr Ndaw décidait de la temporalité et considérait que l'entretien avait assez duré. Elle semblait subitement pressée alors qu'elle avait parlé près d'une heure presque sans reprendre son souffle. On sentait le feu de la passion sous la couche de glace dont elle s'entourait. Yérim Tall eut envie de répondre « oui, mon général » en claquant des talons comme un soldat de première classe. Il fut cependant plus mesuré dans ses propos. Après tout c'était elle la patronne.

— Oui, merci pour ces éclaircissements. Ils me seront très utiles.

— C'est entendu, conclut Aïssa Ndaw.

Elle se leva comme un pantin à ressorts et sortit du bureau, laissant Dr Tall encore assis.

La première rencontre s'acheva ainsi. Sur ce goût de trop et de trop peu à la fois. Autant elle donnait une foison de détail sur le projet, sa réalisation, l'organisation de la vie et du travail à la grande maison, autant sur elle, rien n'avait filtré. Ou si peu. Mais pourquoi se montrait-elle si austère?

Plongé dans ses pensées, il entendit ses pas décroître en damant les carreaux du couloir. Il sortit peu à peu de son attitude songeuse. Il était temps, grand temps de se mettre à l'ouvrage...

Les premiers jours, Yérim Tall ne pouvait se défaire d'un sentiment qu'il avait lui-même du mal à définir : un sentiment de plénitude et d'incomplétude à la fois. Cette attente épouvantable qui le matin lui vrillait le ventre et le soir le laissait vidé de tout. Certes, les lieux étaient magnifiques, entre une nature brute, exubérante, généreuse, envahissante et des gens d'une simplicité extrême et d'une grande sollicitude, un peu trop parfois. La grande bâtisse était toujours en mouvement : elle semblait grouiller par moments, avant de tomber dans une léthargie trompeuse. Elle était loin des tribulations de la ville, hors du temps, tout au moins celui qu'il avait connu jusque-là. La Maison des épices avait une respiration qui lui était propre, laissant le mouvement de l'océan rythmer sa vie et celle de ses occupants.

Certains jours, Dr Tall avait l'impression d'y être entré comme on entre en religion. Pour obéir à une exigence diffuse mais impérieuse, qui lui laissait peu de répit. Comme un appelé accomplit sa mission, fût-elle incertaine ou potentiellement porteuse d'échecs. D'autres jours, il lui semblait y pénétrer par effraction, sans en posséder les codes et sans réussir véritablement à se retrouver dans le dédale de la grande bâtisse et dans ce fourmillement permanent. Pour l'apprivoiser, il lui fallait percer ses mystères et en savoir plus. Plus que ce que la chef de clinique, cet officier sans galon et haut comme trois pommes voulait bien lâcher. Malgré tout, il fallait se mettre à l'œuvre et vite. Il avait également besoin de donner du sens à son engagement. Non qu'il ne fut pas sûr du résultat, mais sa démarche exigeait tant d'énergie qu'il avait besoin à chaque instant de se rassurer que c'était pour la bonne cause. Que c'était ce qu'il fallait faire. Que c'était ce qui lui restait à faire. Pour lui, pour eux, pour Pauline...

Dr Tall s'était consciencieusement plongé dans les dossiers des quelques patients qu'on avait voulu lui confier pour ses débuts dans l'établissement tout en réservant une attention plus grande au jeune amnésique. Il les avait ensuite méticuleusement observés dans leur quotidien le plus banal. Réactions, manifestations de symptômes, interactions avec les autres malades, avec le personnel soignant, tout

passait au crible de son œil neuf et intéressé. Cette observation minutieuse l'avait conforté dans le fait que, n'en déplaise aux pontes de l'HHCV, l'Hôpital Hippocrate du Centre Ville, chaque patient était unique dans sa pathologie mais surtout dans son histoire, son vécu, ses origines et ses aspirations. Même si en apparence, la plupart d'entre eux n'aspiraient plus à grand-chose.

II

*Wiiri wiiri, jaari Ndaari*¹

Proverbe wolof

Les minutes s'égrenaient au chapelet du matin. La côte se découpait à présent nettement dans la clarté naissante. Tout en bas de la falaise, dans un repli protégé, une masse compacte et sombre offrait ses toitures coniques à la rosée de l'aurore. Le village de pêcheurs s'ouvrait à la mer par un flanc et s'enfonçait dans les terres par l'autre, abrité par une frondaison de filaos. Quelques centaines d'âmes dormaient encore paisiblement. Seuls les plus âgés se dirigeaient cruche à la main vers l'arrière des cases pour le rituel des ablutions. Après la toilette purificatrice, ils se livraient aux dévotions sacrées et priaient pour que ce nouveau jour fasse régner une paix durable dans ce hameau préservé.

De la mer, on entendait les pagaies battre le flanc de l'eau avec vigueur. Dans une heure, peut-être deux, les pêcheurs seront sur la plage, les filets frétillements, les cirés dégoulinants et les yeux gonflés de sel et de sommeil. Un dernier *atcha i ndett*², une ultime cambrure, fourbus de fatigue, ils iront rejoindre sur la plage la poignée de ménagères qui les attendaient le cure-dents à la bouche, impatientes de marchander après une vraie nuit de sommeil.

— Hé, Laye, la pêche est bonne aujourd'hui on dirait!

— On rend grâce à Dieu, *rek*³!

L'interpellé connaissait la tactique de ces braves femmes pour faire baisser les prix. Plus la prise était abondante, plus les pêcheurs s'empresseraient d'écouler leurs poissons pour aller jouir d'un peu de repos. Alors, lestés de quelques billets chiffonnés, mais heureux tout de même, ils s'en retourneront exténués au village rejoindre leur *ajaa*⁴ et leurs paillasses moelleuses pour quelques heures de douceur, dans la chaleur voluptueuse de l'alcôve.

Mais pour l'heure, le sable était encore vierge de cris et de rires. Il le sera encore longtemps dans cette petite crique un peu à l'écart, sur l'autre flanc de la falaise, celui opposé au village, surmontée uniquement de ce fort qui avait pour nom La Maison des épices.

Het huis van specerijen était son nom en néerlandais, ainsi baptisée par ses bâtisseurs, des conquérants hollandais du milieu du XVII^e siècle. Dans cet ancien fort rapidement devenu comptoir, s'échangeaient épices et breloques contre bois et esclaves. De ce nom étrange était restée sa traduction en français des œuvres de ses derniers occupants avant l'abandon définitif de la bâtisse, peu avant la décolonisation.

C'était à l'origine de simples entrepôts de bois sur lesquels reposait un toit en chaume. Le prétexte d'une halte le long de la côte atlantique pour les aventuriers au long cours, à la recherche de bois de chauffe pour les machineries des navires. De simples étapes lors d'expéditions lointaines, les escales ont vite été pour ces trimardeurs l'occasion d'explorations sur les terres alentour. Ils y découvrirent des trésors végétaux, animaux et... humains. Si bien que du bois de chauffe, les Hollandais s'intéressèrent rapidement au « bois d'ébène », celui de chair et de sang. Les uns après les autres des bateaux de plus en plus nombreux jetèrent l'ancre au large du littoral de la petite côte cependant que des canots en nombre incalculable déversaient sur les rives escarpées ces étrangers assoiffés de fortunes incertaines.

Les années qui suivirent, tout ce que la Terre portait comme explorateurs, flibustiers, négociants, intrigants, renégats, débarquèrent sur ces terres mystérieuses de la côte occidentale de l'Afrique, s'enfonçant fébrilement dans la steppe plombée de soleil. Le commerce devint florissant. Si florissant que les Hollandais bâtirent quelques décennies plus tard un vrai fort en pierre de taille pour s'abriter des convoitises de leurs rivaux et protéger leurs « biens » et leurs intérêts. Très vite, par opportunisme, le fort devint aussi comptoir.

Une première vague d'audacieux s'établit en ce lieu vers la fin du siècle. Ils s'étaient donné pour mission de préserver les intérêts de leur Mère-Patrie dans ce lieu exotique et inhospitalier. Mais très vite, les populations locales se mirent en guerre contre ces envahisseurs, leur tendant des pièges et organisant des embuscades. Nombre de Hollandais furent victimes des assauts ou moururent de malaria. Ceux qui survécurent se replièrent dans le fort en attendant des jours meilleurs. Tenaces comme du chiendent qui s'accroche à une terre hostile, ils y restèrent et résistèrent mus par la boulimie aventurière. Le fort résista et le comptoir peu à peu prospéra et se développa en cette terre lointaine. Il fut bâti en dur, de cette pierre rocheuse dont sont faites les falaises alentour. D'autres ailes vinrent compléter la partie centrale du fort qui était devenu une imposante bâtisse. Cette halte dans l'océan Atlantique était devenue en quelques années une étape importante du commerce triangulaire. Les expéditions débutaient dans le lointain Pacifique, point de départ de la fameuse

route des Indes. Les bateaux de la Compagnie des Indes orientales chargeaient leurs cales de vinasse et de breloques mais surtout de centaines de fûts contenant de fines poudres colorées en provenance de Ceylan, de Sumatra, de Bornéo et des Moluques. C'étaient des épices aux parfums d'ailleurs et aux noms évocateurs de gingembre, cumin, safran, cannelle, cardamome, coriandre, curcuma et tant d'autres.

Des îles du Pacifique, les bateaux prenaient la direction de l'océan Indien. Après de longues semaines de navigation, l'escale de Zanzibar arrivait comme un soulagement. L'équipage pouvait enfin mettre pied à terre pour quelques jours de goguette, pendant que les négociants, toujours en alerte, s'activaient à troquer quelques précieuses épices contre des caisses de vanille et une poignée d'esclaves destinés aux plantations du Nouveau Monde. L'escale pouvait durer des jours, au gré des tractations parfois féroces, ce qui faisait le bonheur des matelots restés si longtemps en mal de divertissements.

Les cales à nouveau remplies, les bateaux mettaient enfin les voiles et la navigation reprenait cette fois le long des côtes claires et coralliennes de l'Afrique orientale jusqu'à doubler le cap de Bonne Espérance. De là, ils remontaient encore pendant de longs mois l'Atlantique, contournaient le golfe de Guinée, longeaient les forêts tropicales, ses côtes escarpées et ses grandes vagues écumeuses en direction du septentrion.

À la pointe occidentale de l'Afrique, La Maison des épices arrivait comme une escale bienvenue pour les expéditeurs. Un salut, même pour l'équipage et ses passagers pâles et souffrant de scorbut. Cette nouvelle halte qui pouvait durer quelques semaines était pour eux l'occasion de se refaire une santé, avant d'affronter à nouveau l'océan en direction de l'avant-dernière étape : la Guyane. Ils s'approvisionnaient alors en viande séchée et en produits frais pour reprendre des forces et se préparer à une nouvelle traversée de plusieurs mois. La traversée de l'Atlantique était une aventure autrement plus angoissante : loin de la présence rassurante des côtes, il leur fallait affronter la colère des éléments et bien d'autres dangers. C'était une épreuve pour tous. Loin de tout, étreints par les mêmes angoisses, officiers et matelots fraternisaient sur les ponts. Même les esclaves étaient sortis des cales, encore entravés par leurs chaînes. Les yeux hébétés de lumière, ils s'enivraient de grand air après avoir été saturés d'odeurs des épices mêlées à l'air vicié de leur prison flottante. Pour les laver, les mousses leur lançaient à bonne distance de grands seaux d'eau de mer qui brûlait leurs plaies et leur arrachait des hurlements de douleur. À la tombée du jour, on les entassait à nouveau dans les cales sombres et combles.

Ce long périple pouvait durer une éternité. Des mois interminables dans des conditions souvent hostiles où nombre de ces aventuriers perdaient la vie ou la tête pour les plus fragiles. Pour ceux qui survivaient, le Vieux Continent les accueillait enfin au terme de l'expédition, de la douceur de son climat et de ses prairies pour une retraite opulente, pendant que d'autres aventuriers prenaient le relais pour une nouvelle aventure.

L'organisation était ingénieuse : une partie des épices des Indes servait de monnaie pour l'acquisition d'esclaves d'Afrique de l'Est et de l'Ouest qui étaient déportés par la suite en Guyane pour fournir diverses places de marchés aux esclaves des Amériques. Les bateaux revenaient ensuite en Hollande chargés de sucre de canne, de coton brut et de petites provisions d'épices qui firent découvrir aux populations européennes tout un univers de saveurs ensoleillées. Quelques esclaves, aussi, arrivaient de ce long voyage sur le Vieux Continent. Ces « poivres de Cayenne » devenaient des laquais ou des soubrettes qui firent découvrir aux fortunés de l'époque des commodités inespérées.

1 Tourne, tourne, tu n'auras d'autre choix que de passer par Ndaari.

2 Expression pour se donner du courage, en langue sérère.

3 Seulement.

4 Femme ayant effectué au moins une fois le pèlerinage à la Mecque. Par extension, femme respectable et vertueuse.

Une fois installés à La Maison des épices, nul besoin pour les Hollandais de protéger le comptoir des assauts venus de la mer. La barre était le meilleur rempart. Bien plus efficace que les dérisoires canons pointés vers le large. C'était une barre redoutée : avant eux, seuls les pêcheurs du village, avec le temps et les prières, avaient su l'appriivoiser pour tirer de la mer leur subsistance quotidienne.

La Maison, juchée sur la falaise, offrait une vue imprenable sur les tentatives ennemies. Cette vue panoramique faisait du comptoir un point stratégique. Le climat était doux et le commerce prospérait. Il devenait si florissant au fil du temps que d'autres aventuriers au visage pâle s'étaient mis au défi de faire tomber le fort, d'en piller les biens et de se déclarer les nouveaux maîtres de la côte.

À l'aube du XVIII^e siècle, les sujets de Sa Majesté Charles II de la maison Stuart furent les premiers à investir la petite côte pour déloger les Hollandais. Ils bénéficiaient d'un atout de taille : leur implantation quelques milles plus bas, le long de la Côte d'Or. Ils constituèrent ainsi, à partir de ce point de relais, un corps expéditionnaire et jetèrent rapidement leur dévolu sur l'objet de tant de convoitises. Cela ne se passa pas sans heurt. Les batailles fratricides qui opposèrent l'Européen à l'Européen eurent pour témoins actifs les populations locales. Sous la contrainte, les villageois, chair à canon malgré eux, défendirent vaillamment, avec sagaies et lances, l'occupant hollandais sur leurs propres terres. Les Anglais en surnombre et habilement préparés s'imposèrent au bout d'une bataille acharnée. Les villageois n'eurent d'autre choix que de se soumettre à leurs nouveaux maîtres.

Quelques années passèrent, pendant lesquelles régna la domination éclairée des Anglais. Éclairée, pour peu que leurs intérêts commerciaux fussent saufs. Les ponts supérieurs des paquebots anglais déversaient sur la côte des négociants de la bourgeoisie qui alliaient bonnes affaires et villégiature. Les ponts inférieurs, eux, grouillaient d'aventuriers en mal de sensations, des besogneux malingres et des forçats. Le gratin et la gangue de la société britannique étaient réunis pour l'aventure africaine.

La parenthèse britannique dura près d'un siècle. Mais les convoitises s'exacerbaient et le ballet des pavillons dans les eaux tropicales se faisait plus intense. Même à l'apogée des périodes les plus fastes de telle ou telle domination, les populations autochtones vivaient dans une crainte permanente. Crainte que d'autres visages blafards ne viennent troubler à nouveau la région, ne les asservissent une fois encore, ne les pillent davantage et ne leur imposent une nouvelle langue et d'autres coutumes.

Les sujets de Sa Majesté ne restèrent pas invaincus longtemps. Depuis plusieurs mois, leurs vis-à-vis d'outre-Manche armaient leurs bataillons. Un matin, Français et Portugais, coude à coude, attaquèrent la côte. Une nouvelle bataille s'ensuivit et les Portugais, en difficulté du fait de leur nombre insuffisant, durent s'incliner face aux nouveaux maîtres des lieux, les Français. Le comptoir, comme le reste du patrimoine colonial, passa de mains. Son nom demeura, dans sa traduction française, La Maison des épices. Il y avait bien longtemps pourtant qu'aucune épice n'y était stockée ou troquée. Bien longtemps aussi que d'autres sites de la côte occidentale n'aient été préférés pour leur position géostratégique, leur rade et leur vue imprenable sur l'océan. Les comptoirs fleurirent sous des noms étrangers à toute sonorité locale : Joal, Rio Fresco, Good Rade, Saint Louis en hommage au Roi de France régnant, Louis XIV. Seule demeurait en ces lieux désertés une odeur entêtante de safran, de cumin, de coriandre et de cardamome. Quant au passé, il fut rapidement relégué dans les geôles de l'oubli.



Les Français s'installèrent sur la côte pour longtemps. La règle tacite pour les conquérants était de ne pas s'enfoncer exagérément dans les terres. Les replis de la brousse recelaient bien trop de prédateurs indigènes ou animaux. Comme les autres pionniers, ils prirent pour habitude de traiter avec des intermédiaires autochtones à qui ils avaient appris à baragouiner quelques mots de leur langue et qui les fournissaient en produits divers. Les plus hardis des Blancs s'adressaient directement aux roitelets pour échanger captifs contre verroterie.

La Maison, sous la domination française, avait peu à peu repris vie. Elle était devenue une jolie bâtisse offrant ses pierres blanches au soleil et à la mer depuis le haut de la falaise. Les canons n'avaient plus rien de terrifiant. Ils étaient à présent couverts de rouille et de mousse qui se mêlait à une végétation sauvage et abondante. Les ronces grimpaient le long des murs en pierre et protégeaient désormais les abords. Tout le pourtour du comptoir était bordé d'une haie de

bougainvillées qui égayaient la pierre de leurs grappes colorées. C'était une espèce qu'un explorateur, Louis-Antoine de Bougainville, hôte de passage à la grande maison, avait ramenée du Pacifique. Outre ses vertus décoratives et protectrices, cette plante lointaine, à l'instar des occupants du comptoir, était réputée s'accommoder aux sols les plus arides et les plus hostiles comme ceux de cette brousse inamicale.

L'intérieur du comptoir, pour la partie supérieure, avait été réaménagé pour y rendre le séjour des occupants agréable. Les vastes coursives de l'étage supérieur desservaient des pièces hautes et claires qui demeuraient fraîches même à l'heure où le soleil incendiait la brousse et accablait ses autres occupants. Au niveau inférieur, diverses pièces en enfilade percées de meurtrières servaient à nouveau d'entrepôts pour les épices, précieusement conservées à l'abri de l'air et de la lumière afin de préserver leurs arômes et leur saveur. Des sous-sols humides abritaient à leur tour l'esclaverie, des cachots sombres destinés aux captifs en transit.

Dans les jours qui suivaient l'abordage d'un nouveau navire et le transbordement des captifs en attente de départ pour les Amériques, ces cachots servaient de chais pour les fûts de méchant vin provenant de la lie des vignobles du bordelais. À mesure que le vin s'écoulait dans l'arrière-pays, les caves se remplissaient à nouveau d'esclaves que des passeurs désormais ivres livraient à leurs bourreaux. Une organisation parfaite qui permettait à la grande maison de ne jamais désempir. Des entrepôts s'échappaient des volutes épicées qui couvraient la puanteur du bas étage. Ces arômes entêtants embaumaient toute la maison et se mêlaient aux senteurs marines pour charger l'atmosphère d'effluves chauds de soleil.

Ce commerce prospéra un siècle et demi. Vidée de ses forces vives, dévastée de ses ressources, la côte perdit peu à peu de son intérêt pour les Français qui l'abandonnèrent progressivement pour d'autres destinations. Peu à peu, la vie des villages alentours reprit son cours, sans cette présence destructrice et tous, même les livres, oublièrent cette page sombre de l'histoire. Seul était resté le nom de la grande maison, comme une douce évocation d'un passé oublié : La Maison des épices.

L'ancien comptoir avait enjambé les années, défié les siècles pour offrir ses pierres aux nouveaux venus. Certes, il ne restait plus grand-chose de la bâtisse originelle. Elle n'était plus qu'un amas de pierres aux angles émoussés par le temps et la mer. Arrivée sur les lieux, l'équipe du Dr Ndaw se mit avec cœur à l'ouvrage, armée de courage et de la volonté de sortir de sa torpeur la bâtisse si lourdement chargée d'histoire mais si potentiellement belle et... utile à leur projet. Le spectacle désolant d'un bâtiment éventré et presque en ruine ne les fit pas reculer. Et pourtant, les toitures s'étaient envolées sous la furie des alizés ou grignotées par les embruns. Des pans de murs se dressaient encore, à moitié recouverts de moisissures et envahis par l'herbe et les ronces, tandis que des blocs de pierre vert-de-gris gisaient au sol.

La tâche ne fut pas facile. Sur la base de quelques récits des anciens du village, eux-mêmes témoins indirects du faste de l'ancien comptoir, l'équipe se mit à reconstruire l'édifice presque à l'identique. Des mois de travaux acharnés révélèrent bientôt sa beauté d'antan, à la fois joyeuse et pathétique, découpant ses contours massifs dans le bleu du ciel.

La fin des travaux donna lieu à une grande fête populaire où la future équipe soignante accompagnée des villageois de la côte célébrèrent cette victoire sur le temps et l'oubli. Tous avaient hâte, après ces mois, ces années, ces siècles, d'écrire une nouvelle page de l'histoire, porteuse d'espoir et de rédemption.

Ce n'était pourtant pas gagné d'avance. Après les batailles administratives pour obtenir l'autorisation de reconstruire ce qui était considéré par le Cadastre comme un tas de ruines, il fallut gagner la confiance des riverains. Deux mondes coexistaient alors sur la côte, séparés par une ligne invisible mais bien réelle : une riviéra investie une décennie plus tôt par une certaine bourgeoisie en mal de nature et de grand air qui y séjournait occasionnellement et les natifs, les habitants du village sérére, qui n'avaient jamais voulu quitter leurs terres. Les deux communautés s'observaient avec une certaine

méfiance mais dépourvue d'animosité. Les villageois étaient déjà habitués à voir investir leur espace par des étrangers lointains ou proches.

Les nouveaux arrivants, venus avec le projet un peu fou de reconstituer le comptoir, furent d'abord accueillis plutôt fraîchement. Il avait fallu tout l'entregent et le charme de Dr Ndaw, qui maîtrisait parfaitement leur langue, pour les mettre définitivement en confiance. Car ce petit bout de femme avait un autre projet fou : accompagner des malades venus de partout sur le long chemin de la guérison. Pour cela, elle avait le projet de les mettre à contribution, eux les broussards que les gens de la capitale, politiques en premier lieu, avaient toujours considérés avec mépris. Eux qui semblaient seuls à être encore persuadés des bienfaits sur l'être humain de la nature et des trésors dont elle regorge.

C'était il y a presque dix ans. À voir La Maison accrochée à la falaise et s'offrant à la mer, on eut dit qu'elle avait toujours été là, fièrement dressée. Les abords de la bâtisse avaient été aménagés en jardins de plantes aromatiques, soigneusement entretenus. Un chemin en latérite facilitait l'accès du côté de la route. Du côté falaise, sur les pentes escarpées, la nature reprenait ses droits. Quelques arbres sauvages bornaient les abords de la plage et la rendaient plus inaccessible encore. Les branches noueuses s'entremêlaient en s'élevant si haut qu'elles défiaient toute loi de gravitation et se mêlaient aux ronces qui surgissaient du cœur de la falaise. Cette flore sauvage bordait l'autre chemin en amont, celui qui reliait l'ancien comptoir au village de pêcheurs. En aval, perchée sur un aplomb, s'étalait la rivièra et ses villas aux façades blanches. Sur le long ruban rocheux qui serpentait la côte, ces deux mondes avaient pour trait d'union La Maison des épices.

La mer déversait sa furie contre la roche en contrebas de la falaise. Les crêtes des vagues s'élevaient dans l'espace du ciel. Dans la crique toute proche, encore déserte à cette heure, les vagues brisaient leur rage sur le sable. Le tumulte de l'eau ne semblait pas effrayer une silhouette grande, légèrement voûtée, presque immatérielle.

À l'observer de plus près, cette ombre filiforme devenait humaine, sous les traits d'un jeune homme à peine sorti de l'adolescence mais au visage si grave qu'on hésitait à lui donner vingt ou quarante ans. Debout, les jambes ensablées à mi-mollet, il défiait la marée montante qui arrachait presque les pirogues arrimées au rivage de la plage voisine. La force du ressac entraînait les bas de son pantalon qui battaient contre ses jambes. À l'endroit où meurent les vagues, la mer charriait des coquillages qui lui écorchaient les chevilles. Il resta ainsi de longues minutes. On aurait dit qu'il tirait de ce supplice un certain plaisir. La douleur physique éloigne les autres maux, dit-on.

L'ombre du jeune homme était familière aux promeneurs sur le sentier plus haut. Il avait attiré l'attention les premiers temps, car nul chemin connu ne mène à cette crique. Certains disaient qu'il était un pensionnaire de La Maison des épices. D'autres prétendaient qu'il venait de beaucoup plus loin. De là où les natifs des environs n'avaient jamais mis les pieds. Où le soleil et le sel ne brûlent pas les peaux au point de leur donner cette couleur noir-grisâtre. Car il était clair de peau.

III

Ndànk ndànk mooy jàpp golo ci ñaay⁵.

Proverbe wolof

— On le perd, on le perd!

La voix de l'anesthésiste résonnait en écho dans la salle blanche et dépouillée. Dr Tall tentait de rester concentré sur les vaisseaux qu'il s'efforçait de cautériser. Sur recommandation du CHU de Nantes, il avait été autorisé, en tant que chirurgien expérimenté, à pratiquer aux côtés de ses autres collègues cette opération délicate. Rien que pour cela, il se devait de sauver le patient...

Tout avait commencé normalement. Le jeune accidenté avait été transporté des urgences au bloc 3 pour les préparatifs. Après les ablutions réglementaires, les deux chirurgiens étaient entrés en salle rejoindre l'équipe d'intervention : l'anesthésiste, un interne en chirurgie, une infirmière de bloc et un instrumentiste. Par réflexe, Dr Tall s'assura que tous les instruments, même ceux dont *a priori* ils n'auraient pas besoin, étaient disponibles sur le plateau. *Mieux vaut mettre toutes les chances de notre côté...*

Le visage du jeune homme était couvert d'un drap stérile.

Tant mieux, j'opère comme si j'opérais n'importe quel patient, partout où on aurait besoin de mes services. Une vie est une vie et toute vie est précieuse. Surtout celle-ci...

Scalpel. Incision. Compresse. Écarteur. Tout se passait normalement. Les mains habiles des professionnels agissaient avec précision.

— Le secteur médian est touché, commenta Dr Tall, la voix étouffée par le masque.

— Oui, mais la plaie ne semble pas trop profonde, commenta Dr Sy, son confrère de l'HHCV, de la même voix sourde. Le patient devrait pouvoir s'en sortir.

Le travail minutieux se poursuivait dans un silence rythmé par les bruits familiers d'une salle d'opération. Ciseaux. Pincettes. Tube d'aspiration. Compresse à nouveau.

L'horloge murale affichait à présent onze heures. Deux heures déjà

que l'équipe était penchée au-dessus du corps entubé. L'infirmière épongeait régulièrement le front des deux chirurgiens d'où perlaient des gouttelettes de sueur sous l'effet conjoint des puissantes lampes à halogène et de la concentration qu'exigeait cette opération délicate.

L'horloge continuait à égrener son tic tac dans la salle silencieuse. Les chirurgiens ne communiquaient que par instructions courtes et précises à l'équipe de service. C'était maintenant le moment de recoudre. Les mains agiles maniaient l'aiguille avec dextérité. Tout s'était passé normalement. L'opération avait été délicate mais n'avait présenté aucune complication majeure. Jusque-là du moins.

— On le perd, on le perd!

C'était la voix de l'anesthésiste qui alertait soudain. Au même moment, un signal appuyé du moniteur leur fit lever les yeux vers le tableau de bord.

— C'est une hémorragie, confirma Dr Sy avec une tension dans la voix. Il nous faut deux litres de sang, tout de suite.

Tous fixaient l'écran du moniteur. La courbe sinusoïdale réduisait rapidement son amplitude. Quelques secondes et la courbe n'était plus qu'un trait qui barrait l'écran avec un bip continu.

— Asystolie, constata l'interne, plus de pulsation cardiaque.

— Vite, une injection de Noradrénaline!

C'était la voix de Dr Tall. Tout ne se passait pas comme prévu. Il saisit nerveusement la seringue que lui tendait l'infirmière et l'administra sans attendre au patient. Rien. La courbe restait désespérément plate. Ils attendirent quelques secondes puis Dr Tall reprit ses esprits, comme s'il avait reçu une douche froide.

— Passez-moi le défibrillateur, vite, hurla-t-il à l'interne.

Dr Tall fit voler le drap qui recouvrait le tronc du patient et pressa les électrodes sur sa poitrine imberbe avant de se retourner.

— Envoyez le jus!

Sous l'effet de la puissante décharge électrique, une faible pulsation apparut sur l'écran puis retomba. Dr Tall ne voulait pas s'avouer vaincu pour autant.

— Encore! ordonna-t-il.

L'interne obtempéra. Sans plus de succès. Dr Tall s'échinait toujours. Son front perlait de sueur. Ses mains s'étaient mises à trembler. Dr Sy tapota doucement l'épaule pour ramener son collègue à la réalité.

— Yérim, il est mort.

Dr Tall fit mine de n'avoir pas entendu. Son collègue retira

lentement son masque en signe de reddition. Il consulta sa montre.

— Heure du constat du décès...

— Non, non, allez continuez, s'obstina Dr Tall. Envoyez une décharge. À trois. Un, deux, trois...

Le thorax du patient se souleva avant de retomber à nouveau sur la table. Les yeux rivés sur le moniteur, le chirurgien avait les mains crispées sur les poignées du défibrillateur. On sentait sous le fin revêtement de latex les jointures de ses doigts affleurer. Il attendit encore quelques secondes le miracle auquel il ne croyait plus.

— Encore, qu'est-ce que vous attendez, envoyez le jus, allez! hurla-t-il encore à l'interne.

L'équipe médicale le regardait médusé. Dr Tall perdait rarement son sang froid lors d'une opération mais son message était clair : le patient ne devait pas mourir. Ce jeune homme devait vivre. S'il avait survécu jusque-là, c'est qu'il devait vivre.

L'anesthésiste ôta à son tour son masque et lentement ses gants. Il se laissa tomber sur un tabouret et n'eût été l'infirmière qui le retint par le bras, son mouvement l'aurait entraîné au sol. Dr Tall était toujours arc-bouté sur les manches du défibrillateur. Seul, il se battait avec l'énergie du désespoir.

— Un deux trois, allez!

Son collègue retint sa main.

— C'est pas la peine d'insister, Yérim. C'est fini. Si par miracle on le réanimait, il garderait de profondes séquelles neurologiques et... s'il est mort, ce n'est plus la peine.

Le corps frêle du patient disparaissait sous l'entrelacs de tubes et de canules désormais inutiles. Ses lèvres étaient devenues bleues et son teint était pâle. On le recouvrit à nouveau du drap blanc. Dr Tall se sentit accablé. Le son continu du moniteur prolongeait sa stridence jusqu'au plus profond de ses oreilles. Il avait envie de hurler sa rage. Il ôta à son tour son masque et, la tête entre les mains, recula comme un automate jusqu'à heurter une paroi de la pièce. Une desserte en métal roula sur le côté et heurta à son tour l'armoire. L'interne et l'anesthésiste le regardèrent médusés.

En quelques pas, Dr Sy avait rejoint son collègue, lui enserrant doucement les épaules, il l'entraîna dans la salle attenante. Yérim Tall se laissa faire. L'équipe les avait précédés hors du bloc.

Les deux chirurgiens étaient sur le pas de la porte, lorsqu'un faible bip couina. Yérim Tall tressaillit mais n'osa se retourner. Dr Sy, lui, revint vivement sur ses pas et en deux enjambées, il était devant le moniteur bientôt rejoint par l'anesthésiste. Pour une raison qu'ils ne

s'expliquaient pas, les bips avaient repris, francs et réguliers. Sous le drap, la poitrine du patient se soulevait faiblement et un léger souffle faisait mouvoir les canules.

— Des pulsations cardiaques, s'étonna l'anesthésiste. On a réussi!

L'équipe était gagnée par une soudaine fièvre. En quelques secondes, la tension qui les avait tenus des heures s'était rompue. Ils se congratulèrent bruyamment, à l'exception du Dr Tall qui restait prostré dans la salle d'à côté. Dr Sy félicita l'équipe mais restait sceptique quant à la suite. Par expérience, il se gardait de crier victoire trop tôt.

— Disons qu'on a réussi à le réveiller cliniquement, murmura-t-il dans sa barbe.

Personne ne l'entendit.

⁵ Littéralement : c'est en allant pas à pas qu'on réussira à attraper le singe dans la brousse.

Plusieurs mois s'étaient écoulés. Le jeune homme luttait toujours contre la mort. La joie de l'équipe médicale avait été de courte durée. Certes il respirait sans assistance et s'était remis assez rapidement des blessures de l'accident mais son coma restait inexpliqué.

Après une semaine de veille auprès du patient encore inanimé, Yérin Tall s'en était allé. À Nantes d'abord pour régler quelques affaires, puis sur la petite côte, pour rencontrer l'équipe de La Maison des épices, cette structure de soins palliatifs dont on ne pensait pas que du bien en ville. Il avait été pourtant impressionné par son premier contact avec l'équipe du Dr Ndaw. Il se promet d'y séjourner plus longtemps mais en attendant, il avait encore à faire à l'HHCV.

Dr Tall était assis sur une chaise en face du lit du patient et le regardait respirer. Il l'observa, son teint qui avait repris des couleurs, son nez fin, sa bouche gourmande et ses joues encore pleines. À qui ressemblait-il? Yérin Tall n'avait jamais vraiment su. Tout était calme dans la chambre. Un calme qui contrastait avec l'agitation du dehors. Les pensées du médecin s'envolèrent vers Nantes, vers Pauline et les enfants. Il sourit avec tendresse puis attrapa la main inerte avant de la reposer délicatement sur le lit.

Ses pensées le ramenèrent à un passé plus récent, en ce lieu même, quelques mois plus tôt avait eu lieu l'accident. Il n'était pas présent mais les scènes qu'on lui avait décrites semblaient apocalyptiques. C'était un jour que nul ne pouvait désormais oublier. La clameur s'était rapidement élevée dans la ville, relayée par le téléphone arabe des colporteurs et des curieux. Des rumeurs folles circulaient sur cet accident spectaculaire qui pour la première fois touchait le pays. Un ballet incessant animait le parvis et les travées de l'hôpital. Les brancards déversaient par pelletées des dizaines de blessés anonymes. Parmi ceux-ci, ce jeune homme que l'équipe du Dr Sy avait pris en charge rapidement.

Mille et une fois, il avait tenté de reconstituer les événements dans sa tête. Avec des bribes de récits qu'il s'efforçait de rassembler en prenant garde à ne pas paraître trop curieux. L'heure passait. Dr Tall

rassemblait ses forces avant l'arrivée de ses confrères. C'était un jour important pour lui.

Le groupe de médecins arriva enfin conduit par le Pr Marega. Dr Tall se leva pour leur serrer la main. Il avait repris un peu de sérénité. Après quelques échanges polis, un silence gêné s'installa. Dr Tall tenta de faire diversion en tendant le bras vers les barreaux du lit où une petite plaque était suspendue par des crochets au métal. Il chaussa ses lunettes pour lire, dans un froncement de sourcils, les informations consignées. Il devait faire mine de ne s'intéresser qu'aux paramètres purement médicaux. Il ferma les yeux à nouveau pris de trouble. Déjà, ses homologues le considéraient avec un étonnement mêlé de gravité. Le silence devenait accablant.

La respiration du patient était régulière. Ses traits détendus. Aux commissures de ses lèvres, une ébauche de sourire semblait flotter. Il ressemblait à un dormeur que le sommeil avait surpris dans un champ, sous un arbre feuillu et dont la sieste était peuplée de doux rêves.

— Long coma, n'est-ce pas?

C'était Souleymane Marega, le médecin-chef, qui rompit en premier le silence. Les autres opinèrent du chef. Dr Tall ne dit rien. Pr Marega poursuivit :

— C'est un cas très intéressant... Depuis que Dr Sy et vous l'avez opéré, il est resté dans cet état. C'est sans doute le choc qui a entraîné ce coma traumatique. Mais ce qui est bizarre c'est qu'il a été emmené ici conscient.

Intéressant... bizarre... Yérim Tall ne l'aurait pas défini ainsi.

— Comment l'expliquez-vous?

— À dire vrai, ça ne ressemble à rien de ce qu'on a pu observer jusque-là. Quand les brancardiers l'ont apporté aux urgences, le patient était encore conscient. Il était même agité et délirait fortement avant de perdre connaissance. Il était couvert de sang mais pas du fait de son traumatisme crânien. Voyez-vous, le sang qu'il avait sur lui en venant à l'hôpital provenait principalement d'autres victimes avec lesquelles il aurait été en contact.

Il est vrai que cette pathologie n'empruntait aucun schéma classique. Le jeune homme avait été considéré un temps comme en état de mort clinique avant de se réveiller intempestivement puis de retomber dans l'inconscience. Durant cet intervalle de conscience, il était à nouveau agité, proférait des paroles incompréhensibles, appelait au secours. Des mimiques défiguraient son visage. Et depuis, plus rien. Un coma continu dans lequel il était encore à cette heure.

— À mon avis, il s'agit d'un coma émotionnel et non traumatique, reprit Pr Marega. Qu'en pensez-vous, cher confrère?

Dr Tall s'efforça de donner le change sans vouloir trop s'avancer.

— Hum... C'est vrai que c'est un cas peu commun. Avez-vous appris quoi que ce soit sur l'identité de ce jeune homme?

— Non, toujours rien. Et, c'est un peu gênant car sans être encore à un stade terminal, son état est plutôt stationnaire, ce qui n'est pas bon signe dans des cas pareils. Plus la léthargie se prolonge, moins le sujet a des chances de retrouver une vie normale par la suite.

Il marqua une pause en regardant le patient, comme si celui-ci pouvait le renseigner.

— Par ailleurs, il est vrai que nous n'avons pas vocation à le garder ainsi éternellement. Il faudrait bien qu'on retrouve sa famille et qu'ensemble, on prenne une décision. L'HHCV a beau être une grande structure, le déficit en lits est constant. Le Conseil d'administration de l'hôpital a d'ailleurs pris pour orientation de développer la médecine ambulatoire afin de désengorger un peu notre cher établissement.

— Cher à plus d'un titre! ajouta vivement, l'index levé, l'intendant.

— Et... avez-vous fait des recherches? reprit Yérim Tall sans relever.

— On n'en a ni le temps ni les moyens. Ce n'est même pas notre rôle! Il incomberait plutôt à la famille de faire signe de vie. C'est un accident qui a été très médiatisé et on a pensé, à tort, qu'un proche se soucierait de savoir ce qu'il est advenu de cette jeune personne. Il n'a pourtant pas l'air d'un indigent! Et pourtant, voici un homme qui va probablement être livré à la science, comme ça...

Il claqua des doigts dans un mouvement rotatif du poignet. Cet effet fit sourire quelques-uns des médecins. Yérim Tall resta de marbre. Il appréciait peu son humour grinçant. Pince-sans-rire, Pr Marega continua :

— C'est le plus long séjour que nous ayons connu. Ce patient a besoin d'une assistance permanente et de traitements très complexes. Comme vous savez, il a passé une dizaine de jours entre la vie et la mort, avant que son état ne se stabilise. Puis nous l'avons mis en réanimation dans cette unité, tout seul dans une chambre du fait de son agitation intempestive qui aurait effrayé les autres patients et leurs familles. Malgré tous ces soins, rien n'arrive à bout de ce coma. Il ne semble même pas lutter. C'est un légume qui végète en attendant d'avoir la force de débrancher lui-même les appareils qui lui maintiennent un semblant de vie. C'est évident qu'il ne veut plus vivre. Je pense qu'il aurait dû y rester, comme les autres.

— Y rester... où? interrogea perplexe Yérim Tall. Il refusait de croire ce que le médecin-chef suggérait.

— Dans l'accident, pardi! Mourir sur le coup aurait mieux valu que de se consumer lentement, comme il le fait. La machine tourne à vide, là. Il n'est pas conscient, certes, mais tout son être, son inconscient ne veulent visiblement plus de cette vie!

Face au silence de ses collègues, Pr Marega se fit encore plus précis.

— Mes positions concernant l'euthanasie ne sont ignorées de personne dans la profession, même si ça va encore à l'encontre de la déontologie et de la loi de ce pays. Avouez toutefois que c'est injuste. Ni le principal concerné, encore moins sa famille ne peuvent donner le feu vert, donc, nous sommes obligés d'attendre les six mois réglementaires pour que le comité d'éthique puisse statuer. Et Dieu seul sait quel avis il rendra. Nous sommes donc contraints de le maintenir en vie pour l'instant. Contre notre volonté, contre la sienne et, je suis sûr, contre celle de la famille.

Yérim Tall était effaré. Les conclusions du médecin-chef étaient ahurissantes. Tant d'assurance et de suffisance chez une seule personne, c'était trop. Il constata avec horreur que la vie du garçon était doublement menacée. Par le coma contre lequel, il en était sûr, il luttait de façon acharnée et par le zèle de ce médecin, Professeur de médecine, aimait-il à rappeler, revenu de tout. Il prit soudain la mesure de la situation : il devait à tout prix extraire ce « cas d'école » devenu encombrant des griffes de cette équipe sans scrupule ou il s'en voudrait le reste de sa vie de n'avoir pas su se montrer assez persuasif. Les images des siens lui revenaient à l'esprit : légèreté, insouciance, joie de vivre, tout ce bonheur aujourd'hui perdu... C'était le moment ou jamais de faire la proposition à laquelle il pensait depuis plusieurs semaines :

— Je comprends très bien vos préoccupations en tant que médecin. Mais en tant qu'humain, je reste persuadé qu'il faut laisser à ce jeune homme une chance à la vie.

— Mais vous savez bien, cher confrère, objecta Pr Marega sans le laisser poursuivre, que même dans le cas improbable où ce jeune homme se réveillerait, il resterait marqué à vie par des séquelles physiques ou psychologiques. Vous ne voulez pas en faire un Frankenstein, tout de même!

— C'est un risque à prendre, reprit Yérim Tall sans se laisser démonter. Tant qu'il y a un espoir, nous n'avons pas le droit de baisser les bras. C'est tout le sens de notre serment en tant que médecins et ce que veut la déontologie. Et après tout, ce n'est pas à nous de décider de la vie ou de la mort d'autres personnes comme nous.

— Où voulez-vous en venir? coupa Pr Marega en plissant les yeux.

Yérim Tall prit une profonde inspiration. C'était le moment de

sortir du bois. Il était fatigué de cette bataille à mots couverts avec ce professeur obtus et imbu de sa personne. Il avait essayé de lui donner le change de la façon la plus prudente possible, contenant sa révolte pour parvenir à ses fins. Il ravalerait sa fierté s'il le fallait mais il ne renoncerait pas.

— Je suis venu en fait pour vous parler d'un établissement qui se trouve sur la Petite Côte. Ce sont des confrères, généralistes, spécialistes avec des tradipraticiens, qui pratiquent notre métier dans un établissement, une sorte de refuge pour cas médicaux qui ne sont plus pris en charge par la médecine moderne, voire même pour des patients qui sont en phase terminale de maladie, qui souhaiteraient un accompagnement en douceur ou ont besoin d'un peu plus de temps et d'attention que d'autres pour recouvrer leur santé physique, morale ou mentale. Le patient jouit entièrement de sa liberté de mouvement. Il peut y séjourner aussi souvent qu'il le souhaite, en compagnie d'un membre de sa famille comme nous l'y encourageons ou non. L'accompagnant joue le rôle de relais par la suite et aide le malade à se réinsérer dans son milieu. Je les ai rencontrés. C'est une équipe formidable et nous nous battons avec des moyens limités, mais avec beaucoup d'efficacité.

— Nous? Vous n'officiez plus à Nantes? s'étonna le médecin-chef.

— Non, je suis rentré... définitivement.

— J'ai entendu parler de ce centre expérimental. Les commentaires sont plutôt élogieux quoique je n'y sois moi-même jamais allé pour m'en faire une idée. J'ai pourtant la vague impression qu'il s'agit d'un groupuscule de médecins originaux jouant les apprentis sorciers, avec... de véritables sorciers! Dites-moi si je me trompe.

— Sur toute la ligne.

La voix de Yérin Tall était ferme. Le plus dur avait été de commencer son plaidoyer. Il se sentait à présent la force de défendre ses convictions avec toute l'énergie qu'il lui restait.

— Nous pouvons nous prévaloir de résultats tangibles. Seulement, nous évitons la médiatisation pour ne pas ébranler nos patients et parce que le nombre de places reste limité. Nous préférons notre quiétude dans un village paisible près de la mer aux acclamations des confrères lors de congrès internationaux.

— C'est pourtant grâce à ces congrès que vous vous êtes fait connaître? suggéra sournoisement l'interne en service.

— Oui, peut-être...

Yérin Tall se mordit la lèvre. *Mais c'était avant*, voulut-il crier. *Aujourd'hui, plus rien n'est pareil : ni mes ambitions ni mes priorités.* Un à zéro. Ce n'était pas le moment de se laisser emporter par sa passion. Il

devait se montrer plus subtil que cela. Il se ressaisit.

— Nous n'inventons rien. Nous mettons juste en commun notre science qui est la médecine moderne, toutes disciplines confondues, et les pratiques curatives millénaires qui préexistaient à l'arrivée des Blancs dans ce pays. Et encore une fois ça marche! Cependant, nous ne forçons jamais personne à nous rejoindre. Pour nous, le principe numéro un et le premier pas vers la guérison pour le malade, c'est l'adhésion.

L'interne revint à la charge un brin d'excitation dans la voix :

— Justement, ce jeune homme ne peut pas adhérer.

— Malheureusement, soupira Dr Tall. Et c'est pour cela que j'ai besoin de votre accord. En tant que thérapeute, d'abord, mais aussi parce que vous êtes juridiquement et moralement responsable. Vous avez tout tenté en vain. Je vous propose une autre solution : laissez-le nous six mois, nous le ramènerons à la vie. Après vous déciderez...

Dr Tall jeta un regard à l'appareil de respiration artificielle et au système de perfusion comme s'il en espérait un ultime miracle. La vie du garçon ne tenait qu'à un fil, ce fil. Après tout, peut-être souffrirait-il moins si... *Non!* Il s'en voulut pour cette pensée. Pas lui, il ne fallait pas qu'il se laisse emporter par le désabusement des autres. Ce patient comptait sur lui et lui-même se sentait profondément concerné. C'était indicible. Presque au-delà du rationnel.

— Si vous échouez? s'enquit Souleymane Marega, en plissant les yeux de plus belle.

Décidément, ce devait être un tic dont il ne se rendait sans doute pas compte.

— Nous aurions tous échoué... Mais je suis convaincu que cela vaut la peine d'essayer.

L'attente se prolongeait. Yérim Tall longeait les couloirs de l'immense hôpital. Il ne pouvait plus contenir sa nervosité. Il arriva à la grande cour centrale plombée de soleil à cette heure du jour.

L'hôpital était malgré tout un endroit agréable. Les longues travées coupées par des coursives donnaient de part et d'autre sur des jardins ombragés quoique peu entretenus. Des bancs en ciment se faisaient face. À leurs pieds, des touffes d'herbe jaune et crissante serpentaient entre les dalles. Quelques personnes y étaient étendues, protégées des insectes par des nattes. L'air sec de la ville n'épargnait pas les jardins, malgré la proximité de la mer. Il repensa à La Maison des épices, distante de la capitale de plusieurs centaines de kilomètres. Il n'y était pas depuis longtemps mais y était déjà attaché, pour son climat et la nature sauvage mais clémente. Les vents marins rafraîchissaient la côte toute l'année. Les habitations basses permettaient au vent de s'engouffrer très loin à l'intérieur des terres, à travers les sentiers comme dans les maisons. La Maison, comme ils l'appelaient familièrement, n'était qu'un mouchoir de poche par rapport à l'HHCV. Ce domaine urbain, en contraste, était une forteresse.

Dr Tall s'assit sur un banc loin des autres. Ces minutes étaient interminables. Son esprit s'évadait pour ne pas se laisser torturer par le temps qui s'écoulait. Comment sa proposition serait-elle accueillie? Tout ce qu'il voulait était sortir son patient de cet hôpital suintant le malheur et la mort. Le reste serait un autre combat, chaque bataille en son temps.

Comme prévu, le Comité de déontologie avait été saisi. C'était le jour de leur délibération. Quelques éclats de voix s'échappaient du huis clos de la pièce. La conversation était animée. Dr Marega avait exposé le cas au président du Comité et aux autres confrères, avec toute l'objectivité dont il était capable. La proposition du Dr Tall lui paraissait saugrenue mais il se garda d'exprimer sa position. L'horloge tournait et le Président écoutait avec de moins en moins d'attention et de patience les échanges des membres du Comité. Avec l'âge, la fougue de ces jeunes loups lui devenait insupportable. Pour eux, toute

discussion était un os pour lequel il fallait se battre ou montrer les crocs. L'enjeu inavoué était de mener un jour la horde. Même sa chaire à lui et son poste à l'hôpital étaient convoités. Lui-même ne désirait pas autre chose que de passer le relais. Après une carrière bien remplie, au soir de laquelle il n'avait plus grand-chose à prouver, il aspirait à se retirer pour jouir de son temps en toute quiétude.

Ses rêveries furent interrompues par un éclat de voix.

— Mais de quoi se mêle-t-il coupa furieux l'un d'eux. D'ailleurs, qui est ce Dr Tall, je n'en ai jamais entendu parler avant l'année dernière!

— Bah, encore un loufoque, répliqua un confrère à sa gauche, mais le plus important c'est de libérer de la place dans cet hôpital déjà comble. On manque de tout ici et notre vocation n'est pas de faire du social mais plutôt de soigner ce qui est soignable. Euh, je voulais dire ceux qui sont soignables... et ceux qui ne le sont pas, le chemin, c'est la morgue!

Le président passa la main sur sa tête dégarnie. Une forte migraine lui enserrait le crâne. *Et cette odeur de mort qui emplissait la salle...* Il n'avait jamais su s'y faire en réalité. La mort est quelque chose qui le terrifiait malgré la carapace qu'il s'était forgée pour réussir dans la profession. Aujourd'hui, sur l'autre versant de sa vie, il avait la reconnaissance de ses pairs. Il avait transcendé sa répugnance pour le sang et la souffrance d'autrui en devenant médecin. Mais certains jours comme aujourd'hui, ses vieux démons le rattrapaient. Plus la meute hurlait, plus son cerveau était envahi de milliers de guêpes bourdonnantes. Et cette odeur entêtante de mort...

— Ça suffit!

Le vacarme s'arrêta net. Les médecins regardèrent le doyen, surpris. Le silence se fit enfin dans la pièce.

— Il est temps de prendre une décision, trancha le président d'une voix cette fois presque atone. Après tout, pourquoi pas une nouvelle chance thérapeutique? Laissons partir le patient, puisque nous avons tout essayé. Si ce Dr Tall se trompe, eh bien tant pis pour lui, tant pis pour tous les deux, d'ailleurs!

Il était hors d'haleine. Il se rendit compte qu'il avait débité ces phrases dans un seul souffle, pour clore une fois pour toutes la discussion. Il se leva.

— Appelez Dr Tall et faites-lui part de notre décision. Je me sens un peu fatigué, je vais me retirer dans mon bureau. Messieurs...

Un bref signe de la tête et il se fondit dans le dédale de l'HHCV.

IV

Et tant que tu n'auras pas compris ce « Meurs et deviens », tu ne seras qu'un hôte sur la terre ténébreuse.

Goethe

La vie quotidienne coulait paisible, marquée de petits riens qui rythmaient l'activité quasi pastorale de La Maison des épices. Seul le ballet régulier et sans drame des pensionnaires et de leurs familles qui arrivaient ou retournaient chez eux apportait quelque frénésie à ce lieu paisible. Tout le reste était suspendu dans une langueur plombée de soleil.

Dr Tall avait gagné. Du moins cette manche. Voilà plusieurs semaines qu'il s'était installé à La Maison des épices. Peu à peu, il s'habituaient au rythme des lieux et aux exigences de son travail. Très vite, son rôle auprès de ses patients lui était apparu comme un sacerdoce. Il portait cependant une attention toute particulière à son jeune patient de l'HHCV. Plusieurs confrères médecins et tradipraticiens l'avaient consulté à son arrivée. Les avis étaient partagés. Cliniquement, son état était jugé plutôt satisfaisant. Mais il fallait qu'il s'éveillât pour qu'on puisse sonder le reste.

L'équipe médicale vérifiait quotidiennement les constantes du jeune patient sans alerte particulière. Les tradipraticiens lui avaient préparé mixture de sable, d'algues et de beurre de karité dont on le frictionnait aux heures fraîches du matin. Ces soins corporels accompagnés d'incantations assouplissaient et raffermisssaient son corps meurtri, si bien que très vite, les séquelles corporelles du nouvel hôte s'estompaient et sans les cicatrices sombres sur sa peau claire, on n'aurait pu imaginer qu'il avait subi un quelconque traumatisme quelques mois plus tôt.

Les mécanismes physiques réparés laissaient désormais à Dr Tall le champ pour le travail plus long et difficile de l'âme. Il ne restait visiblement plus grand-chose de l'accident. C'est l'intérieur qui demeurait un mystère. Les médecins de La Maison des épices étaient de plus en plus convaincus que seul le traumatisme psychologique le maintenait dans cette léthargie.

Tous les matins, à l'heure où le soleil était plus clément, Ndèye Fily

le promenait dans un fauteuil à roulettes pour des flâneries interminables. Elle lui parlait aussi longuement, comme s'il la comprenait. Parfois en français, parfois en sérère, peu importe puisqu'il ne répondait pas. Elle parlait de tout et de rien. De la vie de la grande maison, du village, des alentours, de l'histoire du site, de sa vie à elle. Certains jours, elle lui posait des questions qui se perdaient dans le vide, des mots qui semblaient revenir en écho de l'infini bleuté de la mer. Mais elle le faisait sans penser.

Dr Tall s'est très vite rendu compte des progrès de son patient au contact de cette jeune femme gaie et spontanée. Une ombre de sourire flottait sur ses lèvres quand elle venait le chercher dans sa chambre comme s'il était pressé de vivre ces escapades, plus encore de s'évader avec les paroles de l'infirmière.

La chambre du garçon était orientée plein sud, dans une de ces chambres de l'étage avec une vue au loin sur l'horizon, là où se formaient les vagues. Les rideaux aux gais motifs couleur de soleil qui battaient au vent contre les murs de crépi blanc étaient assortis au couvre-lit et aux housses du fauteuil jouxtant le lit du malade. Sur la petite table, près du chevet, était posé en permanence un livre ouvert. Les jours de pluie, Ndèye Fily lui en faisait lecture, jusqu'à ce que, harassé par les mille et une sollicitations, les traits détendus, il tombe dans un sommeil profond.

L'équipe médicale avait fait le choix de ne le laisser que très peu inactif dans la journée, pour qu'il reprenne goût, selon les propres termes de Dr Tall, au « monde des vivants ». Certains après-midi de lecture, son visage commençait à réagir aux intrigues qu'il entendait. Ses yeux clos clignaient, ses doigts fins s'animaient subrepticement, faisant crisser les draps, des ébauches de sourire se dessinaient au coin de ses lèvres fines. Même s'il ne pouvait encore réagir consciemment, il semblait comprendre le sens des mots exprimés. C'était un signe encourageant et une source d'espoir pour l'équipe soignante.

L'hivernage était arrivé avec sa chaleur étouffante et ses tornades. Entre deux averses, un soleil brûlant cuisait les pierres de l'édifice blanc. Pendant qu'en contrebas sur la plage, les enfants du village batifolaient dans l'eau, la cour carrée de La Maison restait déserte. À l'extérieur de la bâtisse, au bout de l'allée de gravier, était garée une voiture tout terrain dont le pare-brise était flanqué d'un caducée.

Dr Tall s'abritait sous le porche de l'entrée. Il était en grande discussion avec le médecin-chef de l'HHCV qui était venu leur rendre visite. Dr Marega avait en effet fait le déplacement, pour la première fois en dix mois, depuis que le Comité de déontologie avait accepté le transfert du patient inconnu à l'équipe de La Maison des épices. Yérin Tall s'était d'abord réjoui de ce silence qui confirmait, si besoin, le peu d'intérêt que ses confrères de la ville avaient pour le sort du jeune homme. Cette visite inopinée allait peut-être changer la donne...

— Mais entrez, je vous en prie, invita Dr Tall au bout de quelques secondes, confus de recevoir son hôte, si indésirable qu'il fût, sur le pas de la porte.

Ils gravirent les marches et traversèrent le bâtiment pour se rendre dans son bureau. Le nouveau venu cachait à peine sa curiosité. Il tendait ostensiblement le cou en jetant des regards furtifs dans les pièces dont les portes étaient entrebâillées. Il n'avait que faire de paraître indiscret.

— Je vous ferai visiter tout à l'heure, si vous voulez, fit Yérin Tall, lui-même gêné par le manque de retenue de son collègue de la ville.

— Oui, avec plaisir. Hum, vous avez l'air bien installés ici. Et la vue... est magnifique.

La première impression de Souleymane Marega se confirmait. À l'approche du lieu indiqué par son GPS, il avait quitté la grand-route et s'était perdu dans les sentiers broussailleux qui grimpaient vers le haut de la colline. Il faisait une chaleur torride. Il pianotait nerveusement sur le GPS tout en maudissant la brousse, les broussards et toute leur lignée. En levant les yeux, il vit soudain surgir au bout du

lacet l'immense fort dont les pierres blanchies se découpaient dans un ciel immaculé. C'était comme une apparition. Il resta sans voix.

À présent qu'il déambulait à l'intérieur, Dr Marega découvrait le charme de l'intérieur du fort. Malgré la simplicité des lieux et des installations, La Maison des épices était de toute beauté. Il laissa son esprit divaguer : *entre plage et nature, ce bâtiment ferait une résidence d'hôtes pleine de charme et très prisée. Pas très loin de la fameuse riviera, en plus. Dommage que ce soit un peu loin de la capitale. Mais tout de même un investissement idéal pour compléter ma misérable retraite de fonctionnaire.*

Dr Tall se racla la gorge. Ils étaient arrivés dans son bureau où Dr Marega avait pris place distraitement. Visiblement ses pensées étaient ailleurs. Il revint soudain au motif de sa visite :

— Alors, il dort toujours?

Yérin Tall ne comprit pas tout de suite l'allusion de son confrère.

— Non, il est conscient. Seulement... disons que son état est toujours végétatif.

— Je vous l'avais dit! exulta l'autre. Je me doutais bien que la greffe ne prendrait pas.

Décidément, l'HHCV méritait bien son surnom d'Hôpital des Hypocrites du Centre Ville, dont l'affublaient les professionnels des autres institutions médicales du pays. Même s'ils partageaient unanimement cette opinion, les praticiens de La Maison des épices préféraient cependant ne porter aucun jugement sur leurs confrères citoyens.

Dr Tall se rembrunit. Tout ce qui concernait de près ou de loin son patient le touchait d'une manière particulière, on aurait dit peu professionnelle. Il refusait cependant de s'avouer vaincu. Il ne fallait pas que ce quidam et tous ses collègues de l'HHCV crient victoire trop vite.

Pour ne pas répondre, Yérin Tall laissa son regard s'évader vers la ligne d'horizon, au-dessus de la mer qui prenait des tons argentés sous l'effet du soleil. Il faisait mine d'écouter les péroraisons du Dr Marega. Voilà près d'une heure qu'il s'écoutait parler sans avoir une seule fois demandé à voir le jeune homme. Yérin Tall attendait de trouver une brèche dans son monologue sans fin pour le lui proposer.



Aile gauche du bâtiment. Premier étage. Une agitation peu habituelle animait la coursière. Froufrou de blouses, pas précipités, une desserte métallique qui heurtait un mur de crépi. Yérin Tall tendait le cou

pour apercevoir de la fenêtre ce qui se passait en face. Il veillait en même temps à paraître concentré sur les paroles de son collègue qui ne semblait s'apercevoir de rien.

— Maman, maman!

Cette voix lui était familière et étrangère à la fois. Les bruits se précisaient et devenaient plus intenses. Cette voix... oui, mais en plus sourde, plus troublée.

Dr Tall se glaça. Son vis-à-vis s'était enfin tu, intrigué.

— Y a-t-il un problème?

Yérim Tall saisit la perche.

— Veuillez m'excuser s'il vous plaît.

Il se leva promptement pour rejoindre le couloir, la chef de clinique de l'HHCV sur ses talons.

— Maman! appelait la voix sourde.

Le jeune homme était en dehors de sa chambre. Il courait d'un bout à l'autre de la coursive suivi par Ndèye Fily paniquée. Il avait les yeux creux de quelqu'un qui avait dormi pendant dix mois. Des yeux d'une couleur indéfinissable dans les prunelles desquelles dansaient des feux follets. Il agrippa un malade qui prenait l'air.

— Avez-vous vu ma mère? Nous étions encore ensemble tout de suite, vous l'avez sans doute aperçue?

Le promeneur prit peur et se dégagea vivement. Dr Tall du seuil de son bureau n'avait rien perdu de la scène. Après quelques instants d'hésitation, il le rejoignit en quelques grandes enjambées et le ceintura de ses bras. Son geste était à la fois ferme et affectueux. S'ensuivit un corps à corps où le jeune homme proférait des paroles incompréhensibles tout en essayant de se dégager de l'étreinte. Malgré l'avantage de la taille, Dr Tall l'avait neutralisé en douceur. Il finit par éclater en sanglots, de rage et d'impuissance.

Dr Ndaw déboula dans le couloir, alertée par les cris. Le jeune homme était toujours prisonnier des bras puissants de son médecin. C'est la première fois qu'elle le voyait en mouvement. Il était grand, les traits fins et des yeux... Elle n'en avait jamais vus de semblables. Elle se reprit bien vite et courut à la salle de soins pour lui préparer un sédatif. À contrecœur car ces méthodes, si elles se révélaient parfois nécessaires, étaient éloignées de la philosophie de La Maison. Dr Marega restait légèrement en retrait. Il observait sans un mot.

Le valium mit quelques secondes à faire de l'effet. Dr Tall lâcha progressivement son étreinte et Ndèye Fily l'aida à le reconduire à sa chambre et le recoucher. Tout s'était passé si vite. Yérim Tall sentait un grand soulagement mais une grande frustration aussi. Il aurait

souhaité poser des questions au jeune homme en plein milieu de son délire, recueillir peut-être quelques précieuses informations avant que les remparts psychologiques ne se rebâtissent : où se trouvaient-ils, qui était sa mère? Au lieu de ça, il avait dû parer au plus urgent, retrouver les réflexes maîtrisés de l'urgentiste qu'il avait été dans ses années d'internat. Il se sentait surtout surveillé par tous : Dr Ndaw, Dr Marega, jusqu'à Ndèye Fily.

Yérin Tall sortit de la pièce. Il avait besoin d'air. Il retrouva le médecin de l'HHCV à demi penché sur le garde-corps entourant la coursive. Il prenait des notes fiévreusement sur un petit carnet. Il avait perdu le flegme qu'il affichait à son arrivée.

— Vous vouliez savoir s'il dort toujours? Vous l'avez, votre réponse, fit Yérin Tall d'une voix lasse et presque éteinte.

Il n'attendit pas la réponse. En quelques pas, il regagna son bureau, verrouilla la porte et se laissa tomber sur le canapé. Enfin seul. Il tentait de contenir sa propre agitation pour analyser rapidement les faits qui venaient de se dérouler. Lui aussi avait vécu une grande émotion. C'était le moment qu'il attendait depuis qu'il était arrivé à La Maison des épices. Un moment qu'il aurait préféré vivre seul ou, au pire, entouré de son équipe. Mais en aucun cas en présence d'un des ces médecins de l'HHCV.

Ce n'était qu'une première victoire sur l'inertie et la mort qui se disputaient son patient. À présent, la vraie thérapie allait pouvoir commencer. Sans doute le début d'une longue bataille contre l'oubli, peut-être parfois contre le patient lui-même et ses barrières invisibles. La bataille ne faisait que commencer. Et elle n'était pas gagnée.

Le jeune homme dormait à présent. D'un sommeil tellement paisible qu'on avait du mal à l'imaginer autrement, quelques minutes plus tôt. Ndèye Fily le veilla le restant de la journée et toute la nuit. Elle s'assoupissait parfois sur le fauteuil inconfortable au chevet du patient mais ne voulait pas bouger de là. À chaque délire, elle se réveillait en sursaut :

— Maman, maman...

La voix du jeune homme était plaintive, presque une voix de petit garçon. Ses gestes nerveux froissaient les draps. Il semblait tendre la main à quelqu'un et répétait :

— Maman, maman...

Puis il se rendormait, ses traits redevenaient paisibles et sa respiration régulière.

Ndèye Fily ne tarda pas elle aussi à succomber à la fatigue. Elle ne se réveilla qu'au petit matin. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, la chambre était illuminée de soleil. Le jeune homme était à demi redressé sur son lit, les yeux grands ouverts. Dr Ndaw était debout à ses côtés et lui prenait le pouls. Il se laissait faire docilement. Ndèye Fily se redressa un peu confuse. Aïssa Ndaw lui fit un sourire.

— J'ai faim!

Le jeune homme se rappela à leur souvenir. C'étaient les premières paroles qu'il articulait. Sa diction était claire et les mots distincts.

— À la bonne heure! ne put s'empêcher de rétorquer Dr Ndaw avec un air bienveillant. Ce n'est pas étonnant, vous n'avez pas mangé depuis dix mois!

Elle se détourna de lui quelques secondes, le temps de donner des instructions à Ndèye Fily pour un léger petit déjeuner. Elle revint à nouveau vers le patient.

— Bonjour, je suis Docteur Aïssa Ndaw et je dirige cet établissement.

Le jeune homme la regardait sans comprendre, les yeux légèrement

écarquillés. Sans se laisser distraire, elle continua :

— Tout va bien, on va s'occuper de vous. Est-ce que vous savez pourquoi vous êtes ici?

Il la considérait toujours, l'œil vague.

— Vous comprenez ce que je dis? insista-t-elle.

— Oui.

Patiemment, elle reprit.

— Est-ce que vous savez pourquoi vous êtes ici?

— Non.

— Quel est votre nom?

— ...

— Vous ne connaissez pas votre nom?

— ...

— Très bien, fit-elle en se levant, reposez-vous.

Elle sortit avec son habituelle démarche énergique. Il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse de son champ de vision. Il regarda longtemps encore l'encadrement de la porte et compta mentalement ses pas qui résonnaient sur les lattes de la cursive. Il était engourdi. Son regard se porta à nouveau dans la pièce où il se trouvait et il remarqua pour la première fois un homme de haute stature à ses côtés. C'était le Dr Tall. Le thérapeute lui sourit avant de lui tendre la main avec toute la conviction qu'il pouvait mettre dans ce geste.

— Bonjour, je suis le Dr Yérin Tall. C'est moi qui vais vous encadrer tout au long de votre séjour dans cet établissement.

Il tentait difficilement d'imiter le détachement professionnel de sa consœur. Son ton était-il suffisamment naturel? Il attendit avec angoisse la réaction du jeune homme. Ses yeux étaient encore un peu vitreux et ses réflexes lents. Sa main quitta enfin les draps froissés pour serrer mollement celle qu'on lui tendait.

Ndèye Fily fit une entrée salvatrice, un bol fumant de bouillie de mil dans les mains. Elle le posa avec douceur sur la desserte.

— Bonjour! Je crois qu'on se connaît déjà, je suis Ndèye Fily.

Elle accompagna son propos d'un petit clin d'œil. Ndèye Fily respirait la joie de vivre. Elle avait cette jovialité contagieuse qui faisait la joie des patients comme des visiteurs. Loin de la réserve de Dr Tall, elle semblait excitée de pouvoir enfin communiquer avec son nouvel ami. Elle eut cependant un moment d'hésitation. Le jeune homme était à présent pleinement conscient mais ne semblait pas la reconnaître. Il avait un regard saisissant, étrange, qu'elle n'arrivait pas

vraiment à définir. Elle faillit faire demi-tour et s'enfuir quand il posa ses yeux sur elle.

— Bonjour, répondit-il péniblement.

C'était à ses yeux suffisamment encourageant. Elle lui sourit avant de tourner les talons pour ouvrir complètement les rideaux de la chambre. Un soleil radieux inonda la pièce et découvrit une mer d'un bleu profond. Le jeune homme fut aussitôt attiré par le panorama avant de retomber dans sa torpeur.

Ndèye Fily revint vers le lit. Elle saisit le bol de bouillie et porta le *kook*⁶ à ses lèvres. Il gardait la bouche close et détourna son regard vers la mer.

Elle reposa la cuillère.

— J'ai dû me tromper de chambre. On m'a dit tout à l'heure qu'il y avait un jeune garçon qui mourait de faim, mais ça ne doit pas être ici, n'est-ce pas?

Son sourire découvrit une rangée de dents bien alignées, aux incisives légèrement écartées. Ses joues étaient creusées d'imperceptibles fossettes. Le jeune homme esquissa à son tour l'ombre d'un sourire qu'il réprima bien vite. Dr Tall suivait la scène d'un œil intéressé. Il trouva ce signe encourageant et admirait intérieurement la façon dont elle s'y prenait.

— Bon, on essaye encore? reprit-elle de sa voix musicale.

Et joignant le geste à la parole, elle lui tendit à nouveau la cuillère en bois.

— Mange!

Son ton était ferme sans qu'elle se départît de son air bienveillant. Il entrouvrit la bouche. La bouillie chaude et légèrement sucrée réveilla ses papilles endormies depuis des mois. Il fit une grimace sous l'effet de la chaleur. Que c'était bon... Il ferma les yeux un instant. Il sentit l'épais liquide réchauffer sa gorge et descendre le long de son œsophage. Il entrouvrit à nouveau de lui-même les lèvres et se laissa nourrir ainsi, comme un oisillon qui reçoit la becquée. Ndèye Fily répéta patiemment son geste jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une goutte. Elle était satisfaite. Elle jeta un coup d'œil entendu au Dr Tall. Le thérapeute s'aperçut alors qu'il avait, pendant tout ce temps, retenu sa respiration. Il se détendit un peu.

— Eh bien voilà! On t'en remet encore?

Le jeune homme secoua la tête négativement.

— Je pense qu'il ne faut pas insister pour une première fois, intervint Dr Tall.

— Entendu, je vous laisse à votre travail, Docteur. N'hésitez pas à

m'appeler si vous avez besoin de moi, je suis en bas.

— Merci, Ndèye Fily.

Elle gratifia le jeune homme d'un grand sourire avant de sortir, traînant dans son sillage un léger parfum de désinvolture. Les deux hommes la suivirent du regard puis leurs yeux se croisèrent. Le jeune homme détourna aussitôt le regard pour le porter vers la mer.

— Je... je vais vous laisser vous reposer, vous en avez grand besoin.

Dr Tall prit sa main d'un geste hésitant puis la reposa presque aussitôt sur le drap.

— À tout à l'heure.

6 Cuillère en bois faite de la demi-coque d'une petite calebasse.

V

La réalité n'existe pas, elle se construit. Le réalisme n'est pas de vivre dans le monde mais dans sa tête.

J. Cortès

Dr Tall rencontrait son patient désormais deux fois par semaine. C'était un supplice pour le jeune homme et il le savait. Il comprenait cette résistance et faisait de son mieux pour lui venir en aide et lui rendre moins pénibles ces contraignantes mais nécessaires séances.

— Je ne suis pas votre ennemi, lui avait-il dit en substance lors de la première rencontre et dès que le jeune patient fut assez fort physiquement pour y être astreint. Je suis là pour vous aider à vous prendre en charge, pour vous rendre à nouveau maître de votre vie et acteur de votre propre guérison.

Le jeune patient ne semblait pas convaincu. La première séance avait plutôt été un monologue. Dr Tall tenta de ne pas se laisser décourager. Depuis la première prise de contact où il lui avait fait part du diagnostic d'amnésie, Dr Tall n'avait cessé de réfléchir à comment vaincre cette opposition. Pour cela, il s'était beaucoup documenté, avait longuement discuté avec ses pairs de La Maison des épices, les médecins aussi bien modernes que traditionnels. Dr Ndaw en particulier l'avait mis en garde : « C'est très subtil, il faut que le patient se sente écouté et non analysé. Ce type de travail est basé sur un contrat moral tacite entre vous et votre patient. Pour l'entreprendre, il faut soi-même être fort et faire preuve de beaucoup d'humilité, car si je plonge pour sauver quelqu'un alors que je ne sais pas nager, cela fera deux noyés, parce que je serais allé au-delà de mes capacités. »

Oui, il se sentait fort. Il sentait même son énergie décupler à l'idée d'accompagner ce jeune homme. Il sentait surtout qu'il en avait besoin autant que lui. Mais de cela, il n'en parla à personne. Dr Ndaw ne devait pas savoir qu'il avait lui aussi besoin d'une bouée, pour rester dans sa métaphore...

C'était le moment d'entamer la thérapie mixte. Bientôt le moment. Avant cela, il lui fallait faire parler le patient encore davantage de lui-même. Ce n'était pas gagné d'avance. Il ne s'exprimait qu'à

contrecœur...

Le temps s'écoulait lentement. Trop lentement au goût du jeune homme. Le médecin lui avait demandé de s'exprimer librement, sur tout et n'importe quoi, sur ce qu'il ressentait. Juste parler. Il s'exécutait péniblement en réfléchissant lentement comme si les connexions dans son cerveau connaissaient des ratés. Les paroles du jeune garçon étaient entrecoupées de pauses. Mais Dr Tall était patient. Il savait qu'il n'y avait rien à craindre des silences, bien au contraire. Le mutisme était un moment du discours qui, une fois décrypté, devenait aussi révélateur que la parole. Il était intéressant d'analyser et de tenter d'interpréter ces autocensures qui jalonnaient tout le discours du patient. Explorer le fond de la pensée, comme un spéléologue...

Face au silence du jeune homme qui se prolongeait, il était temps de relancer la discussion.

— Ce n'est pas mal du tout pour un début, fit Dr Tall sur un ton d'encouragement.

— Ouais, répondit le jeune homme sarcastique, je connais vos méthodes de psy en mal de cobayes.

Dr Tall sourit.

— Je ne suis pas psychiatre, je suis médecin avant tout, spécialisé en chirurgie, domaine dans lequel, il est vrai, j'ai pratiqué jusque-là. Et... vous n'êtes pas un cobaye. Je suis juste là pour vous accompagner dans ce moment difficile et vous permettre de reconstruire votre identité. Dans notre métier, on dit que le plus court chemin de soi à soi-même passe par l'autre...

— C'est ça, comme Socrate, « accoucher les âmes »?

— Je vois que Monsieur a des références culturelles, reprit le thérapeute en souriant.

Même si le patient montrait de l'agressivité, c'était une excellente chose qu'il s'exprima, même par sarcasmes. Le faire parler, l'entendre s'exprimer permettait à Dr Tall de mieux connaître son patient, car le choix des mots, le registre de langage, les références culturelles étaient fondamentaux pour situer son niveau d'éducation et le milieu socioculturel dans lequel il avait baigné jusque-là. Parfait, parfait.

— Oui, bref, revenons à ma mission...

— Mission impossible, coupa à nouveau le jeune homme opposant un front buté.

— Non, je ne la considérerais pas comme telle. Ça prendra le temps qu'il faudra mais à mon sens rien n'est impossible. Je ne vous mentirai pas. Vous ne recouvrierez peut-être pas cent pour cent de votre

mémoire même si physiquement, vous avez fait preuve d'une formidable récupération de vos fonctions motrices, ce qui dénote que vous êtes un battant.

— Épargnez-moi les compliments douteux, s'il vous plaît.

Dr Tall ignore cette dernière remarque. Il fit craquer les jointures de ses doigts et poursuivit :

— Les progrès que vous pourrez faire dans le domaine de la mémoire dépendront entièrement de votre bonne volonté et de votre adhésion au travail que nous faisons.

— Mais je ne vous ai rien demandé! reprit le jeune homme, je ne sais même pas comment vous aider. Je ne sais rien de moi-même...

Sa voix se brisa. Il avait prononcé cette dernière phrase une octave plus bas, sur un ton où perçait l'impuissance. C'était la première faille que le thérapeute dénotait dans ce mur d'hostilité. Dr Tall tendit la main pour la poser sur la sienne. Le jeune homme tressaillit, puis la retira lentement.

— Je vous demande juste un peu de patience. Vous devez d'abord me faire confiance. Encore une fois, je n'ai aucune intention autre que de vous aider. Nous ne faisons aucune expérience à La Maison des épices. Nous tentons juste d'aider nos patients et quand on peut ensuite tirer des enseignements de nos succès, comme de nos erreurs du reste, on en fait profiter d'autres patients. Hum... Avant d'aller plus loin, que savez-vous de vos origines?

— Ah, parce que je ne suis pas d'ici? fit le jeune homme faussement étonné.

Dr Tall prit le parti de la prudence.

— Peut-être pas entièrement, au vu de vos traits physiques, quoique à ce stade, nous n'ayons aucune certitude.

— Ah, je dois être bantou et gaulois alors?

— En êtes-vous sûr?

— Non mais il fallait que je dise quelque chose, pour vous faire plaisir.

Et sa bouche dessina un sourire en coin.

Voilà qu'il recommençait! Il ne se montrait coopératif que lorsque son agressivité baissait la garde. Entre deux, cela donnait des conversations plutôt stériles. Peut-être serait-il bon de suspendre cette séance.

— Bon, je pense qu'on peut en rester là pour aujourd'hui, je vous remercie. Vous avez quartier libre à moins que vous ne vouliez vous rendre à l'atelier ou vous joindre aux travaux du verger.

— Non merci, je préfère descendre à la plage.

Il se leva à son tour, pour s'empresse de sortir, sans demander son reste.

— Ah j'oubliais...

Le jeune homme fit volte-face. Il était déjà arrivé au seuil de la pièce et se croyait libéré. Sans dire un mot, il leva un sourcil interrogateur.

— Pour qu'on puisse obtenir des résultats, il vous faudra vous astreindre à la régularité de nos séances, on est d'accord?

Il haussa les épaules.

— Si vous voulez.

Yérim Tall se sentit peu brillant à l'issue de la première séance avec son patient. Aussi, redoutait-il les suivantes.

Malgré les apparences, il était lui-même intimidé par tant de froideur et surtout tant d'inconnu. Il mesurait mentalement le chemin qu'ils auraient à parcourir. Il s'efforçait de comprendre l'attitude verbale et non verbale du patient, de ne pas l'effaroucher ni tenter de l'emprisonner dans une définition de pathologie préétablie. Chaque cas était unique même si des parallèles pouvaient être faits, car chaque personne avait un vécu différent.

Il fallait qu'il s'arme moralement pour affronter la séance suivante avec le jeune patient. Ces séances hebdomadaires devaient les conduire tous deux à la découverte du passé. Il consigna ses observations sur la fiche du patient : « Relations interpersonnelles pauvres. Tendance à l'isolement et à la solitude. Agressivité et possible auto-flagellation morale. »

Le jeune homme venait de quitter le bureau de Dr Tall après une nouvelle séance. Il avait raison de les redouter. Chaque fois, il en ressortait lessivé, comme après avoir nagé des heures à contre-courant. Un mal de tête persistant lui ceignait le crâne.

Il franchissait d'un pas qui se voulait nonchalant les derniers mètres vers la sortie, vers la lumière salvatrice du jour. Il était encore intérieurement fébrile. Les pièces fermées comme le bureau de Dr Tall ne lui réussissaient pas. Cette sensation d'étouffement et cette peur presque pathologique de l'obscurité avaient-elles un lien quelconque avec ce qui l'avait emmené vers cette nouvelle prison? Il ne le savait pas. On ne lui avait rien dit. Lui ne posait pas de question. Paradoxalement, il voulait savoir et ne voulait pas savoir à la fois.

À mesure qu'il se dirigeait vers l'extérieur, ses craintes s'estompaient peu à peu. Dans quelques instants, il sera dans la cour carrée. Puis il franchira la barrière et il pourra enfin dévaler à nouveau le chemin caillouteux qui menait à la crique. Quand le soleil était clément, il aimait à aller au-delà, s'enfoncer dans les terres, s'échapper des heures entières en promenades solitaires à travers la brousse, désertique par endroits. Là, il observait les oiseaux, s'amusait de l'agilité des singes qui, pour passer d'un arbre à l'autre, happaient littéralement l'espace pour former un pont invisible entre deux arbres. Il enviait leur côté aérien, leur liberté de mouvement, leur liberté tout court et leur sort d'animal qui les affranchissait de tout questionnement. Mais quand la brousse s'engluait de chaleur au point de rendre fumante la terre ocre, le désir de fraîcheur et un attrait magnétique pour la mer le ramenaient sur la côte où il finissait par échouer.

Le jeune homme renaissait doucement à la vie. Autour de lui, on faisait mine de s'accommoder de sa timidité à la limite de la sauvagerie. Mais tout le monde mourait d'impatience de lui poser mille questions. D'où lui venait sa peau café au lait? Ses yeux si particuliers? D'où venait-il, tout simplement? Bien que son apparence ne jurait pas complètement avec celle des natifs du pays, il avait tout

de même cette différence qui laissait les autres perplexes. Ses traits étaient fins, son visage encore poupin. Ses cheveux étaient noirs et soyeux, à l'instar des Maures qui peuplent les lointaines dunes du nord. Mais la comparaison s'arrêtait là.

Le personnel médical éprouvait de la compassion pour ce garçon beau et fragile qu'on avait envie de mater, de consoler, mais en même temps qui était si réservé! Après tout, n'était-ce pas naturel, après les épreuves qu'il avait subies et qui, même inconsciemment, conditionnaient encore son comportement? À part Ndèye Fily qui avait réussi à forcer le mur de glace, le jeune homme avait peu de relations avec les autres membres de La Maison des épices, patients et personnel confondus. Ses journées, il les passait à contempler la mer, en solitaire sur la petite crique isolée à laquelle les habitants des environs préféraient la grande plage.

Il ne supportait pas qu'on investisse son espace, profane son silence, peuple ses plages de vide. Il voulait être seul. Dans le regard des autres, tout n'était que compassion et pitié infantilisante et il détestait cela. Et leur manière de l'appeler "Tu" : « tu n'as pas faim », « tu viens te promener avec nous? » Ce n'était devenu qu'un constat : il n'avait pas de nom, pas de passé, pas d'identité. Il n'était pas, tout simplement. Un jour, il faudrait peut-être qu'il se résolve à choisir un nom, par commodité, de lui-même. Et puis non, il ne préférerait finalement pas. Il refusait de s'imposer une identité qui n'était pas la sienne.

Certains l'affublaient de toute sorte de surnoms qu'il ignorait, dont la plupart pourtant étaient affectueux. On l'avait très vite surnommé Louis. Par commodité de langage. Par proximité avec le pronom « Lui » qu'on ne manquait pas d'utiliser pour le désigner, parce que certains croyaient en toute sincérité que Louis était son véritable prénom. À l'exception des thérapeutes, on ne l'appelait désormais plus qu'ainsi.

Louis... Il laissait faire même si ce prénom ne lui convenait pas. Ce n'était pas le sien. Un autre lui venait à l'esprit sans qu'il sache lequel mais se heurtait obstinément aux parois de son cerveau et ne pouvait en sortir. Il n'était même pas sûr qu'il s'agisse de son vrai prénom mais s'y accrochait comme à une faible lueur d'espoir. Sa mémoire n'en démordait pas.

La marée montait au point d'envahir la petite crique. Louis était adossé contre une pierre, rêvassant comme à son habitude, insensible à l'eau qui trempait ses vêtements. Absorbé dans ses pensées, il n'entendit pas le vieil homme qui s'approchait par-derrière, comme un chat filou. Il se pencha à l'oreille du jeune homme et déclama de sa voix de stentor :

— La vie, ça se vit, ça ne se subit pas. L'existence, ça s'assume, ça ne se consume pas!

Louis bondit de surprise. Il se retourna vivement en s'écorchant le genou sur le rocher. Il fut presque soulagé de voir que c'était Colonel, ce vieil original de La Maison des épices, sanglé dans un éternel imperméable kaki élimé jusqu'à la corde et chaussé, malgré la canicule, de bottes militaires et que tout le monde prenait pour un fou.

Le vieillard partit d'un grand rire canaille, trop heureux de l'effet de surprise qu'il avait produit sur le jeune pensionnaire. Sa barbe rugueuse, sa peau grêlée, son visage parcheminé, sa bedaine naissante, tout à cet instant était secoué par une hilarité démesurée aux confins de l'étouffement.

Louis était soulagé et contrarié à la fois. Il se frottait le genou éraflé d'une main et se bouchait l'oreille de l'autre. Ce rire chargé lui vrillait les oreilles et déchirait le calme de la crique. Il aurait tout donné à cet instant pour le faire taire. Il aurait voulu protester, lui hurler à son tour : « Taisez-vous donc, vous allez réveiller les poissons! », mais eut soudain pitié de ce vieil homme à moitié fou, qu'il voyait souvent déambuler de sa démarche clopinante dans les couloirs de La Maison. Une méchante blessure de guerre, disait-il à qui veut l'entendre. Il tenait d'une main une canne en bois. L'autre tenait invariablement une pipe ou une bouteille à moitié vide. Il avait entendu Kadya, la cuisinière, dire qu'en réalité, il feignait de boiter, et que toutes ces histoires d'éclat d'obus dans le maquis algérien n'étaient que du pipeau.

— J'ai du mal à croire à ses sornettes, disait-elle de sa voix

traînante et nasillarde, à la façon dont il détail quand je le surprends à fouiner dans la cuisine et lui brandis mon *cimwaar*⁷.

Il ne le connaissait pas vraiment mais c'est vrai que ce vagabond, surgi comme un diable de sa boîte, lui semblait bien inoffensif. Louis ne put cacher cependant sa déception de voir sa crique profanée par un étranger. Sa contrariété n'échappa pas au vieil homme qui continua pourtant indifférent :

— Tu sais de qui est cette citation?

— Non.

— Eh bien de moi!

Et le vieillard repartit dans son grand rire qui se termina cette fois par une quinte de toux. Ce rire lui était familier. Il l'avait entendu tant de fois faire trembler les murs de La Maison des épices accompagné ou non de l'ombre non moins familière de Colonel qui errait sans destination précise dans les allées avant de disparaître on ne sait où. Mais c'était la première fois qu'ils se retrouvaient ainsi face à face et que le vieil homme lui adressait la parole. La quinte apaisée, Colonel reprit, sérieux cette fois :

— On dit que tu as perdu la mémoire?

Son expression avait perdu toute malice. Louis était dérouté.

— Il paraît..., se contenta-t-il de rétorquer.

— Loue le Ciel, mon ami! Tu es lavé, tu es comme neuf, comme l'enfant qui vient de naître : le champ des possibles est infini pour toi. Tu ne peux pas comprendre le monde d'opportunités qui s'offre désormais à toi!

Voilà qu'il redevenait « normal » : un vieil exalté qui empestait l'alcool bon marché et le tabac froid. Louis en eut un haut-le-cœur.

— C'est vrai, continuait-il sans se laisser troubler. Tu dois saisir la vie comme elle vient, sans t'encombrer de toutes les barricades que tu as reçues de ton éducation, car celle-ci, aussi indulgente qu'elle ait été, a mis des entraves à tes ailes, a tué l'enfant qui est en toi, qui s'émerveille du monde qui l'entoure. Le monde des adultes est si triste, c'est pour cela que tu dois louer le Ciel d'être adulte et d'y échapper quand même, même temporairement. Vole, mon ami, pendant qu'il est encore temps! N'aie aucun doute qu'ils vont te rattraper, avec leur batterie de thérapies, ils t'alièneront à la société, comme ils ont tenté de le faire avec moi, mais en attendant, profite-en. Se savoir ignorant est déjà une forme de savoir! Je dirais même que c'est la base du savoir. Fais table rase et tu verras que tu vas connaître par toi-même, te connaître par intuition.

Il parlait avec emphase, ses yeux brillaient, sa bouche postillonnait.

Décidément, l'alcool le rendait inspiré! Louis le considérait abasourdi, mais visiblement intéressé. Il continuait son déluge de mots.

— Crois-moi, jeune homme, c'est une chance, profite-en pour jeter au feu toutes tes certitudes. Ne pas savoir est la première étape sur la voie de la connaissance! Tu verras le monde avec des yeux neufs. Au-delà des vérités, tu connaîtras ta propre vérité et c'est comme cela que tu te construiras.

Colonel parlait toujours avec exaltation. Quand sa voix s'animait, elle prenait des inflexions de prédicateur haranguant une foule conquise. Il n'avait pour tout public qu'une crique déserte, ouverte sur l'immensité océane, quelques mouettes et un jeune homme un peu perdu qui tentait de cacher son intérêt croissant.

— Ne crois plus en ce que tu vois, en ce qu'on te sert comme du prêt à croire et prêt à consommer. Ne crois qu'en ta propre réalité, celle que tu forgeras et qui t'appartient.

Son regard avait quitté l'horizon pour se planter dans les prunelles de Louis.

— Quand tu rêves, n'est-ce pas que les sensations que tu ressens semblent tellement réelles que tu crois que c'est vrai?

— La question se perdit dans le vide. Le vieil homme le regardait de ses petits yeux perçants. Visiblement, il attendait une réponse. Elle mit du temps à venir.

— Qui nous dit que toute la vie n'est pas un long rêve? finit par suggérer Louis, sarcastique.

— À la bonne heure! Voilà un questionnement très intéressant. Pourquoi pas, après tout, nous n'avons aucune certitude dans ce monde. La nature nous a dotés de raison, servons-nous-en pour tenter de décrypter par nous-mêmes les mystères de la vie. Un jour viendra où nous découvrirons nous-mêmes les clés et ce jour-là, les grands penseurs auront bien des surprises!

Il fit un clin d'œil à son nouvel ami et gloussa si fort que sa maigre carcasse en fut ébranlée. Il dut prendre appui sur un rocher pour reprendre son souffle. Louis en profita pour opposer :

— Ça a l'air un peu simpliste, tout de même.

Colonel reprit son souffle progressivement. Il était pressé de répondre. Ce jeune homme n'était finalement pas si taciturne qu'il n'y paraît.

— C'est exactement ce que j'attendais de toi! fit-il satisfait. C'est bien de remettre en question ce que je te dis. C'est exactement l'attitude que je te conseille d'avoir en toute chose. Tu n'as pas pris pour argent comptant ce que je t'ai dit et qui n'est d'ailleurs qu'une

parole de fou.

— Ou de soûlard.

— Ou de soûlard, comme tu voudras, voire les deux à la fois, admit Colonel sans pour autant se formaliser. Un conseil : peu importe de qui ça vient, mets en doute systématiquement tout ce qu'on te dit, que ce soient des épaves comme moi ou des personnes « autorisées », tes professeurs, ton père, ta mère...

L'expression de Louis s'assombrit. Qui étaient ses parents? Que lui avaient-ils légué comme éducation? Étaient-ils vivants? Un voile de tristesse passa devant ses yeux et n'échappa pas à Colonel. Il prit le jeune homme par les épaules. La pitié... c'est ce que Louis détestait le plus. Il se dégagea en douceur, pour ne pas vexer le vieillard. Colonel ne s'en formalisa pas.

— Oui, je sais, je suis peut-être fou, mais ce que je dis n'est pas si insensé. La plus grande victoire de l'homme est sa capacité à s'étonner encore et encore, quand bien même il assiste à son dix millièmè lever du jour. Ne pas perdre cette faculté essentielle et cette conviction profonde que le monde est une énigme et qu'on n'aura jamais assez de toute notre vie pour l'explorer et en dévoiler les secrets. Il est tellement triste de voir les hommes s'habituer au monde alors qu'ils n'ont même pas tenté de le déchiffrer, de pousser les barrières de l'intelligible, du premier degré. En grandissant, on s'installe dans la vie, on s'accommode à elle, on la traverse en aveugle et on meurt un jour sans avoir essayé d'apprendre de la vie, mais fatigué d'avoir essayé d'en infléchir le cours et de l'adapter à l'idée qu'on s'en fait.

— Vous voulez sans doute dire que nous naissons à la vie mais vivons en parallèle à elle?

— Oui et non.

— Oui et non?

Colonel se fit énigmatique. Il voulut le laisser résoudre cette énigme tout seul. Il reprit en hochant la tête :

— Oh oui, c'est une chance, mon jeune ami, qui t'est donnée de revivre à vingt ans!

— Vingt ans? Qui vous a dit que j'ai vingt ans? Je ne le sais pas moi-même.

— Enfin, peu importe le nombre d'années! Le temps certes existe et il ne fait aucun doute qu'il s'écoule. Mais les jours, les heures, les minutes sont des découpages purement artificiels, c'est une pure invention de l'homme, pour tenter de le dompter, de le maîtriser. Que tu aies dix-sept ans, vingt-quatre ans, trente ans ou même soixante-dix ans comme moi, tu es jeune.

— Un jeune de soixante-dix ans! ironisa Louis.

— On est jeune ou vieux à n'importe quel âge. Ça se passe là.

Et il tapota du doigt son crâne à moitié dégarni. Louis ne savait que penser. Le vieil homme poursuivait.

— Comme je te l'ai dit, le champ des possibles est énorme, un monde s'ouvre à toi, quel que soit l'âge. Tu seras certes limité par ta nature humaine et le cadre dans lequel tu es prédestiné pour évoluer. Un homme ne sera jamais une plante et inversement. Une femme ne sera jamais constituée avec des attributs d'homme et inversement, mais à l'intérieur de ces bornes, ton esprit et ton libre arbitre feront le reste!

Louis se redressa pour s'asseoir à demi sur le rocher. Sans s'en rendre compte, il était entré pleinement dans la discussion. C'était bien la première fois depuis son arrivée à La Maison des épices. La conversation se poursuivait animée. Déjà, le soleil commençait à infléchir sa course dans le ciel mais sa brûlure restait vive.

Louis était intrigué et ne pouvait le dissimuler.

— Si j'ai bien compris, ça revient à dire que le destin n'existe pas?

Colonel prit un air mystérieux.

— Peut-être existe-t-il... Ou peut-être pas. Je veux dire que nous avons également notre partition à jouer dans la Grande Symphonie du monde. Son Chef d'Orchestre nous a poussés sur terre et dans l'espace de ta destinée. Tu sais, c'est comme une route sur laquelle tu devras cheminer, avec ses deux bas-côtés, mais sur la route, c'est toi qui marches, qui cours ou qui fais demi-tour à certains moments. C'est toi l'acteur. Tu viens à la vie sans scénario préétabli, sans souffleur pour te donner les répliques, juste ton chemin à parcourir un pas après l'autre, tortueux ou rectiligne. Les arbres qui bordent ta route te feront de l'ombre quand le soleil sera trop brûlant. Tu tendras la main pour en saisir les fruits et de la même manière tu enjamberas les nids-de-poule et tu éviteras les serpents. Dans l'entre-deux bords, c'est à toi de faire tes choix. Il n'y a pas de mode opératoire. « L'homme est condamné à être libre », disait Sartre et c'est cette liberté qui est source d'angoisse.

Voilà que cet original se mettait à philosopher. Louis ne savait que penser : donner un quelconque crédit à ce que disait Colonel revenait à admettre qu'il n'était pas si insensé, après tout.

— Mais, pour ceux qui croient en Dieu et aux religions révélées, il existe bien des textes sacrés qui sont des viatiques avec tous leurs principes moraux? objecta-t-il.

— Ah, tu as touché du doigt quelque chose de très intéressant.

Qu'est-ce qu'un guide? Qu'est-ce qu'on retrouve dans les textes sacrés? Ce sont des préceptes et encore! Ce sont, pour parler grossièrement, des récits anecdotiques dont on tente ensuite de tirer des enseignements. Et ces textes, qui, pour la plupart, datent de milliers d'années, ont été interprétés, réinterprétés, transformés, métamorphosés, réformés. Ils ont donné naissance à des courants, des familles, des sectes, des tendances qui s'affrontent par la suite alors qu'ils ont la même origine et visent le même but : rejoindre Dieu ou tenter de se rapprocher de Lui. Les principes moraux sont certes une référence qui structure ta vie quand tu y adhères, mais le conducteur de ta vie sur ta route, c'est toi! Tu es responsable de tes choix comme tu es responsable de tes actes. Sauf...

— Sauf, Colonel? interrogea le jeune homme à brûle-pourpoint.

C'était la première fois depuis les longues heures de discussion qui les tenaient assis sur les rochers que le jeune homme nommait son interlocuteur. Colonel fit un petit sourire en coin.

— Sauf évidemment quand on est fou, comme moi!

Louis haussa les épaules pour montrer qu'il n'était pas dupe. *C'est ça, il n'y a pas plus sourd que celui qui ne veut pas entendre.* Tiens, c'est bizarre que cette expression lui revienne à l'esprit comme ça. Mais, d'où tenait-il ce proverbe? Qui le lui avait appris? Il chassa vite ces pensées. Seul l'instant présent lui importait et cette discussion devenait fort intéressante. Il ne fit pas d'autre commentaire. Ils restèrent en silence un moment.

— Tu vois, Louis...

— Je ne m'appelle pas Louis, protesta vivement le jeune homme.

— Ah, oui? fit Colonel un peu surpris, comment tu t'appelles, alors?

— Je ne m'appelle pas!

Colonel ne se laissa pas démonter. Il ignore la remarque du garçon et continua sur le même ton.

— Tu vois, Louis, ne laisse pas tes yeux t'induire en erreur. Le concret est là, devant nous, palpable, parfois avec des proportions gigantesques comme ces falaises qui nous entourent, mais il y a plus fort.

— Plus fort?

— L'esprit, jeune homme, fit Colonel avec un large mouvement du bras. L'esprit est plus fort et plus solide que même la chaîne de l'Himalaya. Imagine un bulldozer qui détruit une idée. Tu vois bien que c'est impossible!

— En effet, admit Louis.

— Ça montre bien que l'illusion vient du fait que l'on considère la

matière comme primordiale. Alors que c'est l'esprit qui fera mouvoir la matière. Prends ce même bulldozer, qu'est-il sans le conducteur? Ou alors imagine un coffre-fort bourré d'argent.

— Oui, et alors?

Il avait parfois du mal à suivre les raisonnements de Colonel.

— Alors, des malfaiteurs tentent de l'ouvrir avec un bulldozer, sans y parvenir. Puis l'un d'eux s'en approche et analyse le mécanisme de verrouillage, réfléchit et en quelques tours arrive à l'ouvrir, et ce, sans le dynamiter ou jouer de sa force. C'est dire que l'intelligence n'est peut-être pas tangible mais qu'elle peut nous faire venir à bout de n'importe quoi!

Le jeune homme haussa les épaules pour tout commentaire. Colonel feint de l'ignorer. Il poursuivit.

— Pour te montrer combien ce monde est vain... Sais-tu qu'à une autre échelle, celle de l'univers qu'on ne peut pas ramener à nous, notre vie n'a pas une durée plus longue et une importance plus grande qu'une bulle de savon? Le temps de prendre conscience qu'elle existe, elle a déjà éclaté et l'instant d'après, on ne s'en souvient plus!

Colonel éclata d'un rire puissant qui le faisait dodeliner de la tête. Un rire chargé qui une fois de plus se termina en une toux qui faillit l'étouffer. Il se donna de grandes tapes sur la poitrine pour reprendre son souffle. Comme elle ne se calmait pas, il se leva en dépliant son grand corps malingre et fit quelques pas pour s'éloigner du jeune homme. Il crachait. Ses mucosités étaient rouges de sang. Louis l'observait médusé. Cet homme semblait sérieusement atteint. Plus physiquement d'ailleurs que mentalement. Il réfléchissait à ce qu'il venait de lui dire. Le vieil homme l'intriguait. Il ne parlait que par paraboles, le faisant languir à souhait. La toux se calma progressivement. Colonel reprit place sur son rocher et continua comme si de rien n'était, la posture droite, les gestes amples.

— Regarde ces falaises autour de toi. Chaque seconde elles s'érodent mais tu ne le vois pas. Un jour, dans des milliers d'années, si la Terre est encore là, elles auront probablement complètement disparu et l'endroit où nous sommes sera envahi par la mer.

— On ne sera pas là pour le constater...

— Heureusement, mais... ça ne veut pas dire que le monde n'existera plus. Nos descendants seront là à notre place et comme nous, ils se croiront éternels, tout-puissants, se pensant maîtres des éléments qui les entourent. Peut-être des centaines d'années nous sépareront mais ils auront les mêmes travers que nous. Décidément, l'homme ne comprendra jamais rien!

Devant la mine ahurie de Louis, Colonel éclata de rire à nouveau. Il

se contint vite avant qu'il ne dégénère à nouveau. Il tenta de rassurer le jeune homme.

— Ne fais pas attention à ce que je te dis, il y en a à prendre et à laisser!

Et il se mit debout comme un ressort, gratifia Louis du salut militaire, claqua les talons à s'en dessemeler les bottes avant de disparaître comme il était apparu.

Resté seul, le jeune homme médita les paroles du vieil original... qui n'était pas si fou qu'il voulait le laisser paraître. Il commençait à percevoir son propre trouble avec d'autres yeux. Peut-être vivrait-il mieux son amnésie s'il arrêta de lutter et prenait la vie comme elle venait, avec des yeux neufs sur le monde, cet étonnement naïf auquel l'invitait Colonel pour les petits miracles de la nature qui l'entoure? Il se leva à son tour péniblement et se débarrassa de tous ses vêtements pour plonger dans la mer assombrie par le crépuscule.

7 Déformation de « écumoire ».

VI

Le monde est vieux mais l'avenir sort du passé.

Parole de griot

Les séances du jeudi matin, dites de l'arbre à palabres, se déroulaient invariablement dans la cour carrée, sous une case aménagée simplement de nattes et de quelques bancs en rônier accolés de manière à constituer un cercle. Le toit de paille était soutenu par quatre piliers en dur qui laissaient la brise marine rafraîchir les patients et les thérapeutes.

Assis en tailleur au centre du cercle, Colonel s'éventait avec une palme ramassée dans la cour. De l'autre main, il tirait sur sa pipe et enfumait intentionnellement l'assistance, ses sujets.

— Nous allons proposer à Colonel d'être le *Jaraaf*⁸ de la séance de ce jour, avait suggéré Dr Ndaw en descendant les escaliers, suivie de son équipe, pour rejoindre la case où le *Penc*⁹ allait se dérouler. Pour une fois qu'on peut lui mettre la main dessus!

— Et je suis sûr qu'il en sera ravi, appuya Dr Pouye le sourire aux lèvres.

Arrivés à la case, les thérapeutes prirent place discrètement à l'extrémité extérieure du cercle formé par le *Jaraaf* au centre et les patients et leurs familles autour. Les médecins avaient toujours encouragé la présence des familles parce qu'elles jouaient un rôle central dans le processus thérapeutique et constituaient le dernier rempart et le lien entre le malade et le reste de la société. Il régnait la plupart du temps une atmosphère détendue et bon enfant comme c'était le cas ce jeudi matin.

Les participants s'installaient sans empressement. Colonel commençait à montrer des signes d'impatience.

— On ne fait pas attendre le *Jaraaf*! tonna-t-il contrarié.

Dr Ndaw intervint pour calmer le jeu.

— Nous vous présentons nos excuses, *Jaraaf*. Vous pouvez y aller.

— Très bien, rétorqua-t-il majestueusement. Je déclare la séance ouverte.

Colonel entra résolument dans son personnage. Il semblait prendre un plaisir presque jouissif à commander. La mise en scène était parfaite. Aïssa Ndaw sourit. Ce rôle de *Jaraaf* allait décidément comme un gant à Colonel. Même pas besoin de répétition, il était parfait. Son corps frêle et sa constitution délicate ne l'empêchaient pas de s'exprimer avec une voix puissante et assurée.

— Rokhaya, fit-il en pointant sa canne vers une jeune fille timide, dis au *Jaraaf* et à l'assistance pourquoi tu es là.

Voilà qu'il parlait de lui à la troisième personne. Les médecins notèrent cet élément avec intérêt. La jeune fille toussota intimidée ou incommodée par la fumée. Elle commença par des salutations interminables puis se tut.

— Alors Rokhaya, parle, voyons! l'accula-t-il.

À cette injonction, elle répondit de nouveau par un sourire timide.

— Je ne sais pas pourquoi on m'a amenée ici. Les gens ont dit que je ne suis pas normale.

— Les gens disent n'importe quoi. Ce sont eux qui sont fous! s'emporta Colonel en abattant sa palme contre la natte.

Un nuage de poussière s'affola. Certains malades reculèrent instinctivement.

— *Jaraaf*, interrompit doucement Dr Ndaw, ce serait bien de la laisser parler puisque vous lui avez posé une question.

— Je ne vous ai pas donné la parole, Docteur, veuillez, je vous prie ne pas interrompre le *Jaraaf*.

Dr Ndaw fit mine de prendre en compte sa remarque. Elle prit quelques notes rapides sur son bloc avant d'encourager discrètement Rokhaya à poursuivre.

— Dans mon entourage, tout le monde se comporte bizarrement et on dit que c'est moi qui suis folle. C'est parce qu'ils disent que je faisais des choses étranges, comme parler aux oiseaux, mais je ne faisais que leur répondre!

— Et... que disaient ces oiseaux? encouragea Dr Ndaw.

Du coin de l'œil, elle observait la réaction du *Jaraaf*. Celle-ci ne se fit pas attendre.

— Docteur, ceci est le dernier avertissement. À la prochaine récidive, j'ordonne à mes gardes de vous jeter à la mer!

L'auditoire éclata de rire. Pince-sans-rire, le *Jaraaf* frappa de sa palme un des piliers de la case pour rétablir l'ordre. L'assemblée reprit progressivement son calme et le jeu recommença dans une atmosphère à peine plus sérieuse. Le reste de la séance se passa sans incident. Le

Jaraaf menait lui-même fort bien la discussion et les médecins eurent tout le loisir de prendre des notes. Ses questions décidément suscitaient des réponses et des réactions plus qu'intéressantes de la part des patients et des familles.

L'assemblée de ce jeudi était composée de patients déjà anciens à La Maison des épices aussi bien que de nouveaux arrivants. Hormis Rokhaya qui se faisait presque prier pour parler et un autre patient complètement aphone qu'on appelait John, et bien sûr Louis qui répondait poliment mais brièvement aux questions du *Jaraaf* du jour, les autres patients ne se firent pas prier, trop heureux d'avoir un auditoire pour raconter leur vie.

Lamine venait de loin, il avait vécu quinze ans dans une banlieue insalubre près de Düsseldorf. Il était ouvrier chez un constructeur automobile de la région. Le bruit constant des machines, le travail harassant et répétitif, l'éloignement, les transports pendulaires, le froid, les difficultés culturelles, la barrière de la langue l'avaient peu à peu usé. Cet homme de quarante ans en paraissait le double tellement il semblait accablé par la vie. Il était devenu une bête de somme. Trimant pour payer ses factures et envoyer le maigre surplus au pays. Son sens de l'honneur envers cette famille à qui il pensait tout devoir le conduisait à accepter de plus en plus d'heures supplémentaires quitte à laisser sa santé sur les chaînes de montage de l'usine. Sentant sa vie lui échapper, il fit un matin d'hiver le grand saut en prenant un aller-simple pour le retour au pays avec pour tout bagage un ballot plus léger que celui qu'il avait emmené en arrivant. Lui qui pensait se réchauffer au contact des siens fut fraîchement accueilli par sa famille et son entourage qui l'accusèrent implicitement de vouloir briser le mythe de l'extérieur et lui reprochèrent ouvertement de n'avoir pas réussi parce qu'il était un faible. Sa réinsertion sociale fut difficile. Il finit par échouer à La Maison des épices, accompagné de sa vieille mère, en traitement ambulatoire pour dépression. Les autres membres de sa famille bien entendu ne comprenaient pas.

La parole fut donnée à un autre patient. Il parla à son tour longuement de sa vie et des péripéties qui l'avaient amené en ce lieu. Ses propos étaient décousus. Sa vie était malheureusement banalement classique : c'était un *faxman*, un gamin fugueur qui pendant des années trompait la faim et l'ennui en sniffant des chiffons imbibés de diluant quand il ne pouvait pas se procurer de l'herbe. De disparitions en menus larcins, de séjours en prison en centres de rééducation, ses parents, désespérés, l'avaient récupéré comme une épave et venaient désormais le faire consulter par les thérapeutes de La Maison des épices dans le but de le soigner « à l'africaine ». À seize ans, il se faisait appeler le plus sérieusement du monde le Caïd, et exigea de

l'auditoire du jour qu'on l'appelât ainsi. La salve de rires sous la tonnelle fut vite réprimée par une expression sévère du *Jaraaf*.

Profitant de la confusion, un homme grisonnant se leva.

— Moi, je m'appelle Diodio.

— Merci Diodio mais on ne t'a pas donné la parole, coupa le *Jaraaf* visiblement irrité.

— Je sais, *Jaraaf*, mais comme on ne me la donne pas, je la prends.

Dr Ndaw fit un petit signe à Colonel pour qu'il le laissât parler. Le *Jaraaf* abdiqua. Il soupira et leva les yeux au ciel avant de porter le regard vers la mer pour feindre le désintérêt. Sans se laisser démonter, Diodio reprit.

— Moi, je m'appelle Diodio. Et comme c'est un prénom de fille, mes amis m'ont appelé Joe. J'avoue que je préfère Joe, ça a un petit côté américain!

Sa bouche s'ouvrit sur un sourire chocolat, ce qui fit à nouveau éclater de rire l'assistance. Le *Jaraaf* en profita pour reprendre la situation :

— Silence, j'ai dit silence!

Sa voix était tonitruante. Le calme enfin revenu, le *Jaraaf* continua de meilleure grâce :

— Alors Joe, pourquoi es-tu venu nous voir?

Le sourire aux lèvres, Joe raconta son histoire. Ça l'avait pris un matin, comme ça, dans son village près de Fimela. Un matin comme les autres où en se levant il a demandé son sceptre et s'était autoproclamé roi. Les rires et les sarcasmes n'étaient à ses oreilles que vivats et hourras. Les villageois hilares qui s'étaient massés aux portes de leurs concessions représentaient pour lui des haies d'honneur et les enfants qui couraient derrière lui en chantant des chansons obscènes étaient pour lui autant de courtisans qui le suivaient en cortège. Joe souriait de son plus beau sourire chocolat, remerciant par des gestes amples ses sujets qui avaient consacré son couronnement. Il se pavanait avec majesté dans les ruelles poussiéreuses du village. Son long pagne tissé ocre noué aux épaules lui servait de brocard et de traîne. Il était devenu l' élu de Dieu, un dieu qui se nommait Bacchus ou *səng*¹⁰ selon les langues pendues du village. Une fois que ses gesticulations eurent fini d'amuser le village, un groupe de robustes jeunes hommes s'occupèrent de l'éloigner *manu militari*. Du jour au lendemain, Joe eut pour tout palais une grande maison blanche à Fann¹¹, pour courtisanes de gentilles dames en blanc et pour tenue d'apparat une jolie chemise qui s'attache par-derrière.

— Mais, interrompit le *Jaraaf*, un roi porte une couronne. Pourquoi

portes-tu donc cette écuelle sur la tête?

— Ce n'est pas une écuelle, s'indigna Joe, c'est un casque magnétique. C'est pour capter les ondes du ciel!

L'assemblée s'esclaffa. Même les médecins ne purent réprimer un sourire vite remplacé par une attitude plus professionnelle. Joe resta de marbre.

De toute évidence, il n'était pas un fou furieux. Peu à peu l'étau s'était desserré autour de lui à l'Hôpital de Fann. On le ramena dans sa famille. Pourtant, même si tout le monde s'accordait à dire qu'il était parfaitement inoffensif, plus personne ne voulait de lui au village. Il avait fini d'amuser la galerie et errait désormais dans les couloirs aux murs blancs de La Maison où il était enfin en paix, à l'abri des jets de pierres ou de salive. Pour la communauté, il était devenu déshonorant de compter Joe parmi ses membres ou pire de se proclamer de sa famille. Cette communauté traditionnellement si soudée se désolidarisait devant ce qui représentait un danger potentiel pour son unité ou tendait à prouver que la machine humaine et sociale était imparfaite.

On eut vite fait de l'oublier, de se partager ses maigres effets, de donner symboliquement son épouse à son frère aîné, par la magie du lévirat, cette coutume d'un autre âge, alors qu'il n'était pas mort. On oublia jusqu'au fait qu'il était né et avait grandi au village. Joe ne se rappelait à leur bon souvenir que lorsque, poussant parfois la promenade un peu loin, il arrivait aux portes du village en titubant volontairement, simulant l'ébriété pour pouvoir apercevoir de loin les siens. On faisait mine alors de ne pas le reconnaître et le chassait à coups de pierres comme un chien galeux.

À la fin du récit, Joe se rassit, arborant son éternel sourire benêt. Il paraissait satisfait d'avoir raconté son histoire. L'auditoire resta médusé un moment. Le sort de Joe n'était pourtant pas isolé, mais dans une société où les valeurs d'unité et de solidarité semblent être les fondements, bannir un membre était paradoxal. Le *Jaraaf* lui-même avait momentanément perdu la voix. Se rappelant son rôle, il intervint enfin :

— Désolé, Joe, mais il ne peut y avoir deux *Jaraaf* dans ce pays. Je te condamne à l'exil!

Et il dama le sol de la tige de sa palme comme pour faire exécuter la sentence. L'assistance se détendit et hua le *Jaraaf* pour sa sentence. Imperturbable, il se mit debout.

— Je lève la séance, merci de votre présence ce matin. Vous pouvez retourner à vos occupations.

Les médecins se levèrent à leur tour, satisfaits. Dr Ndaw congratula

chaleureusement les patients et leurs familles pour leur coopération. Elle jeta un coup d'œil furtif à Louis qui était toujours en retrait. Encore une fois, il n'avait pas parlé, mais sa présence à ces séances était déjà importante. Elle se retourna vers son équipe.

— Très bien, les gars, discussion à mon bureau dans cinq minutes, le temps pour chacun de se rafraîchir.



Aïssa Ndaw avait du mal à se départir de son attitude martiale. On se demandait à La Maison si ce n'était pas pour compenser sa petite taille et ses proportions menues, d'autant que la plupart de ses collaborateurs étaient des hommes. Les pauvres essayaient bien de suivre le rythme dans un froufrou de blouse quand ils faisaient chaque matin la visite des patients, comme de petits internes! En quelques foulées énergiques, elle était arrivée à son bureau.

— Alors, vos impressions? fit-elle cinq minutes après, sans attendre les retardataires.

Sans leur laisser le temps de répondre, elle enchaîna :

— Sans surprise, on n'a pas beaucoup voix au chapitre avec ce *Jaraaf*, je dois dire qu'il se débrouille comme un chef!

— Oui, commenta Dr Venn, ce qui montre qu'il n'est pas plus fou que vous et moi.

— Oui, bien sûr, dites-vous bien que nous ne sommes pas dupes. Vous sous-estimez notre intelligence ou... vous surestimez la vôtre!

Dr Pouye se montrait sarcastique, comme il savait l'être. Aïssa Ndaw reprit la conversation en main avant qu'elle ne dégénère en habituelles joutes stériles dont elle était un peu lasse. Elle avait tout fait pour éviter que ce genre d'état d'esprit ne s'installât à La Maison des épices. *Comme des chamailleries de cour de récré. Et ça se dit docteur en médecine!* Fidèle à lui-même, Dr Tall gardait sa réserve et semblait compter les points.

— Oui enfin, c'est tout de même un asocial, ce qui justifie sa place chez nous, enfin, à mi-temps je dirais, vu le peu de temps qu'il y passe. Mais son attitude est symptomatique des pathologies de son genre : folie des grandeurs, paranoïa, arrogance... Les personnes de ce genre s'isolent volontairement mais en même temps ont besoin d'une audience pour sortir de leur solitude et savoir qu'elles ne sont pas seules. Le fait d'être *Jaraaf*, même s'ils sont parfaitement conscients que c'est un jeu, leur redonne confiance et leur permet d'exprimer des choses intéressantes ensuite pour nous.

— CQFD, commenta Dr Pouye les yeux mi-clos à la limite de

l'impertinence.

— Que sait-on exactement du patient? interrogea Dr Venn.

Arrivé depuis peu à La Maison des épices, il assistait à son premier *Penc*. Le Dr Venn était venu dans le but de se familiariser avec les méthodes thérapeutiques de ses pairs et apprendre la phytothérapie traditionnelle avec les guérisseurs. Leur notoriété était grandissante. Nombreux étaient les médecins qui venaient parfois de très loin, pour profiter du savoir et du savoir-faire de leurs confrères de La Maison des épices.

— Ce qu'on sait de Colonel? Oh, pas grand-chose, répondit Dr Ndaw avec un signe d'impuissance. On sait juste que c'est un militaire réformé de l'armée pour causes psychiques. Il se fait appeler ainsi, ce qui au passage nous révèle des signes de mégalomanie, alors qu'en réalité c'est un sous-officier, un adjudant-chef, je crois, qui a fait la guerre d'Indochine puis la guerre d'Algérie pour le compte de l'armée française. Visiblement, il a été témoin de tortures et d'autres atrocités qui ont dû lui laisser des séquelles psychologiques.

— Pensez-vous qu'il ait pu en être victime lui-même?

— On n'en sait rien en fait, soupira Aïssa Ndaw, on ne sait de lui que ce qu'il veut bien nous dire, c'est-à-dire pas grand-chose. Il n'a pas de famille déclarée. Il nous a été envoyé par l'hôpital psychiatrique de Thiaroye, mais apparemment, il semble se plaire ici puisqu'il ne nous a jamais vraiment quittés même s'il lui arrive de disparaître pendant plusieurs jours. Devant nous, il feindra la plus grande stupidité mais les tests montrent que, malgré la mauvaise volonté qu'il y met, il jouit d'une maturité et d'une intelligence hors du commun.

Les thérapeutes de La Maison des épices connaissaient sur le bout des doigts le cas de Colonel. La curiosité de l'hôte satisfaite à propos du *Jaraaf* du jour, la chef de clinique voulut aborder les autres cas et élargir les échanges.

— Dr Tall, on ne vous entend pas beaucoup!

Voilà qu'elle reprenait ses airs de maîtresse d'école! Il réfléchit un instant.

— Je m'interrogeais justement sur le cas du patient aphasique, vous savez, John, le patient qui nous vient de Gambie.

— Et alors?

— Et alors, vous me direz ce que vous en pensez mais je présume qu'il a perdu la parole par sentiment de culpabilité et quelque part pour se donner le prétexte de ne pas avoir à expliquer l'échec de ses études.

— Pour mémoire, fit-elle à l'intention de ses collègues et du

nouveau venu, John a perdu la parole à son retour de Londres où ses parents l'avaient envoyé poursuivre ses études. Il venait d'un milieu modeste. Parce qu'il était un lycéen brillant, les membres de sa famille se sont saignés financièrement et endettés pour qu'il puisse bénéficier d'une solide formation à l'étranger et leur assure à son tour un meilleur avenir. Je dois préciser qu'il ne parle pas français mais il comprend et parle le wolof, nous a dit son frère qui l'accompagne. Cela dit, votre analyse est pertinente, Dr Tall.

Voilà qu'elle se mettait à distribuer des bons points! Il s'imaginait Aïssa Ndaw avec une longue règle devant un tableau noir ou arpentant les rangées de tables-bancs les mains croisées derrière le dos avant de s'arrêter devant le plus rêveur des élèves pour l'interroger.

— Dr Tall?

— Euh, oui, je vous écoute.

— Vous ne m'écoutez pas, on dirait. Je vous interpellais sur le cas de Diodio, Joe, si vous préférez.

— Ah oui, un cas très intéressant de folie mégalomane. Pas très loin du cas de Colonel.

— À la différence que Diodio ne fait pas semblant!

— Vous conviendrez que faire semblant d'être fou n'est tout de même pas un comportement normal, objecta Dr Tall. Enfin, je voulais surtout mettre l'accent sur l'épisode de la mort sociale symbolique de la part de sa communauté qui est tout à fait intéressant. Cela prouve que la société a une responsabilité dans la marginalisation de ses membres, disons, qui sortent du cadre. En même temps, elle rejette cette responsabilité et s'empresse de les mettre à l'index puis de les bannir, comme s'ils étaient une menace pour leur équilibre.

— La folie est une stratégie de repli et de survie. Elle permet de continuer à exister sans se justifier. De nombreuses folies n'en sont pas, contrairement à l'amnésie.

C'est Dr Pouye qui avait parlé pour ajouter son grain de sel comme s'il avait peur de se faire oublier. Sa consœur le regarda un peu surprise et enchaîna :

— Justement, en parlant d'amnésie!

Le cœur de Yérim Tall fit un bond. Comme chaque fois qu'on abordait ce sujet qui évoluait rapidement vers le cas de son patient. *Plaît-il?* avait-il envie de répondre. Il n'en fit rien.

— ...

— Toujours aussi peu loquace, je vois. Comment se passent vos séances avec votre patient amnésique?

— Je dois avouer qu'il n'est pas très bavard avec moi non plus. Il

est dans une attitude de déni : aussi bien de son amnésie qu'un refus des souvenirs qui arrivent à sa mémoire. Il a construit un rempart autour de cet événement, je dirais de cette minute où sa vie a basculé et c'est devenu le centre de gravité de sa mémoire sans qu'il arrive à l'approcher : il tourne autour, s'en approche mais il en a peur!

Dr Ndaw compulsa rapidement les feuillets du dossier :

— Hum, pourtant l'examen de la semaine dernière montre que tout est strictement normal. Il a bien récupéré de son accident et de son coma et ne garde apparemment aucune séquelle. Aucun signe d'atteinte neurologique non plus. C'est probablement plus une amnésie en réponse à un événement anxiogène. Il a des difficultés sélectives à se remémorer ce qui le concerne. En revanche, il est capable de répondre à un grand nombre de questions générales, sur l'histoire, la politique ou des événements récents, et ce, pour de nombreux pays, ce qui montre qu'il a baigné dans un milieu culturel d'un certain niveau. On est donc en présence d'une amnésie identitaire.

Elle leva les yeux de sa fiche et regarda Dr Tall.

— C'est exact, confirma-t-il. Nous commençons toutefois à avoir de petits indices. Il sait par exemple qu'il est le dernier d'une fratrie mais ne sait rien de ses frères ou sœurs qui sont avant lui.

— Ce n'est pas consigné, fit-elle remarquer sèchement.

— *Mea culpa...*

Il ne sut que répondre d'autre. La fiche du patient ne pourrait jamais contenir tout ce qu'il en savait, alors il fallait qu'il reste sur ses gardes. Il se maudissait intérieurement pour son imprudence et maudissait ce bout de femme aussi perspicace somme toute que... séduisante. *Ce n'est pas le moment de se laisser distraire...*

Dr Ndaw se trouva désarmée par cette réponse et par le regard de Yérim Tall, celui d'un petit garçon qu'on avait surpris la main dans le pot de confiture. Finalement, il était assez énigmatique et sa réserve apparente cachait probablement une grande vulnérabilité ou peut-être un secret invouable. Cette distance le rendait plus charmant encore. Elle le regarda intensément. *Il me faut percer son mystère. Je ne sais pas comment je m'y prendrai mais je voudrais tant l'appivoiser...*

Cet échange ne dura que quelques secondes. Quelques secondes où ils ne semblaient être que tous les deux dans ce bureau. Dr Ndaw maîtrisa rapidement son trouble et reprit à l'intention de tous les médecins.

— Il faut bien comprendre, comme l'a dit notre confrère, que la mémoire résulte d'un processus complexe d'engrammage des unités de la mémoire. Ces unités sont restituées sur sollicitation de manière

consciente ou non. Ce patient n'a aucune difficulté aujourd'hui à engranger des souvenirs. Il se souvient parfaitement de tous les événements, même mineurs qui se sont produits depuis sa sortie de coma, à peu de chose près. On a montré par ailleurs que si l'accident a perturbé ses fonctions cérébrales, il ne souffre d'aucune lésion et donc on peut affirmer, avec la plus grande prudence cependant, que c'est un événement qui a fortement mis en branle ses émotions qui est à l'origine de cette situation.

— Et cette situation a pour nom refoulement, termina Dr Pouye en lissant sa blouse.

Ali Pouye, psychiatre de spécialité, ne se séparait jamais de sa blouse blanche et son stéthoscope était en permanence accroché à son cou, comme une bouée de sauvetage. Dr Tall aurait parié que son serment d'Hippocrate était soigneusement plié dans la poche de sa blouse et qu'il se retenait pour ne pas coller le caducée sur son front... Aïssa Ndaw continua un peu agacée. Elle n'aimait pas certains termes du jargon des psychiatres qu'elle trouvait trop stigmatisants, trop austères, trop techniques. Comme si on pouvait enfermer l'être humain et sa complexité dans une nomenclature parfaite!

— En effet, ça en a tout l'air... En général, on se souvient plus volontiers d'événements qui nous ont marqués positivement ou négativement, qui touchent notre affect. À l'inverse, un événement malheureux trop marquant au point d'être douloureux sera comme encapsulé dans le subconscient, le fameux rempart dont vous parliez. Mais encapsulé ne veut pas dire annihilé, dissous. Le traumatisme reste là, tapi, et se manifeste par des comportements, parfois des tics, des phobies, des actes manqués. Dr Tall, l'avez-vous constaté?

— Oui, bien sûr. Il en présente les symptômes, notamment la claustrophobie et une attirance pour les grands espaces.

Il s'attendait à un autre « ce n'est pas consigné » qui ne vint pas finalement.

— Rien d'étonnant. Ces symptômes laissent présumer que le traumatisme peut éclater un jour, reprit-elle pour poursuivre son exposé magistral. Ça prouve que l'oubli n'est pas une solution mais juste un palliatif, un mécanisme de survie. Parfois, cette douleur inconsciente est sublimée au lieu d'être refoulée et donne naissance à des chefs-d'œuvre d'artistes.

— C'est comme pour une huître perlière, interrompit Dr Pouye. Parce qu'un corps étranger a pénétré sa coque, elle sécrète une substance pour l'envelopper et le mettre hors d'état de nuire. Résultat : une magnifique perle nacrée de grande valeur dont l'origine n'est rien d'autre qu'une impureté.

— C'est un peu ça, admit froidement Aïssa Ndaw.

Elle n'aimait visiblement pas être interrompue mais ces débriefings étaient l'occasion pour ses confrères de faire étalage de leurs connaissances, et c'était d'autant plus vrai pour Dr Pouye à qui on devait cette énième intervention. Elle poursuivit néanmoins.

— Il peut s'agir toutefois d'une période de transition où le patient attend d'être prêt à assumer l'évènement traumatique avant de faire revenir les faits à la surface. Entre-temps, il faut l'aider et pour l'instant aucun traitement n'a fait preuve d'une quelconque efficacité dans ce type de trouble, je veux dire pour ce qui concerne le fond. À la rigueur on peut administrer au patient des sédatifs pour qu'il ne se mette pas en danger, mais les produits chimiques c'est un peu contre la philosophie maison.

— Une agressivité modérée peut être libératrice pour le patient, répondit pensivement Dr Tall.

— Tout à fait! D'où la thérapie mixte que vous avez entamée : discussions orientées et thérapies traditionnelles. Il faut que nous arrivions à le laisser s'exprimer sur les émotions rattachées à son trouble. Pour l'instant, les émotions sont bien présentes mais se manifestent par d'autres symptômes : l'agressivité latente dont on vient de parler, le comportement asocial, misanthropique, etc.

Elle mâchouilla nerveusement ce qui restait du crayon qu'elle tenait à la main et qui lui avait servi tout à l'heure pour prendre des notes pendant le *Penc*. Il n'en restait pas grand-chose, à vrai dire. Quand elle ne grattait pas nerveusement sur sa feuille, elle était dans une position d'écoute et grignotait machinalement le pauvre crayon. Les praticiens se devaient en effet d'intervenir le moins possible pendant ces séances et ne s'y autorisaient que pour éclaircir un point ou relancer une discussion qui s'enlisait. De toute façon, le *Jaraaf* du jour ne l'aurait pas permis.

— L'accident semble n'être que le prétexte pour rayer des évènements douloureux. Et je me rends compte que c'est une souffrance que ce jeune homme aurait très bien pu exprimer dans la folie ou... par le suicide. L'accident, en d'autres termes, a été salvateur dans un premier temps et lui a donné un prétexte de survie mais en ce moment, il semble que l'amnésie s'estompe, la forteresse se fissure et il met une très grande énergie à contenir ses souvenirs, qui ne demandent qu'à faire surface. Et si on n'arrive pas à l'aider, il pourrait y avoir de graves conséquences.

Dr Tall ne parlait pas. Depuis le début de la discussion, il préférait écouter ses confrères et garder quand c'était possible une certaine distance, ayant lui-même fait son analyse depuis bien longtemps. Ce

qui l'intéressait, c'était la perception des autres et en effet, ils brûlaient.

— Qu'en pensez-vous, Yérim, relança Dr Ndaw. Après tout, c'est votre patient!

Dr Tall fut pris par surprise. C'était en plus la première fois que la chef de clinique l'appelait par son prénom, sans toutefois se départir du vouvoiement. Pour gagner du temps, il commença par se racler la gorge. Il ne fallait pas qu'il se dévoile trop et en même temps il jouait un peu sa crédibilité.

— Hum, enfin... tout ça est un peu nouveau pour moi.

Il se tut quelques secondes puis reprit.

— Mon opinion est que le patient développe inconsciemment une certaine culpabilité d'être en vie. Et en même temps il éprouve une colère intériorisée contre ceux qui sont morts alors que lui a été épargné.

— Enfin, si tant est qu'il ait vécu l'accident encore conscient.

— Bien entendu... je veux dire... ce n'est qu'une supposition.

Il tenta de faire diversion.

— Ce jeune homme est dans une attitude de déni psychologique d'autant plus pernicieux que celui-ci est intériorisé.

— Certes oui, un déni ne peut être conscient... à ce stade, fit remarquer ironiquement Dr Pouye qui n'avait rien perdu des échanges entre les deux thérapeutes.

Sans se laisser démonter, Dr Tall poursuivit :

— L'élément le plus frappant dans ce cas est que le patient semble vouloir s'en sortir mais en même temps ne veut pas s'en sortir. En apparence, il adhère au « contrat », ce qui quelque part vous « accrédite » en tant que thérapeute et responsable de son suivi, et il oppose une résistance consciente ou inconsciente. C'est une fuite en avant constante, comme une fugue, mais dans sa tête. Il est présent physiquement mais en réalité, il est ailleurs. En fait, il occulte la réalité de l'incident traumatique mais il sait pertinemment que les souvenirs des faits antérieurs peuvent l'y conduire de fil en aiguille, alors, il les bloque.

— En l'occurrence, ce jeune homme trouve des issues de secours pour résister aux souvenirs qui lui font peur? voulut savoir la chef de clinique.

— C'est un peu ça. C'est là où ça fait mal qu'il résiste le plus. En même temps, le plus délicat c'est d'arriver à le faire progresser sans lui imposer un modèle, des faits, une définition de ce qu'il pourrait être, c'est-à-dire un garçon d'une vingtaine d'années, visiblement africain

mais mélangé et qui visiblement également pourrait ne pas avoir vécu constamment dans ce pays, car il ne semble pas en avoir tous les codes. Ce qui induit qu'il a des références multiples et c'est sur ces références qu'il va falloir s'appuyer pour jeter une ancre et créer des réminiscences progressives.

— On n'est pas loin de la madeleine de Proust, interrompit en riant Dr Pouye.

— Je vous l'accorde.

— Intéressant... admit Dr Ndaw en se calant un peu plus dans son fauteuil. On pourrait également lui proposer une ancre sensorielle. Chez tout patient, les stimuli provoquent un schéma attendu en termes de réponse, mais il va falloir y aller à tâtons, pour savoir sur quel stimulus jouer.

Dr Ndaw réfléchit, l'index de la main droite tapotant son front nerveusement. D'un bond, elle se leva et parcourut hâtivement la distance qui la séparait du tableau fixé au mur. Elle saisit un feutre et se mit à tracer des courbes et des points sur la surface glissante.

— Récapitulons. Ceci est le processus d'engrammage des éléments de la mémoire, l'échelle de mesure étant l'unité mnésique.

— Jusque-là, tout va bien, interrompit Dr Pouye du fond de la pièce.

Aïssa Ndaw sembla se souvenir de sa présence à ce moment mais n'en laissa rien paraître. Elle poursuivit, égale à elle-même :

— Dès l'âge de quatre-cinq ans, chez l'enfant, le mécanisme de capture des souvenirs est en place et parfaitement fonctionnel. Sauf lésions accidentelles ou liées à des maladies graves, ce mécanisme reste relativement intact jusqu'à la fin... de la vie.

— Sauf une légère dégénérescence naturelle due à la sénilité, observa Dr Venn.

— Oui, en effet, mais le cas en présence n'est pas concerné par ce phénomène. Poursuivons. Supposons que les lésions accidentelles sont liées aux autres blessures physiques que le patient a pu subir lors de l'accident. Or, tous les signes extérieurs ont disparu, l'attitude comportementale est normale, même si l'on constate une tendance à l'isolement tout à fait compréhensible.

Le psychiatre allongea le bras pour saisir le dossier médical du patient que la chef de clinique avait laissé ouvert sur son bureau et le parcourut pendant quelques minutes. Dr Ndaw restait pensive, le stylo toujours dans la main.

— C'est étonnant tout de même qu'il n'y ait aucun indice sur le passé de ce jeune homme. Les circonstances de l'accident sont claires

et compréhensibles dans le cas d'une amnésie pathologique, mais pour notre hypothèse de refoulement, nous avons besoin de faits disons plus personnels. Aucune recherche n'a été faite sur sa famille, le lieu où il a grandi.

— Non, répondit laconiquement Yérim Tall.

— Tout aussi étonnant d'ailleurs que l'on vous ait confié ce dossier. Je ne doute aucunement de vos capacités en tant que thérapeute, mais à ce stade de blocage, il faut davantage que la compétence du chirurgien que vous êtes.

— Généraliste, avant tout! s'exclama Yérim Tall, piqué au vif par la remarque de Dr Pouye.

Aïssa Ndaw fit signe à Ali Pouye de se taire. Elle savait Yérim Tall très sensible sur la question.

— Vous êtes sûr que vous nous dites tout? reprit-elle, dubitative, en déposant le stylo sur son bureau.

— Vous en savez autant que moi, fit-il. *Ou presque*, omit-il d'ajouter.

Dr Ndaw restait peu convaincue. Intuition féminine, peut-être, mais les indices devenaient de plus en plus nombreux. Elle eut le bon goût de ne pas insister cependant. Ce n'était ni le lieu ni le moment.

— Bon, je crois qu'on peut s'en tenir là pour aujourd'hui. On a fait du bon travail même si on est encore loin du but. Je vous remercie infiniment, Dr Pouye, pour votre aide précieuse.

Son ton mi-ironique échappa au psychiatre. Elle poursuivit.

— Dr Venn, j'espère que vous avez pu en tirer tout ce que vous espériez?

— Plus que je n'en espérais, fit-il, enthousiaste. Ce *Penc* était tout à fait intéressant, c'est comme s'il remplaçait le canapé du psy ici. Si je dois retenir une leçon, c'est que chez nous, tout est communautaire, même la guérison!

— Je dirais surtout la guérison, commenta satisfaite Dr Ndaw en serrant la main que son confrère lui tendait.

Dr Tall s'était déjà levé pour rejoindre ses appartements. Il voulait profiter de ce moment de discussions informelles pour s'éclipser non sans jeter un regard dérobé à Aïssa Ndaw. C'était bientôt l'heure du déjeuner que les occupants de La Maison prenaient d'ordinaire ensemble sur la terrasse bâchée du bâtiment, sauf les rares médecins qui préféraient parfois déjeuner en aparté. L'option du Dr Tall ne faisait aucun doute mais pour ne pas trop prêter le flanc aux langues pendues, il concédait de temps en temps au déjeuner « en famille ». Il était déjà au seuil du bureau quand, l'apercevant sortir, Aïssa Ndaw

l'interpella.

— Yérim, s'il vous plaît, j'ai encore un mot à vous dire.

Il fit demi-tour malgré lui. Les autres collègues sortaient un à un du bureau pour rejoindre la salle de restauration, bien contents d'en finir avec « la patronne », comme ils l'appelaient parfois pour l'irriter. Cette matinée de *Penc* et la réunion qui s'en est suivie les avaient affamés. Dr Tall revint sur ses pas feignant la décontraction.

— On devra débiter sans plus tarder les thérapies traditionnelles pour votre patient amnésique. Oui, il est vraiment temps qu'on les mette en œuvre. Je ne sais pas ce que vous en pensez mais ce serait bien que vous l'emmeniez dès demain chez Demba Sarr. Il montre pour l'instant beaucoup trop d'hostilité et de résistance et c'est cette tendance qu'il va falloir infléchir. Après tout, la foi peut aussi guérir ou être facteur de guérison. La confiance et l'abandon de soi lui permettront, je pense, d'arriver à la régression psychique qu'on attend de lui.

— Donc vous ne croyez pas à l'efficacité intrinsèque des thérapies traditionnelles en tant que telles?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, rectifia-t-elle. Le fait de lui faire vivre une expérience spirituelle riche en émotions, en plus de « l'efficacité intrinsèque de ces thérapies », comme vous dites, aura pour effet un rétrécissement du champ de la conscience qui nous permettra d'explorer les racines du refoulement, vous ne croyez pas?

— Si vous le dites...

— Bon, très bien, je vous libère. Vous vous joignez à nous pour le déjeuner?

— Une autre fois, déclina-t-il.

Il s'en voulut aussitôt.

Une fois seul, Yérim Tall marcha lentement vers son bureau, le dossier médical à la main. Il claqua la porte et mit le verrou avant d'ouvrir en grand la porte-fenêtre qui donnait sur la mer. Le vent s'engouffra dans la pièce et agita les pans de sa blouse. Il se tint sur le pas de la porte quelques secondes, les yeux clos et se laissa envahir par le bruit des vagues et les cris des oiseaux.

Apaisé, il referma un battant de la porte-fenêtre et s'en éloigna lentement. Il contourna son bureau avant de se laisser tomber lourdement sur le fauteuil. Ses mains agrippèrent le dossier du patient anonyme qu'il avait jeté l'instant d'avant sur le bureau. Il détestait cette expression que Dr Ndaw avait utilisée tout à l'heure. Il essayait aussi de la détester, en vain. Elle faisait juste son boulot, menait son établissement et son petit monde à sa manière. C'était une femme de

nature combative et passionnée mais restait une femme de cœur malgré les apparences.

La tête entre les mains, Yérím Tall observait, les yeux rivés sur le dossier cartonné, les courbes d'encéphalogramme, les résultats des tests et d'analyses du patient ainsi que ses propres notes. Les tracés semblaient se détacher de la feuille et se mêler au texte dont les lettres à leur tour se délitaient. Le tout forma une soupe opaque qui se reflétait dans ses yeux embués.

Yérím Tall s'essuya les yeux d'un geste rageur. Depuis son arrivée à La Maison des épices, il n'avait ménagé ni son énergie ni son temps, et sa détermination restait intacte, malgré les signes peu encourageants du malade. Aujourd'hui, pour la première fois, il ressentait les premiers signes de fatigue et... d'abattement.

À côté, le parcours du combattant avait des airs de promenade de santé.

8 Roi.

9 Assemblée traditionnelle où le roi, le *Jaraaf*, discutait avec ses conseillers des affaires du royaume.

10 Vin de palme.

11 Hôpital psychiatrique de Fann.

VII

*Nous sommes tous faits de fragments curieusement assemblés,
de sorte qu'à chaque moment, chaque fragment joue son propre
rôle. On est aussi différent de soi-même qu'on ne l'est des
autres.*

Montaigne

Allongé sur le dos, Louis observait la chambre dans laquelle on l'avait installé depuis son arrivée à La Maison des épices. Enfin, depuis qu'il s'en souvenait vraiment. Comme toutes les pièces de la grande bâtisse, c'était une chambre spacieuse avec un plafond haut et une porte-fenêtre qui donnait sur la cursive. Au-delà, la mer d'un bleu profond, à perte de vue. Le mobilier était simple : un lit en fer forgé aux lignes épurées, choisi sans doute pour sa robustesse et qui donnait à la pièce un charme un peu rustique. Le lit était surmonté d'une moustiquaire accrochée à une structure de métal et qui lui donnait un peu des airs de baldaquin. Quand le vent marin s'engouffrait par la fenêtre et faisait danser l'étoffe de gaze, il s'imaginait alors hisser la grande voile et quitter le port pour se perdre dans l'océan. Destination? Nulle part. Si! Le milieu des flots.

Puis le vent retombait et il revenait durement à sa réalité : lui, cet inconnu qu'on appelait Louis, inconnu à lui-même ou presque, seul dans la vie et dans ce lit immense. Il observait distraitement les murs de sa chambre qui s'écaillaient par endroits sous l'effet du temps puis le plafond sur lequel des tâches d'humidité dessinaient des formes étranges auxquelles il s'ingéniait à donner vie.

Dans le coin opposé à la porte-fenêtre, une penderie sommaire jouxtait un grand coffre de type colonial. C'est là qu'il rangeait soigneusement ses trouvailles : des coquillages, quelques pièces rouillées, des morceaux de verre dépolis sous l'effet du sable et de la mer et... une lettre d'amour qu'il avait ramassée par hasard et dont il avait lu, avec un vague sentiment de culpabilité, les parties encore lisibles. Elle était à moitié enfouie dans le sable et n'eût été la réverbération du soleil qui faisait briller le papier à peine jauni, il aurait marché dessus en pensant que c'était un des innombrables détritiques qui jonchaient la plage. Il l'avait ramassée précautionneusement, époussetée du coin de sa chemise avant d'en

déchiffrer les écritures fines. Elle était touchante dans sa candeur mêlée de maladresse. Louis l'avait par la suite soigneusement repliée, gardée dans sa poche puis remise dans son coffre. Ce sentiment naïf l'avait profondément ému alors qu'il n'en connaissait ni le destinataire, ni l'expéditeur, encore moins les circonstances à la faveur desquelles cette lettre avait échoué sur la plage. Son coffre et ce qu'il contenait, voilà tout ce qu'il possédait. Cela tenait à peu de choses...

Malgré les dimensions de la pièce, son ouverture aux vents et l'espace infini de la mer, Louis se sentait rapidement opprimé dans ce lieu. Ses rêveries confinées, très vite, il sortait pour dévaler les escaliers de la bâtisse et emprunter le sentier qui descendait vers la mer.

Ce matin-là, il s'était très tôt réfugié dans sa petite crique. Allongé sur le sable, il laissait le vent frais caresser son corps. Les yeux fermés, son esprit vagabondait dans l'espace et dans le temps. S'était-il endormi? Des images affluèrent progressivement, un peu floues, imprécises, en camaïeu sépia. Les formes s'animaient peu à peu.

La cloche sonne. Maman me fait un petit signe derrière la grille avant de disparaître dans l'épais brouillard. Je la cherche longtemps derrière les barreaux. Les grilles hachent les passants qui se pressent derrière, avant de disparaître à leur tour au coin de la rue. Plus aucune trace d'elle. Elle a disparu et me laisse seul. Seul? Pas vraiment. Des dizaines d'enfants s'agglutinent comme moi devant des portes colorées. Personne ne sait ce qu'on attend. Dans le fond de la cour, des balançoires et des toboggans aux couleurs vives attirent mon regard. Ils sont eux aussi figés dans le brouillard, figés comme si on avait écrit dessus « Accès interdit ». Mais je n'en ai pas le cœur. La cloche retentit une seconde fois : enfin l'appel. L'un après l'autre, nous nous serrons dans un rang, un peu intimidés, un peu frigorifiés parce qu'il commence à pleuvoir. Une grosse dame ouvre une des portes colorées et nous fait signe. Nous nous engouffrons dans sa classe. La salle est claire malgré la grisaille du dehors. Des dessins sont fixés sur les murs et des figurines aux carreaux des fenêtres. Peut-être pour nous la rendre plus gaie. J'ai pas envie d'être gai. Je m'avance pour suivre les autres qui accrochent leurs impers et leurs parapluies aux patères. J'ai pas envie de m'en séparer comme j'avais pas envie que maman parte. La grosse dame me regarde de ses yeux globuleux de poisson. Alors je l'enlève lentement et je l'accroche encore plus lentement à la seule patère libre. Mon parapluie tombe et éclabousse le parquet bien ciré. Elle me regarde toujours. Je comprends qu'il faut que je le ramasse, que je l'accroche à nouveau et que j'aille m'asseoir. Je m'exécute. Lorsque je me retourne, je m'aperçois que les places des premiers et derniers rangs sont déjà occupées. Il ne reste que celles du milieu. Pour les retardataires et les indécis.

La grosse dame est notre maîtresse. Elle s'appelle madame Pichon. C'est rigolo parce que ça rime avec cochon. Un cochon avec des yeux de poisson. Mais je ne rigole pas. Elle n'a pas l'air d'avoir le sens de l'humour. Elle appelle de nouveau les noms des élèves de sa classe : Marion B..., Nathalie C..., Philippe M... Dix bonnes minutes qu'elle découvre des noms comme si elle apprenait elle-même à lire. À chaque fois, elle plante son regard de poisson dans les yeux de celui ou celle qui répond. Mon tour ne passe toujours pas. Et mon nom n'y figurait pas? Comme ça, maman reviendrait me chercher et je resterai avec elle pour toujours. Trop tard, voilà qu'elle

commence la première lettre de mon prénom. Elle s'arrête. Devient toute rouge comme si elle allait s'étouffer. Madame Pichon un poisson rouge... Elle bégaie, hoquette, bute avant de reprendre haleine et finalement prononcer : Serge T.

Serge?

Louis tremblait de tous ses membres. Des sentiments contrastés l'envahissaient : terreur, joie, nostalgie, panique. Il ne savait pas s'il devait savourer cet instant, crier victoire de ce fragment de souvenir qui lui était revenu ou au contraire en avoir peur. Il était allongé sur le sable et se forçait à ouvrir les yeux pour s'extraire de cette vision. Elle était floue mais réelle et terrifiante. Il regarda son corps, ses membres mouchetés de grains de sable, ses mains toujours animées de tremblements nerveux. Oui, il était là. C'était bien lui, le jeune homme à demi allongé sur la plage, au cœur de la crique, sous les falaises. Mais était-ce lui aussi le petit garçon d'il y a... combien de temps même? Son cœur battait à tout rompre. Il promena son regard autour pour s'assurer qu'il était seul.

Tout était immobile. Seuls des oiseaux planaient, indifférents, suspendus au ciel par un fil invisible. Le vent berçait de sa douce musique les filaos aux aiguilles tombantes. Quelque peu soulagé, comme au sortir d'un mauvais rêve, Louis tentait à présent de retenir quelques fragments d'images, de les repasser dans sa tête, de découvrir d'autres détails comme un spectateur involontaire, médusé mais un peu voyeur.

Tout cela l'intriguait. Car lui, le vrai Louis, enfin celui que l'on nommait ainsi, ne s'appelait pas Serge. Il était là, sur cette plage et nulle part ailleurs. Sûrement pas dans cette classe, avec ces mioches d'une quinzaine d'années plus jeunes que lui et cette grosse femme qui lui avait déplu au premier regard. Ça devait être un mauvais rêve.

Il se leva pour tenter de chasser ces images de sa tête. Finalement, il préférait laisser ces braillards et leur maîtresse dans les replis capricieux de sa mémoire. Il déplia son corps longiligne en s'étirant pour se libérer des tensions et épousseta ses vêtements. Il eut soudainement une envie de marcher, de courir... de fuir. Pour la première fois depuis longtemps, il avait envie de voir du monde. Pour se sentir moins seul, il irait faire quelques pas plus loin, vers la plage des *niominka*¹², ou plus en aval de la crique, où il avait aperçu de nouvelles maisons. Là, il rencontrerait sûrement des gens, même s'il ne savait pas s'il oserait les aborder ou répondre à leurs salutations. Il se promettait de leur rendre au moins leurs sourires. Plus que jamais, il avait besoin aujourd'hui de donner et de recevoir un peu de chaleur. À trop rester seul, son imagination lui jouait des tours. Louis réalisait qu'il s'était emmuré dans son propre univers. Un monde irréel dont il

avait cloisonné les abords, peut-être pour se protéger, et oublier... Oublier il ne savait quoi, d'ailleurs!

Hormis Dr Tall, quelques infirmières plus patientes que d'autres et peut-être Colonel, cet homme sénile mais rusé comme un félin, Louis excluait tous les autres de cet univers. Colonel était le seul à avoir brisé la barrière invisible pour pénétrer dans son cercle intime. Sans y paraître, il avait plus ou moins apprivoisé le jeune homme et pouvait se prévaloir d'avoir un vrai échange avec lui. C'était finalement un personnage sympathique avec qui Louis se sentait d'autant plus en confiance qu'il paraissait bien inoffensif, surtout quand il avait un coup dans le nez. Au fil du temps, Louis s'était surpris à l'accueillir dans ses lieux de retraite, pour des conversations interminables qui lui redonnaient peu à peu goût à la vie.

Oui, c'est décidé, aujourd'hui il sortirait de son isolement. Louis fit un mouvement pour se lever enfin. Geste vite entravé : ses jambes ne lui obéissaient plus. Il semblait que ses membres étaient arrimés à cette plage isolée alors que le jour continuait à décliner. Son corps ne lui obéissait plus. Son esprit était déjà pris dans un tourbillon ou des bruits de ressac mêlés de cris de mouettes et de rires d'enfants l'emportaient déjà très loin.

— *Mon nom est S..., madame.*

Je me suis levé de ma chaise. Je ne dépasse pas de beaucoup la table, mais elle peut me voir. Madame Pichon plante de nouveau son regard de poisson sur moi. L'air contrarié, elle attrape sur son bureau une fiche qui doit être la mienne puisque ma photo y est collée. Enfin, c'est une photo sombre et je suis le seul sombre de peau dans la classe. Elle reprend sa lecture de catalogue.

— *Né le 7 juillet 19..., c'est bien vous?*

— *Je m'appelle S..., madame.*

Madame Pichon lève les yeux de la fiche. La pose d'un geste lent sur la table. Elle contourne son bureau et descend de l'estrade. J'ai envie de fuir mais mes jambes refusent de bouger. J'entends chuchoter dans mon dos. Je suis incapable de dire un mot de plus. Elle roule comme une boule dans l'allée vers les rangées du milieu. Voilà qu'ils se mettent à pouffer. Elle s'arrête et fait tourner ses yeux de poisson dans ses orbites comme une mitrailleuse automatique. Le silence tombe. Tout le monde regarde le bout de ses chaussures. Elle continue à avancer vers moi. J'ai envie de faire pipi dans ma culotte. C'est pas le moment, que je me dis. Elle arrive enfin devant moi. Je regarde en face mais ne vois que son gros ventre de poisson-lune. Elle reste immobile et moi aussi. Mon cœur, par contre, court le 100 mètres. Elle ouvre la bouche comme un poisson dans son bocal. Ce ne sont pas des bulles mais des syllabes qui tombent sur ma tête. Des syllabes

propulsées avec une pluie de postillons. J'ai l'impression qu'ils vont me fracasser le crâne. J'ai envie d'aller prendre mon parapluie mais je suis incapable de tout mouvement.

— Comment dis-tu que tu t'appelles?

Sa voix est devenue douce. Je m'en méfie. Je répète simplement :

— S...

J'ai eu raison de me méfier. Le temps de reprendre une inspiration et sa voix se mêle au tonnerre de l'orage qui a fini par éclater dehors. Elle a les poings sur les hanches et le visage tordu par la colère :

— Tu sais lire mieux que moi, c'est ça? Toi qui viens de ta brousse profonde?

Pour oublier que je suis là, je compte ses syllabes : seize obus qui tombent sur ma tête et autant de gouttes. Et mon regard toujours fixé sur son nombril ou les replis dans lesquels il se cache. Elle reprend une inspiration et son tronc double de volume. Je rentre un peu plus la tête dans les épaules comme un coucou sous l'orage qui n'a pas la force de se mettre à l'abri.

— Petit contestataire, sache que dans MA classe, je ne tolérerai aucune indiscipline. En voilà des manières de m'interrompre! Comment dis-tu t'appeler déjà? S...? Mais quel est ce nom de barbare? »

Elle se tourne à moitié comme pour prendre le reste de la classe à témoin. S'y sentant enfin autorisée, les vannes s'ouvrent et toute la classe éclate de rire.

— Juillet! Waw, il est né en été, il devait faire vachement chaud pour qu'il soit cramé comme ça!

Nouveaux éclats de rire. Madame Pichon se tourne brusquement en direction de la voix et le rideau de silence tombe à nouveau. Tout le monde se fige, comme à Un deux trois soleil. Les yeux de madame Pichon fonctionnent comme des baguettes magiques... de sorcière.

— S..., elle répète. S... Ce nom est tout à fait ridicule, vous ne trouvez pas?

Plus personne n'ose réagir dans la classe. Quelques-uns inspectent à nouveau leurs chaussures, d'autres regardent l'orage se déchaîner sur les arbres à travers les grandes vitres. Une petite fille sanglote doucement. Elle a des nattes blondes. Elle est jolie. Moi, je ne bouge pas, j'essaie toujours de compter les syllabes mais il y en a beaucoup trop et j'ai perdu le fil. Madame Pichon continue son inspection du regard, puis satisfaite, elle revient à moi.

— Ce nom, mon cher, dans NOTRE pays, est une marque de jeux vidéos, des monstres, en somme. Je comprends bien que tu n'en aies pas chez toi mais ça ne justifie pas ton ignorance. Tant qu'à faire, autant

t'appeler Dingo, c'est plus gentil!

Rires étouffés. La petite fille hoquette à présent. Moi, je ne bouge toujours pas. Je ne peux plus compter les syllabes et je sens que je ne pourrai plus me retenir plus longtemps.

— Eh bien monsieur, qu'attendez-vous pour vous rasseoir? me vouvoiet-elle d'une voix à nouveau caressante. Et que je ne vous entende plus jusqu'à la fin de l'année!

Elle avait hurlé la dernière phrase. Je suis subitement devenu sourd de l'oreille gauche. Ça m'a ôté toute envie de faire pipi.

Serge...

Les cercles concentriques se rapprochaient. Il savait déjà que Louis était un prénom complètement inventé. Dont on l'avait affublé à La Maison des épices par simple commodité. Serge semblait venir de plus loin, d'un passé encore nébuleux mais dont les bandes de brumes commençaient à se dissiper. Il n'avait pas un doux parfum d'enfance mais ses racines s'y trouvaient bien, dans cette lointaine partie de sa vie. C'était encore un nom de substitution, le nom aux couleurs du cru qu'une maîtresse malveillante avait imposé. Mais c'était un premier fil qu'il tenait et qui, en le tirant, pourrait démêler la pelote de sa vie. Ou alors se nouer à d'autres fils et rendre le méli-mélo de sa vie encore plus inextricable. Était-ce préférable à cette ignorance qui le rendait fou?

Louis se leva d'un bond cette fois. Il fit voler en éclats les chaînes invisibles qui le retenaient au sol et à ce passé englué. La marée était montée et il sentait l'humidité envahir le sable et imprégner ses habits. Il fit un pas, puis deux, étirant ses membres à faire craquer les jointures de ses articulations. Revenu de ce rêve effrayant, il se sentait vivant.

C'était un tout petit pas. De savoir ce qu'il n'était pas, pas Louis, ni Serge. Peut être S... mais la suite du prénom se perdait encore dans son cerveau confus. Mais si petit soit-il, cela signifiait qu'il était capable de se remémorer. Au moins un pan de sa vie antérieure à celle-ci. De ces bribes, il se rappelait aussi qu'il s'était mis à haïr ce petit garçon qu'on avait appelé Serge, haïr la classe, la maîtresse, ce pays, les autres. Et sa maman qui ne revenait toujours pas. Elle avait disparu après un petit signe. Son visage était caché par la brume, haché par les grilles, noyé par la pluie. Il n'arrivait plus à distinguer ses traits. Elle était partie trop vite, elle n'avait pas le droit...

L'écume lui léchait les pieds. Une fraîcheur soudaine avait envahi la crique et le faisait frissonner. Après tous ces mois de doute, de non-existence, il en savait un peu plus ce soir. Au moins ce qu'il n'était pas. Peut-être saurait-il un jour ce qu'il est, qui il est. Mais pour

l'instant, il n'était plus complètement sûr de le vouloir...

En quelques pas chancelants, Louis s'éloigna du bord de l'eau pour se mettre à l'abri des vagues montantes. Sa tête tournait.

La vie de Louis à La Maison des épices était lente et rythmée par ses entretiens avec Dr Tall ou ses contacts avec les autres membres du corps médical. Les autres pensionnaires l'intéressaient peu et ils s'étaient eux-mêmes peu à peu désintéressés de lui. Il n'attirait plus la curiosité comme à son arrivée. Chacun vaquait à ses occupations et c'était tant mieux! La grande bâtisse était agréable et sa chambre également, mais il y passait de moins en moins de temps : elle semblait hantée, propice à des images effrayantes. De jour comme de nuit, endormi ou éveillé, ces terreurs le prenaient par surprise et il devenait le jouet de terrifiantes hallucinations.

Ce matin, elles avaient pris des proportions gigantesques avant que les parois ne se missent à rétrécir le prenant au piège sur son propre lit. C'était encore l'aube mais le jour illuminait déjà la grande maison. Un soleil généreux coulait dans la pièce à travers les légers rideaux. Louis avait les yeux résolument fermés. Il sentait que la nature s'éveillait mais ne réussissait pas à s'extraire de son rêve. Il louvoyait à présent dans un palais des glaces dont les parois se dérobaient dès qu'il s'en approchait pour se former un peu plus loin. Aucune issue pour en sortir. Chaque tentative le menait dans des salles de plus en plus sombres, où des ombres le guettaient, gémissaient, suppliaient. La dernière était une geôle. Humide, noire d'ombre et de décombres. Des corps, des fûts, des malles, des bras qui se tendaient vers lui. Et cette odeur entêtante d'épices lui saisissait les narines.

Il se réveilla en sursaut. La lumière éblouissait ses yeux enfin ouverts. Il haletait. Son cœur n'était que pulsations sourdes et irrégulières, comme amplifiées par sa poitrine caverneuse. Il baignait dans une mare de sueur.

Louis ne retrouva la sérénité qu'en retrouvant la lumière crue du jour. D'un geste sec, il fit glisser le rideau sur la tringle et se laissa envahir par la vive lumière du matin. Un à un ses fantômes s'évanouirent. L'apaisement fut de courte durée : il se sentit vite à l'étroit dans la chambre et se résolut à la quitter au plus vite, comme une envie irrépressible de prendre le large. En quelques enjambées, il

rejoignit la porte, puis quatre à quatre dévala les marches de l'escalier. Ndèye Fily arrivait en sens inverse, le plateau du petit déjeuner à la main. Elle s'étonna de le voir se presser de si bonne heure.

— Louis, attends, où vas-tu de si bonne heure?

Elle voulut le retenir par le bras mais le plateau l'en empêchait. Il la regarda à peine. Sans prendre la peine de s'arrêter, il lui jeta par-dessus l'épaule :

— Mais quand arrêterez-vous de m'appeler Louis, nom d'un chien?

— Tu me vouvoies maintenant? fit-elle pour tout commentaire.

Et elle le regarda s'éloigner en courant comme si le diable le poursuivait. Quand il eut disparu par le portail qui donnait sur la plage, elle haussa les épaules et rebroussa chemin. La nuit avait dû être mauvaise, sans doute...

Le répit tant attendu, Louis le trouva dehors. Dans une longue balade sur le sable devenu brûlant, à travers la plage de pêcheurs qui prenait vie. Il louvoya un temps entre pirogues et filets préférant voir de loin les pêcheurs et leurs clientes matinales puis continua sa marche bien au-delà, contourna le bois de filaos, jusqu'à approcher les villas propres, blanches et bien alignées, où une poignée de citadins prenaient leurs quartiers en fin de semaine. Il ne s'en approcha pas plus. Sans les connaître, il avait ces gens en horreur. Il n'avait même pas envie de les voir de loin.

Il rebroussa chemin, par la crête de la falaise. Le chemin était tortueux et semé d'épineux, mais préservé de tout bruit hormis la respiration de la nature : les cris des oiseaux, les trilles des grillons, les craquements des branches des arbustes sous l'effet du soleil ou du vent, le crissement de ses pas sur le tapis herbacé. Il prit machinalement le chemin de la crique. Ce chemin, il aurait pu l'emprunter les yeux fermés tant il l'avait arpenté, des centaines de fois peut-être.

Louis trouva la crique vide, comme il s'y attendait. Seuls quelques chiens jaune-roux rôdaient sur la plage. Il ne prêta pas attention à leur ballet étrange. Fatigué de sa longue marche, il s'allongea sur le sable humide et ferma les yeux. La mer agitée se fracassait contre la roche insensible aux assauts. Il sentit les chiens lui renifler les pieds puis s'éloigner en grognant. Son ventre gargouilla. Non de peur mais de faim. Il réalisa qu'il n'avait rien mangé depuis la veille.

Louis se laissa peu à peu engourdir par le bruit régulier des vagues. Il aimait ces instants hors de tout, où il pouvait ne penser à rien. Se sentir vide à la limite de la non-existence. Cette qualité de silence rythmée par les éléments de la nature, voilà ce qu'il recherchait dans sa crique. Les yeux mi-clos, il laissa des images envahir son esprit au

gré du hasard : un oiseau qui plane dans le ciel, les nuages qui s'effilochent ou se rassemblent en formes improbables, un rayon de soleil qui se reflète sur l'eau et qui l'éblouit. Il ferma les yeux tout à fait et s'abandonna un peu plus à la douce musique du ressac, à la chaleur lénifiante du soleil sur sa peau, aux exhalaisons des eucalyptus sauvages, à la légère pression des grains de sable sous son corps.

Les images sont imprécises. Je vois du mouvement, j'entends des éclats de voix, des rires d'enfants, une comptine. Je m'approche pour mieux entendre ce qu'ils chantent. L'air me semble familier mais j'ai oublié les paroles. J'ai envie de me mêler à eux s'ils veulent de moi et entrer dans le jeu. L'image se précise un peu. Je distingue des traits qui ne me disent rien mais ils m'ont l'air amicaux. Une petite fille me fait signe d'approcher. Elle me tend un ballon rouge à bout de bras. Elle continue à me sourire de son sourire semi-édenté même si je n'avance pas et garde les bras tendus en avant. J'approche enfin. Un pas, puis deux. Puis je ne bouge plus. Derrière ses nattes blondes, l'ombre épaisse de Madame Pichon. Elle me regarde immobile. Comme un nuage menaçant d'orage dans le ciel bleu d'il y a un instant...

— Alors, Louis, on rêve, pour changer?

Le garçon sursauta en se redressant. Son cœur avait fait un bond dans sa poitrine comme au réveil brutal à la suite d'un mauvais rêve. Il n'avait pas entendu Colonel s'approcher à pas de loup, amortis par le sable. Visiblement satisfait de l'effet produit, le vieillard tonna de rire, en se tenant les côtes et tapant du pied sur le sable. Au bout de quelques secondes de cet étrange ballet, il s'arrêta net et se mit à le dévisager de ses petits yeux malicieux. Louis avait du mal à cacher sa contrariété. Il en voulait à ce vieux fou de l'avoir surpris dans un moment intime, dans ce lieu intime. *Pas moyen d'être tranquille...*

Passé le premier sentiment d'agacement et de frustration, Louis se sentit soulagé de cette intrusion qui finalement ne tombait pas si mal. Il n'osait imaginer la suite du rêve et la devinait déplaisante. Colonel se moquait de tout cela. Ses petits yeux inquisiteurs continuaient à scruter son visage. Il était si près que le jeune homme put à son tour observer le septuagénaire : son visage était raviné de sillons comme la peau d'un parchemin tanné par de nombreux hivernages. *Ce ne sont pas des rides mais des rigoles qui traversent sa peau!* Les yeux plongés dans son regard, Colonel s'approcha encore comme s'il voulait lire dans le fond de ses pupilles. Louis était envahi de son souffle aviné. Il recula avec un haut le cœur. Colonel consentit enfin à répondre à sa question muette.

— Je regarde.

Louis le regarda perplexe. Le vieillard continua sur le même ton :

— Alors c'est le grand jour aujourd'hui?

Il tressaillit de nouveau. Comment pouvait-il deviner ce qui se passait dans sa tête? C'était juste invraisemblable qu'il pût deviner les mutations qui s'opéraient en lui ce jour même. Quand il le vit embrasser avidement le goulot de sa Flag et se délecter de son contenu mousseux, il comprit : *la vérité est dans la bouteille...*

Colonel quitta à regret sa bouteille pour se replonger dans le fond de ses yeux avant de s'hydrater à nouveau. Quand il ne resta plus une goutte de son précieux liquide, il rota bruyamment, jeta la bouteille vers la mer et consentit enfin à en dire davantage :

— Je regarde, si à trop réfléchir il n'y a pas de fumée qui sort de ta tête.

Et Colonel de se remettre à rire, de ce rire matois de vieux sénile trop intelligent pour avoir réellement perdu la boule. Ce même rire intempestif qui résonnait dans les coursives de La Maison des épices, souvent jusqu'au village voisin et arrachait aux femmes d'interminables *ciipētu*¹³ de dépit.

Ouf! Cette dernière réflexion incohérente rassura bien vite Louis que ses yeux n'avaient pas été traîtres. Ou alors Colonel était doté d'un sixième sens, un sens intuitif aigu dont seuls sont dotés certains extralucides. Mais c'était peu vraisemblable. Il était aux limites de sa patience. Pour rompre ce face à face stupide, il se retourna et fit quelques pas pour ramasser la bouteille de Flag échouée sur le sable. *Il ne lui suffit plus de me déranger, il faut aussi qu'il profane la crique!*

La bouteille en main, Louis se retourna. Personne. Colonel avait disparu comme il était apparu : sans crier gare. Sans qu'il pût même affirmer avec certitude qu'il avait été là.

Il n'était plus là mais son ombre planait encore sur les lieux. Les rochers vibraient de son rire, la falaise renvoyait ses échos en cascades, les feuilles des arbres frémissaient de terreur. La bouteille vide toujours entre les mains, Louis se demandait comment un corps aussi malingre pouvait loger un organe aussi puissant.

Il ne prêtait pas vraiment attention à ce qui se disait sur le vieil homme au village où il rôdait parfois et semblait peu apprécié. On le disait mythomane, chapardeur. On le traitait d'ivrogne voire d'oiseau de malheur. Ce qui agaçait le plus c'était son « passé militaire », ses hauts faits d'armes qu'il répétait à qui voulait l'entendre. Et comme personne ne voulait l'entendre, il se retrouvait à errer, à soliloquer, à élaborer des stratégies militaires et des tactiques fumeuses dans la vaste aire de jeu de La Maison et de ses environs. Colonel, un ex-gradé de l'armée française échoué sur les côtes oubliées de ce pays? Peu vraisemblable, selon certains. Où s'arrêtait le mythe et où commençait

la réalité? Nul ne le savait vraiment et de toute façon Louis n'en avait que faire. Il avait des sentiments mitigés envers ce vieillard : à mi-chemin entre la pitié et l'amusement, et peut être la reconnaissance tacite d'un semblable que la vie n'avait pas non plus épargné.

Là s'arrêtait la ressemblance. Car si Colonel pouvait désigner les responsables de sa déchéance, bien avant l'alcool, la guerre et son cortège de cruautés et de souffrances, Louis ne pouvait s'en prendre à rien ni à personne en particulier. Ils étaient tous deux enfermés dans la même prison à la différence que l'une était faite d'incompréhension et l'autre de désir de comprendre. Le premier prisonnier se disait incapable de mesurer la réalité, le second ne mesurait que l'étendue du vide derrière lui. Mais ils avaient le même combat. Un combat contre le passé, pour et contre l'oubli tout à la fois.

Louis enfonça un peu plus ses pieds dans le sable que le crépuscule avait rendu plus frais. Il était temps de rentrer. On s'inquiéterait là-haut. Et puis non, on ne s'inquiéterait pas. Plus personne ne semblait remarquer ses absences répétées et on le laissait faire à sa guise. Tout compte fait, sa présence dans ce trou était peu contraignante mis à part ses séances avec Dr Tall qui l'ennuyaient toujours. Globalement, les gens se montraient gentils avec lui, il pouvait aller et venir à sa guise et le paysage environnant était magnifique. Bref, tout allait bien, sauf quand on lui demandait de réfléchir sur son passé.

13 Bruit produit par le passage de la salive entre les dents et qui marque le mépris.

VIII

Le rire, c'est la douche du cœur.

Proverbe marocain

Le réfectoire de La Maison des épices grouillait de monde ce soir. De rires, de tintements de verres, de bruits de couverts. C'était vendredi, la semaine s'achevait. Les hôtes de la semaine s'en allaient et laissaient entre eux le cercle plus intime, ceux qui se définissaient comme les « résidants permanents » de la grande maison. Un peu comme une famille qui se retrouve enfin, après avoir été séparée par des occupations diverses.

Kadya avait préparé un délicieux *cere*, une semoule du mil des champs environnants, agrémenté de légumes du potager et de tous ses petits secrets qu'elle gardait jalousement. Elle se réjouissait de les voir tous manger de si bon appétit. Elle tenait sa soupière coincée sur la hanche gauche et tenait la louche de la main droite. Ainsi armée, elle circulait entre les tables pour resservir d'autorité les gros comme les petits mangeurs.

— Encore un peu de sauce, décrétait-elle. Le couscous sec, ce n'est pas digeste!

Contre ceux qui ne mangeaient pas d'assez bon appétit, elle pouvait aussi s'énerver ou faire mine de l'être.

— Ce n'est pas bon, c'est ça?

— Si si, Kadya, je t'assure! C'est juste que...

Et là, le pointé du doigt avait intérêt à servir un solide argument...

C'est dans cette atmosphère de pagaille bon enfant que Dr Tall fit son apparition. On ne l'avait pas vu depuis bien longtemps prendre ses repas avec les autres. Il préférerait manger seul, dans ses appartements ou sur la terrasse attenante. Ses collègues avaient fini par jeter l'éponge, le taxant de grand solitaire pour les plus bienveillants et de descendant de troglodyte pour les moins compréhensifs. Ce soir, Yérim Tall était descendu avec les meilleures intentions du monde. Non qu'il fut dans des dispositions plus sociables, ou qu'il se sentit seul. Il se dit juste qu'il était temps qu'il prenne un peu plus part à la vie de La Maison. Kadya en fut la première surprise. Elle posa prestement sa

soupière et courut lui chercher des couverts avant qu'il ne change d'avis. Ce mouvement précipité ne lui échappa pas et il sourit.

Aïssa Ndaw qui était en grande conversation avec un groupe de collègues l'aperçut du fond de la pièce. Elle lui fit un grand signe pour l'inviter à les rejoindre. *Ah non, pas à la table du « capitaine »! Pour une fois que je décide de partager un repas avec le monde... pour le coup, ça fait trop!* Mais il n'avait pas trop le choix. Déjà, Kadya lui dressait des couverts sur la grande table donnant sur la baie vitrée à laquelle la chef et une partie de son état major mélangé à d'autres personnels étaient installés. Ndèye Fily, qui avait presque terminé son plat, se leva en le gratifiant d'un large sourire dévoilant ses dents rendues plus éclatantes par ses gencives tatouées.

— Asseyez-vous là, Docteur! J'ai fini.

— Merci Ndèye.

Elle était charmante, la petite. Un peu trop zélée par contre. La place fraîchement libérée était juste en face d'Aïssa Ndaw. *Comme par hasard...* La chef le salua sans laisser paraître la moindre surprise et le temps qu'il s'installe, elle avait déjà repris sa conversation avec Maty, la laborantine et gérante de la petite pharmacie maison. Il n'écoutait pas vraiment mais entendait Maty se plaindre de la cherté de la dernière commande.

— C'est pourtant des génériques que nous avons commandés. Eh bien, voilà une bonne raison pour se passer complètement des traitements chimiques!

Maty grommela quelque chose. Elle ne semblait pas convaincue. Le saut serait trop brutal. Yérim Tall n'avait pas envie de prendre part au débat. Il se concentra sur le plat bien garni que venait de poser Kadya. Le *cere* était chaud mais délicieux et la viande d'agneau tendre et fondante. Il se laissa aller contre le dossier de la chaise et jeta un regard circulaire à la grande salle. Il se sentait bien dans cette atmosphère chaleureuse, dans ce brouhaha jovial, parmi les gens qu'il côtoyait tous les jours mais qu'il voyait ce soir avec un autre regard. Il avait été accueilli avec des sourires bienveillants mais sans question ni marque de surprise. Ce qu'il appréciait hautement.

— Contente de vous avoir à ma table, Yérim.

Aïssa Ndaw s'adressait à lui. Maty s'était levée pour se rendre à une table voisine. Compte tenu du vis-à-vis, Dr Tall n'aurait pas pu échapper très longtemps à la conversation. Dr Tall prit le temps de terminer sa bouchée ce qui lui permit de réfléchir à une réponse. Il ne voulait pas tomber dans un trop banal « Tout le plaisir est pour moi » ou autre platitude du genre. Il prolongea sa mastication et lui rendit des yeux son sourire. Les autres convives avaient terminé leur repas et

se levaient un à un. À force d'hésiter à les rejoindre, il avait fini par arriver en milieu de repas et la salle commençait à se vider. Aïssa elle-même avait terminé son plat et découpait à présent une pomme avec une minutie chirurgicale. Elle prenait tout son temps. Il était obligé de donner le change.

— Finalement, on n'est pas nombreux en fin de semaine.

— Oui, en effet, juste les équipes de garde et nous qui habitons ici à l'année. Les autres s'en vont rejoindre leur famille à la ville ou dans les autres localités.

— Je vois...

Il reprit une bouchée de l'exquis *cere* autant pour ne pas le manger complètement froid que pour occuper sa bouche. Du coin de l'œil, il apercevait Kadya à l'affut. Il se replongea dans son assiette pour ne pas subir à son tour ses réprimandes.

— Vous restez la plupart des fins de semaine, il me semble?

— Exact.

Dr Tall pouvait deviner la suite. Sans la redouter, il ne la souhaitait pas vraiment. Mais il connaissait la perspicacité de Dr Ndaw.

— Ah... Mais si vous ne rejoignez pas votre famille, elle sera la bienvenue ici. Il y a toute la place qu'on veut! Le cadre est agréable et au moins, vous pourrez vous retrouver, suggéra-t-elle.

Il resta silencieux. Il hésitait encore mais était décidé ce soir à sortir de sa réserve.

— Je suis veuf.

Yérim Tall s'attendait à un « Je suis désolée... » ou autre expression de commisération du genre. C'était la dernière chose qu'il avait envie d'entendre. Aïssa Ndaw ne dit rien. Elle ne détourna pas le regard et pas non plus la conversation. *Décidément, je ne sais pas de quel moule elle est faite, cette petite bonne femme.* Étrangement, il n'était aucunement déçu de l'absence de réaction de la chef de clinique. Au contraire, à ce moment précis, elle était montée d'un cran dans son estime. Il porta son verre à ses lèvres pour se donner une contenance. Une tape salvatrice faillit le faire avaler de travers.

— Alors Yérim, content de te voir ce soir. Tu nous rejoins après sous la véranda? J'aimerais bien te battre aux échecs.

C'était Dr Pouye. Il était d'humeur enjouée ce soir. Rien à voir avec les remarques grinçantes auxquelles Yérim Tall était habitué. Il répondit sur le même ton :

— Eh bien prépare-toi à recevoir la leçon de ta vie!

— C'est ce qu'on va voir, lança-t-il goguenard en s'éloignant de la

table.

— Et moi, je serai là pour compter les points, pouffa Dr Ndaw en reposant la pomme qu'elle tenait encore dans les mains.

Aïssa Ndaw riait à présent sans retenue. Elle était belle ainsi, la tête renversée en arrière, les yeux mi-clos. Son chignon défait, ses cheveux souples ondulaient sous l'effet du vent et de son rire. Elle reprit son calme en s'essuyant le coin de l'œil humide.

— Plus sérieusement, je pense que les collègues se réjouissent de vous voir ce soir. Moi la première. Rejoignez-nous quand vous aurez terminé. Enfin, si Kadya vous autorise à sortir de table.

Elle termina sa phrase par un clin d'œil et se remit à rire. Abandonnant sa pomme à moitié consommée, elle se leva de table et déjà son pas léger la menait vers la baie vitrée d'où la fraîcheur du soir coulait dans la pièce.

Yérin Tall la suivit du regard. Elle était vêtue d'une robe en mousseline vaporeuse à fines bretelles qui mettait en valeur son corps menu. Des escarpins à petits talons complétaient sa tenue du soir. C'était la première fois qu'il la voyait sans sa blouse. Il ne l'avait jamais trouvée aussi belle et désirable que ce soir...

— Tu es toujours là, Petit?

— Oui, Colonel.

Le vieil homme soupira. Il faisait sombre à présent et hormis le clapotis des vagues, la nuit était calme. Ils restèrent allongés tous deux sur le sable, chacun dans ses pensées, ne rompant le silence que pour livrer quelques réflexions légères ou profondes et retourner dans leur solitude partagée.

Louis était resté toute la journée dans la crique. Colonel l'avait rejoint dans l'après-midi, après ses errances dont lui seul connaissait les chemins. Le garçon ne fut pas surpris de le voir arriver sans crier gare, s'installer à ses côtés et commencer à débiter entre deux silences des paroles plus ou moins sensées. Il l'écouta sans commenter, se contentant de répliquer distraitement quelques rares fois pour ne pas le laisser parler seul. Il avait compris depuis bien longtemps le jeu du septuagénaire et savait qu'il recelait, contrairement à l'apparence qu'il voulait se donner, une grande sagesse. Il l'acceptait tel qu'il était : complexe, insaisissable, fantasque quand il avait décidé de l'être. Au fil de leurs rencontres, ils s'étaient apprivoisés et développaient sans y mettre de mots une relation singulière, faite de confiance et d'estime.

Il se faisait tard à présent mais ni l'un ni l'autre n'avait envie de remonter le sentier et retourner à La Maison des épices. Colonel sortit de la poche de son imperméable un bout de pain qu'il coupa en deux et tendit au jeune homme la moitié. Louis prit le morceau par politesse mais il n'avait pas faim. Son ange gardien, Ndèye Fily, lui avait apporté des poissons grillés juste après l'heure du déjeuner, quand elle ne l'avait pas vu remonter à La Maison. Le vieillard se redressa un peu, coude à terre, et alluma distraitement sa pipe. Il se mit à observer en silence la nuit étoilée. Le temps s'était rafraîchi.

— Il faudrait peut-être penser à rentrer...

— Plus tard.

— Tu attends quelque chose, quelqu'un?

— Le bonheur... peut-être.

— Le bonheur? reprit Colonel en se redressant un peu plus. Que sais-tu du bonheur?

— Je sais que je ne l'ai pas, c'est tout. On ne peut pas avoir le bonheur, parce qu'il n'est pas matériel ou tangible, mais on peut l'éprouver, le ressentir, s'en approcher de si près qu'on croit être le bonheur et l'incarner tout à fait.

— La belle affaire! fit Louis, ironique.

Colonel continua sans relever.

— Les gens se trompent sur ce qu'ils croient être le bonheur. Pour la plupart d'entre nous, c'est une chose qu'on voudrait obtenir coûte que coûte, qu'on voudrait posséder et garder. Et l'obtention de cette chose, l'atteinte de cet idéal devient pour nous le bonheur. Rien que de se l'imaginer, on sourit, on éprouve de la joie. Mais, le plus souvent, lorsqu'on arrive au but qu'on s'était fixé, on se réjouit, certes, mais cette joie est de courte durée, et très vite on s'empresse de cristalliser à nouveau nos pensées sur un autre bonheur espéré qui, à coup sûr, nous comblera plus que tout et définitivement. Comme un vase percé qui évacue au fur et à mesure les bonheurs passés. Si bien que la vie devient une quête sans fin et sans repos. Nous sommes condamnés ainsi à vivre frustrés, car en réalité nous courons derrière une illusion.

— C'est absurde...

— Tout à fait, Petit. Un vase troué ne peut rien garder, pas plus de l'eau que du bonheur.

Colonel porta vers le jeune garçon un regard fiévreux. La lune qui baignait la crique dansait dans ses prunelles. Louis était toujours allongé et regardait fixement le ciel.

— Le bonheur, lui, est une coupe sans fissure. Elle se remplira peut-être doucement mais inévitablement. C'est à toi de remplir ta coupe de tous les petits et grands bonheurs que tu peux saisir quand ils sont à ta portée ou ceux que tu auras toi-même conquis. Tiens, je t'ai vu parfois ramasser des coquillages et les mettre dans ta poche. Eh bien, voilà de précieux petits bonheurs aux côtés d'autres qui te feront te sentir heureux, tout simplement.

Louis se demandait si Colonel n'avait pas bu un coup de trop. Il semblait cependant sobre ce soir.

— Tu vois, Petit, l'homme devrait avoir un regard bienveillant et reconnaissant pour ses acquis, ses petites victoires sur la vie comme sur ses grandes conquêtes. Il devrait leur donner leur vraie valeur et les considérer comme un socle qui, quelles que soient les circonstances, sont une raison de trouver que la vie est belle et qu'il doit rester heureux. Il ne s'agit pas d'immobilisme. Au contraire, on

doit être en permanence prêt à accueillir et vivre pleinement le bonheur – je dirais même les bonheurs, petits ou grands –, remplir notre coupe qui accueillera avec générosité, sans jamais déborder, toutes les choses positives qu'on voudra y mettre. C'est comme un solide rocher où s'arrimer en cas de forte tempête, ou pour mieux se propulser vers une autre conquête qui ne fera que remplir un peu plus le vase.

Il se perdait dans ses métaphores. La beauté de la nature et sans doute la douceur de la nuit devaient le rendre lyrique. Ses yeux brasillaient toujours dans la pénombre et sa voix était devenue vibrante. Louis s'était relevé à moitié à son tour et accoudé, il le regardait intensément. On sentait que l'ancien militaire avait piqué sa curiosité avec sa théorie originale. Il poursuivit, toujours exalté :

— Je ne suis pas naïf, enfin, peut-être que si... enfin non... mais....

Il se tut et sembla réfléchir. Il revint sur son idée initiale sans transition.

— Aucune crainte quant à sa contenance : la coupe sera pleine mais ne débordera jamais. Imaginons que ses dimensions soient élastiques, qu'elles augmentent avec ce qu'on y met, tous nos trésors, nos souvenirs, nos réussites. Ce vase sera toujours là pour rappeler que nous avons des raisons d'être heureux et que nous pouvons encore l'être davantage, à mesure que la collection s'enrichit. Chaque petit bonheur acquis y sera versé mais aucune peine, aucun tourment ne pourront l'amoinrir. Ils ne seront même pas comptabilisés et seront absorbés dans le sable de l'oubli.

Il fouilla énergiquement l'autre poche de son imperméable et en sortit une flasque. *Nous y voilà!* pensa Louis. Il s'attendait à le voir déboucher le flacon pour boire une rasade d'il ne savait trop quoi, sans doute un de ces tord-boyaux bon marché. Contre toute attente, Colonel versa le contenu alcoolisé sur le sable. Le liquide disparut dans le ventre de la terre en quelques microsecondes.

— Voilà, oublier ses soucis et les désagréments qui vont avec la vie, c'est aussi simple que ça.

Ils regardèrent tous deux la tache sombre sur le sable. Louis se demandait quelle importance donner à ses paroles.

— Non, Petit, il ne s'agit pas de se faire des illusions mais de nous remémorer constamment nos acquis et nos victoires pour qu'ils nous rendent plus forts. Et chaque victoire ne fera qu'accroître ce sentiment de confiance qui apporte la sérénité. Faire l'inventaire de nos joies, de nos batailles gagnées, de notre amour pour une personne ou pour plusieurs personnes ne sera jamais de trop pour nous persuader que nous avons beaucoup de raisons de vivre et de vivre heureux!

— Ni vous, ni moi n'avons de personnes à aimer, objecta Louis, un accent de tristesse dans la voix.

— Tu te trompes, jeune homme! Et tu ne devrais pas te comparer à moi. J'ai vécu ma vie et j'ai eu beaucoup d'instantanés de bonheur. Beaucoup de malheurs également qui m'ont aidé justement à prendre la mesure de mon bonheur, et aujourd'hui, ces instantanés accumulés m'aident à vivre et suffisent à me rendre heureux. Imbécile heureux, mais heureux tout de même, j'allais dire avant tout!

Il termina sa phrase par un rire tonitruant qui fit écho sur la falaise. Ses yeux brillaient de malice. Sous les rides, il avait l'air d'avoir vingt ans.

— L'alcool aussi vous aide à oublier vos souffrances? demanda Louis spontanément, sans intention de froisser son ami.

— On peut le voir comme ça... C'est peut-être un peu plus complexe. Mais il ne s'agit pas de moi. Regarde-toi! Tu es jeune, tu es beau, tu as la vie devant toi. Et tu es entouré aujourd'hui de personnes qui se font du souci pour toi et qui te le montrent par un millier de petits signes. C'est toi qui ne veux pas les voir. Tu refuses de te mêler à eux et tu ne sais rien d'eux parce que tu ne veux rien savoir d'eux.

— Vous êtes bien placé pour donner des leçons...

— Ce n'est pas pareil. J'ai vécu toute ma vie entouré : d'amis, d'ennemis, de compagnons d'armes, d'espions, de vrais-faux amis. Mon pauvre crâne est bourré à craquer de ces gens et de leurs histoires. J'ai plus besoin aujourd'hui de parler aux pierres, aux pousses, aux chats qu'aux humains.

— Et moi?

— Eh bien toi... Toi c'est pas pareil. Tu es mon dernier combat. Le dernier humain à qui je voudrais dire des choses. Enfin, si tu veux bien écouter un vieux fou qui radote!

— ...

— Bon, si tu n'as toujours pas trouvé le bonheur, rentrons.

Louis n'avait pas envie de rentrer. Il avait envie de prolonger cette discussion avec Colonel encore tard dans la nuit.

— Si, je l'ai trouvé.

Colonel qui était déjà debout et époussetait ses vêtements s'arrêta net. Louis planta son regard clair dans le sien. Ses yeux étaient humides.

— Oui, Colonel, j'ai trouvé le bonheur. Je suis rescapé d'un accident qui m'a fait tout oublier, mon corps est couturé de partout, je n'ai aucune famille, mais parce que je ramasse des coquillages sur la plage, je suis heureux. Désolé mais elle ne fonctionne pas, votre

formule magique!

Colonel soupira et se rassit. Il passa son bras décharné autour des épaules du garçon. Il ressentait par ces quelques mots toute sa révolte et son désespoir et ne pouvait pas le blâmer. Il préféra se taire, l'écouter sangloter dans la nuit, se contentant de garder son bras sur son dos voûté par l'impuissance. Louis se calma peu à peu.

— Souffres-tu encore, je veux dire physiquement?

— Non.

— As-tu faim, as-tu froid?

— Non.

— N'as-tu pas où dormir?

— Si.

— Alors, désolé de te rabâcher mes conseils d'idiot, mais le bonheur est devant toi, il suffit juste de l'accueillir!

Louis regarda Colonel. Soit il était complètement fou soit... tout à fait sage! Dans les yeux du jeune garçon, se reflétait à présent la même lueur qui dansait dans celle du septuagénaire.

— Tu sais, Petit, notre faculté d'être heureux dépend de notre capacité à nous détacher du quotidien dans lequel nous sommes empêtrés, en particulier lorsque nous nous débattons dans les difficultés, et à nous projeter dans le passé, dans nos « poches de bonheur », ce qui dans ton cas, je sais, est difficile pour l'instant. Nous pouvons aussi nous projeter dans le futur, caresser les rêves, les apprivoiser et les mettre déjà dans la coupe. Le bonheur peut même se trouver là, tout près de toi, ici, maintenant. En un mot, il ne faut pas considérer une situation comme définitivement sans issue. S'imaginer toujours un coin de ciel. Se dire que la pensée n'est pas le bonheur comme pour ceux qui vivent par procuration mais pour nous autres, elle peut être un outil précieux au bonheur.

Il prit une longue inspiration et pencha la tête pour observer le ciel constellé. Le galbe de la lune avait quelque chose de doux et féminin. Elle projetait son halo cendré sur le plat de la mer. Colonel lissa sa barbiche dans l'effort manifeste de traduire sa pensée par un discours plus cohérent.

— Laisse-toi un peu en paix, Petit. Baisse la garde, laisse les choses, les gens, la vie venir à toi. Arrête de t'accabler pour on ne sait quoi, d'ailleurs. Tu n'es pas la cause de ton malheur mais tu le seras si tu persistes dans cette attitude de refus de tout. Je t'ai bien observé avec Dr Tall. On dirait que tu le considères comme ton ennemi alors qu'il ne tente que de t'aider.

— C'est lui qui vous envoie? sursauta Louis, méfiant.

— Comment pourrait-il m'envoyer? Ils me prennent tous pour un fou! Y compris lui. C'est bon, je ne parlerai plus de lui, mais réfléchis à ce que je t'ai dit. N'aie pas peur de l'inconnu. Essaie de faire ta propre expérience du bonheur. Approche-le, essaie de le cerner par petites touches, progressivement, de procéder par élimination, en faisant la liste de ce que le bonheur n'est pas. On arrivera ainsi à la conclusion que le bonheur est tout le reste et beaucoup de choses à la fois. Tous les moments où l'on a conscience qu'on n'est pas malheureux, on oublie trop souvent de dire qu'on est heureux. Regarde cette crique, regarde cette mer, regarde ce ciel et ces milliers d'étoiles. Crois-tu que je n'ai pas remarqué qu'ils t'attirent comme un aimant?

— Oui, en effet, mais c'est bien la première fois que j'y pense ainsi, murmura Louis.

— Le bonheur est une immensité de situations, allant du plus petit bien-être à la grande joie qui nous comprime le cœur, un milliard de petits événements par jour qui, à tort, ne marquent pas nos esprits. On se rend souvent compte de son bonheur devant le malheur d'autrui. Notre pitié et notre compassion alors ne sont rien d'autre que de la gratitude devant Dieu ou devant le sort de nous avoir épargné. C'est là que commence la conscience du bonheur. Regarde-moi, je suis tout rongé du dedans et pourtant je suis heureux. Je mourrai peut-être bientôt, dans un an ou demain? Et alors? Arrête de fuir. Fuir, ce n'est pas seulement partir, c'est aussi arriver quelque part. À toi de choisir où tu vas atterrir, mais choisis vite parce je sais que cet atterrissage est imminent.

Atterrir, atterrissage...

Un bruit de bourdon envahit mes oreilles. Quelques interférences perturbent le ronron jusque-là régulier. Le ciel se fait saccadé. Une voix crachote dans les haut-parleurs. Elle est saccadée aussi. « Avis... tempête... vent... force 7... échelle de Beaufort... » La nuit se zèbre d'éclairs. Dans la carlingue, les lumières clignotent de manière capricieuse. Quand la lumière apparaît, je vois des masques muets d'effroi. Quand elle disparaît, des cris déchirent l'obscurité. Mais pas les deux à la fois. Comme un film à la bobine déréglée. Une clameur tapisse les parois, serpente le long des allées : versets coraniques, psaumes, litanies talmudiques se mêlent. Quel meilleur endroit que le ciel pour s'adresser à Dieu, l'Unique, le Même. Des objets volent. Puis c'est le noir total. Les étoiles remontent vers le ciel vite, très vite. La terre vient à la rencontre du ciel. Très vite. La carlingue explose sur le sol. Les étoiles lui retombent dessus comme de grosses gouttes lumineuses. Je ne me souviens que du vacarme. Puis du clapotis des gouttes sur le métal. Puis plus rien.

Louis entendait la voix lointaine de Colonel comme à travers un mur d'eau. Il ne criait pas. Ses mots étaient apaisants. Louis n'avait

plus peur. « Laisse-toi aller, laisse-les venir, ils ne te veulent pas de mal... » La voix de Colonel était chaude et lénifiante. Une douce chaleur irradiait sa poitrine. Sa main quitta le sable pour se poser sur son torse. Il perdit connaissance.



Quand le jeune homme ouvrit les yeux, il faisait jour et... il se trouvait dans son lit. Il cligna les yeux à plusieurs reprises pour s'assurer qu'il était bien éveillé. Le visage soucieux de Dr Tall était penché sur lui. Comme la première fois.

— Ça va? demanda-t-il en se forçant à sourire.

— Ça va, répondit Louis en le lui rendant péniblement. Qu'est-ce... qu'est-ce qui s'est passé?

— Vous déliriez, sans doute sous l'effet d'une forte fièvre.

Louis fronça les sourcils comme pour chasser le mal de tête qui lui ravageait le crâne. Il fit quelques efforts pour se souvenir de son aventure de la veille. Oui, le bourdon, l'avion, le ciel, la terre, la pluie, le feu, puis ce trou noir qui l'avait happé. Avant, il était juste allongé sur le sable et discutait tranquillement avec Colonel puis... la nébuleuse. Il se redressa douloureusement et tourna la tête pour tenter d'apercevoir Colonel. Personne. Seul Dr Tall se tenait à son chevet et il s'attendait presque à voir Ndèye Fily débouler avec un bol de bouillie. Comme la première fois. Décidément, ses souvenirs prenaient un malin plaisir à s'emmêler.

— Vous avez eu un malaise hier soir sur la plage, expliqua Dr Tall. Vous savez, c'est dangereux d'être seul comme ça, la nuit.

— Je n'étais pas seul.

— Je sais, vous pouvez remercier Colonel de nous avoir prévenus. Vous avez perdu connaissance. Vous auriez pu être emporté par la marée!

Et voilà qu'il reprenait ses airs paternalistes. Louis préféra l'ignorer. Il avait presque l'impression d'être un enfant grondé par son père. Pourtant le ton du médecin était posé même si un peu soucieux. Il avait promis à Colonel de faire des efforts. De les laisser venir à lui. L'étau se resserra un peu plus autour de son crâne qu'il attrapa de ses mains. Ce vacarme intérieur lui donnait juste envie de se cogner la tête contre les barreaux du lit.

Le docteur comprit que ces quelques mots échangés le fatiguaient. Il se leva enfin et posa sa main sur le front du jeune homme. Grâce au ciel, la température avait chuté.

Reposez-vous. Je passerai vous voir tout à l'heure. Vous ne devrez

pas quitter le lit aujourd'hui, vous avez besoin de reprendre des forces.
Demain matin si vous allez mieux, nous nous rendrons ensemble chez
Demba Sarr.

Ils arrivèrent très tôt. Juste avant l'aube. Une demi-douzaine de personnes de tous âges attendaient déjà sous le manguier dans la cour bordant la case. Suivant les instructions reçues, ils ne saluèrent personne. Demba Sarr avait été clair avec Dr Tall quand celui-ci était allé le prévenir la veille de leur visite : « Il doit venir sans avoir mangé le matin, propre sur lui et avec des vêtements propres, sans avoir dormi avec une femme. Il ne doit avoir parlé à personne en quittant La Maison. Ni bonjour, ni au revoir. Arrivé ici, non plus, il ne doit pas saluer. Les *rab*¹⁴ prennent n'importe quelle forme, de préférence humaine, surtout à l'aube. »

Ils s'assirent en silence sur un banc en rônier. Déjà la nuit se défaisait de ses voiles et une aurore rosée découpait la cime des arbres.

De la case du guérisseur, des murmures s'échappaient et laissaient brusquement la place à des incantations ferventes qui lui faisaient élever la voix par instants. L'attente se prolongeait. Louis s'assoupit. Il était dans un demi-sommeil. Ses genoux ramenés à la poitrine et entourés de ses bras lui servaient d'appui. Il était fatigué. La nuit avait été calme mais courte et il ne s'était pas tout à fait remis de son malaise de l'avant-veille. Il luttait contre l'engourdissement qui le gagnait. Il craignait de fermer les yeux pour ne pas laisser affluer les souvenirs qui se faisaient plus nets, plus pressants, comme une pelote qui se déroulait maintenant qu'il avait tiré, involontairement, sur le bout du fil. « Arrête de lutter », lui enjoignait la voix de Colonel. Il se réveilla brusquement. Le soleil était maintenant haut dans le ciel et au moins une trentaine de patients attendaient désormais dans la cour. Certains étaient debout, appuyés au manguier, d'autres assis à même le sol, sur une natte. Des femmes gémissaient ou crachotaient. Quelques poules s'enhardissaient jusqu'à la natte pour se mêler aux personnes. Leurs fientes recouvraient le sol. Des escadrons de grosses mouches auréolaient la tête des visiteurs sans qu'aucun n'eût la force de lever le bras pour les repousser. Une plus hardie que les autres se posa sur les lèvres charnues d'un dormeur et ne fut chassée que par le

souffle bruyant de son expiration. La brûlure du soleil était comme une morsure sur le dos de Louis.

L'assistant de Demba Sarr vint enfin les chercher, et toujours sans un mot, les introduisit dans la case du guérisseur. Il se déchaussa sur le pas de la porte puis invita les hôtes à faire de même. Il était grand et efflanqué. Il dut se courber pour pouvoir franchir le seuil. Les deux visiteurs le suivirent en silence. La pièce était sombre malgré les rais de lumière qui filtraient à travers la paille de la toiture et la lampe à pétrole qui brûlait sur une étagère sommaire. Les yeux de Louis s'habituaient peu à peu à l'obscurité et il put distinguer au bout de quelques instants une forme voûtée assise en tailleur sur une natte. Le contre-jour figeait son profil dans une sorte d'immobilisme quasi surnaturel. Dr Tall qui ne devait pas être en terrain inconnu prit place sur un banc dans un coin de la pièce. L'assistant disparut comme il était apparu. Le *seetkat*¹⁵ ne semblait pas les voir. Il était plongé dans ses invocations. Louis était toujours debout, penaud, un peu encombré par ses membres, sans que personne ne lui dise quoi faire. Le halo hésitant de la lampe à pétrole lui permit d'observer par le menu la case qui servait de cabinet de consultation au guérisseur. Il s'en dégagéait une ambiance ouatée due à la semi-pénombre et à la fumée de l'encens. Dans le fond de la pièce, un coffre en bois débordait de chiffons colorés, de fioles, de bric et de broc. Le second de Demba Sarr réapparut soudain et se dirigea droit vers un coin de la case où rougissaient des tisons dans un brasier. Il sortit du coffre un pot d'encens, et détacha de ses doigts quelques billes poisseuses pour les envoyer à la volée dans l'encensoir de terre cuite. L'atmosphère s'épaissit par les volutes de fumée odorante qui dansaient en arabesques hypnotiques vers le plafond faiblement éclairé. Des effluves capiteux envahirent la pièce. Louis crut qu'il allait se trouver mal. Cette atmosphère épaisse et confinée. La fatigue. La station debout. Ce lieu inconnu et effrayant. Ce silence...

Le vieil homme sembla enfin s'apercevoir de leur présence et invita Louis à s'asseoir d'un geste de la paume.

— *Bismillah, sama doom*¹⁶.

Sa voix était cassée mais paraissait affable. Quand le jeune garçon fut assis, Demba Sarr entreprit des salamalecs interminables avec Dr Tall puis revient vers lui :

— *Sant wi?*

— ...

— *Sant wi, sama doom*¹⁷?

— ...

— *Aa, kii de, tubaab la!*

— *Dédéet, papp, man duma tubaab, de!* réagit vivement le jeune homme.

Dr Tall tressaillit. Il regarda Louis avec surprise. Ce dernier s'était exprimé en wolof. Puis, devant la mine intriguée du *seetkat*, il s'empessa de confirmer les paroles du garçon :

— *Xalebi wax na dëgg, Demba, moom du tubaab. Dafa fàtte rekk. Loolu moo waral suñuy tànk tey.*

— *Aa, reprit le seetkat. Dama gis ne tontuwul. Rax ci dolli, dafa xonq lool*¹⁸!

Demba Sarr hocha la tête à plusieurs reprises avant de reprendre.

— C'est une bonne chose de revenir à tes origines, mon fils. Ici, on cherche à atteindre ton âme avant de guérir ton corps. Ton âme est invisible aux médecins blancs. Comme l'est d'ailleurs l'Afrique, un mystère que les non initiés n'arriveront jamais à percer. Nos savoirs sont centenaires et nous les transmettons jalousement de père en fils, nous les améliorons au contact de la modernité sans jamais les trahir. Comme l'eau qui traverse les roches se purifie et s'enrichit.

Il s'exprimait dans un langage imagé. Louis s'étonnait lui-même de comprendre la langue riche dans laquelle s'exprimait le *seetkat*. Dr Tall l'observait du coin de l'œil.

— Vous les Blancs, vous vous attachez à diagnostiquer le mal par ses symptômes. Après, vous dirigez le patient de spécialiste en spécialiste. S'il existe un spécialiste pour tout, comment pouvez-vous avoir une vision globale du mal? Le mal est très complexe et souvent diffus. Nous, nous commençons par la racine, nous regardons s'il n'y a pas de causes collatérales dans sa famille, dans sa lignée, dans son clan. Ce sont deux conceptions complètement différentes.

Il assimilait volontairement aux Blancs ceux qui vivaient à l'occidentale et s'exprimaient en français. Dr Tall savait que ses confrères et lui étaient visés, mais sans méchanceté. Ils avaient mille fois eu ce débat et il connaissait lui-même la valeur de leurs savoirs et le précieux apport de leurs traitements aux thérapies de leurs patients. Au-delà des différences d'approches, ils étaient complémentaires. Il ne fit aucun commentaire et laissa Demba Sarr poursuivre.

— Regardez comme vous traitez les personnes que vous dites folles. Savez-vous qu'en tout individu, il y a une part de sagesse et une part de folie? Qu'elles sont indissociables l'une de l'autre? Ce qu'on ignore, c'est juste la ligne de séparation et... de basculement. Dans vos sociétés modernes, le fou n'a pas sa place parce qu'il inquiète, il dérange vos habitudes et vos certitudes. Alors, vous l'enfermez, vous l'isolez, vous le séparez de la vie et des autres. Pour nous autres, la folie au contraire est souvent l'expression d'une grande sagesse. Seuls

les fous disent la vérité sans barrière, sans crainte du jugement, comme les enfants avant qu'on rabote leurs aspérités et qu'on en fasse des personnes bienséantes. Ce que vous considérez comme folie peut être parfois juste une crise mystique sous l'influence de forces que vous ne connaissez pas. C'est vrai, là où les médecins modernes n'existent pas, la folie n'est pas une maladie. Elle est juste une déviance par rapport aux règles sociales habituelles que respecte le commun des mortels. Vous autres, jugez sans rien savoir...

Il avait dit cette dernière phrase la tête tournée vers Yérim Tall. Le médecin ne releva pas. Il avait l'habitude d'être entraîné sur ce terrain par Demba Sarr, plus que par les autres tradipraticiens avec qui il travaillait. N'ayant pas de réaction, il se tourna à nouveau vers Louis, le regarda longuement.

— Le Blanc prétend te soigner à lui seul ou en se penchant sur ses livres. Ici, c'est Dieu, ce sont les esprits, les plantes, les pierres qui viennent à ton secours. Tout l'univers est sollicité, rien que pour toi et ce n'est pas *doktoor* qui me contredira.

Il tourna à nouveau la tête vers Dr Tall qui ne put s'empêcher de répondre un sourire aux lèvres :

— N'exagère pas, Demba, tout de même. Tout n'est pas si négatif dans les médications, disons... modernes. Peut-être que dans certains cas, elles ne suffisent pas ou ne sont pas adaptées, je suis d'accord. Mais la guérison de nos patients communs tient également au fait qu'on s'appuie sur des symboles, des mythes, le savoir d'un terroir qui sont également les leurs. Nous avons eu des victoires ensemble, tu en es témoin. Maintenant, savoir si elles sont attribuables à la forme, c'est-à-dire au rituel, ou au fond?

— *Doktoor* Yérim, tu dois être le dernier à poser cette question. Tes collègues et toi prenez ma case pour l'annexe de votre Maison, et tu te demandes si c'est efficace! reprocha le *seetkat*.

Il avait raison. Dr Tall s'en voulut un peu de sa dernière remarque. Il était Africain et croyait aux mystères de sa terre, mais en même temps qu'il reconnaissait les effets des thérapies traditionnelles, il restait très cartésien et souffrait intérieurement, en tant que médecin, de ne pas pouvoir donner des explications rationnelles aux nombreuses rémissions qu'il constatait. Ce travail d'analyse était l'affaire de la poignée de chercheurs de La Maison, qui passaient au crible scientifique chaque cas *a posteriori*. Leur tâche était assez facile quand il s'agissait d'un traitement purement phytopharmaceutique, les guérisseurs étant experts dans le traitement de certaines maladies comme le diabète, l'hypertension, les insomnies rebelles, voire l'impuissance. Les principes actifs de certaines plantes locales, en effet, étaient indéniables et elles avaient l'avantage d'être accessibles et peu

coûteuses. Chaque plante recelait une centaine de vertus thérapeutiques, selon qu'on la cueille le jour ou la nuit, selon la position du cueilleur et même selon les formules récitées à l'entame. Les guérisseurs connaissaient le nom mystique de chaque plante et s'adressaient à elles selon un cérémonial connu des seuls initiés avant de les cueillir et de s'en servir.

Leurs thérapies pouvaient aussi faire appel à d'autres incantations. Même si les résultats étaient incontestables, ces dernières étaient plus difficiles à cautionner scientifiquement. Mais peu importe! À La Maison des épices, la mission que s'était donnée l'équipe d'Aïssa Ndaw était juste de concilier la médecine moderne et la médecine traditionnelle à titre expérimental et empirique, sans tomber dans le travers de vouloir les opposer ; elles étaient plutôt considérées comme complémentaires. C'est pour cette raison que les tradipraticiens faisaient partie intégrante de la structure et leur avis valait celui d'un médecin.

Demba Sarr poursuivit en pointant un doigt vers La Maison des épices.

— Vous voyez cette maison-là? Elle prouve à elle seule que depuis plusieurs siècles les Blancs reconnaissent et exploitent notre savoir et nos savoir-faire. Aujourd'hui, nous travaillons main dans la main avec vous, mais à l'époque où les Blancs avaient installé leur comptoir ici, ils ont profité de nous, abusé de l'hospitalité de nos ancêtres et se sont servis d'eux. C'est nous qui leur avons appris par exemple que le *xorom polle*¹⁹ est antiseptique et soigne la grippe et les maux de dents, que le *jinjeer*²⁰ mélangé au poivre, qu'on appelait avant « graine de paradis », soulage les maux de ventre, d'estomac, les faiblesses du cœur et les problèmes de virilité. Aujourd'hui ils exploitent toutes ces connaissances que nous leur avons généreusement transmises et pire, ils enferment nos savoirs dans des brevets et sauf à payer très cher interdisent à tout le monde de les utiliser comme si c'était eux qui les avaient inventés!

Il soupira puis reprit.

— Je ne sais pas si vous le savez, *doktoor*, mais cette maison dans laquelle vous consentez à vivre est la maison de la honte. Elle est à jamais souillée par l'esclavage, par le sang de nos, peut-être vos, ancêtres et d'autres Africains qui y séjournaient de force. Ils y sont tous passés : Hollandais, Anglais, Portugais, Français. Ils alimentaient de petites guerres entre tribus et les chefs coutumiers leur vendaient ensuite les captifs. Ingénieux, n'est-ce pas?

Ce n'était pas vraiment une question. Dr Tall le savait. Il resta silencieux. Le *seetkat* marqua une pause avant de continuer une pointe de résolution dans la voix.

— Notre savoir a été pillé mais aujourd'hui nous collaborons avec enthousiasme, car nous savons que nous sommes enfin reconnus. N'est-ce pas une reconnaissance que de vous voir dans ma hutte, agenouillé sur une natte, tout savant que vous êtes?

Dr Tall sourit. Demba Sarr était vraiment spécial. Il voulut le rassurer :

— Vous n'êtes pas moins savant que je le suis, bien au contraire!

— Il est temps que nous Africains contribuions à la grande jarre du monde. Non plus nous laisser piller passivement comme depuis des centaines d'années, mais qu'on apporte notre contribution spontanément et qu'il soit reconnu à sa juste valeur!

— ...

— Bon, je sais bien que ce n'est pas ce qui vous amène aujourd'hui, conclut-il pour clore cette longue parenthèse.

La séance pouvait enfin commencer. Yérin Tall était patient. Il savait comment ça se passait. Demba Sarr éprouvait systématiquement le besoin de faire le procès de la médecine dite moderne avant de consentir à examiner les patients. C'était comme un jeu dans lequel le médecin s'efforçait de ne pas se laisser entraîner.

Il appela son assistant et lui donna quelques rapides instructions. Le grand garçon lui tendit un mystérieux sac en toile rouge et approcha de son maître la lampe à pétrole. Dans la clarté blafarde de la lampe, le guérisseur renversa le contenu du sac à ses pieds et tira de sous sa paillasse un van où étaient éparpillés quelques cauris. Il les rassembla un à un avant de les remettre au jeune homme en l'invitant à y formuler ses vœux et de souffler dans le creux de sa main. À son tour, Demba Sarr crachota sur les coquillages sacrés avant de les jeter à nouveau sur le van. Il les brassa encore et encore, leur laissant quelques secondes de répit avant de reprendre son geste circulaire sur le van. Il était concentré. Sur son front, la sueur perlait. Louis jetait des coups d'œil interrogateurs à Dr Tall qui feignait de ne pas remarquer son inquiétude. La main frénétique s'immobilisa soudain. Les yeux du *seetkat* s'agrandirent en une expression de frayeur. Un frisson irréprensible s'était emparé de tout son corps. Ses globes oculaires se révoltèrent vers le plafond assombri de fumée. Il relança les cauris, une fois, deux fois, cinq fois. Ils paraissaient reprendre les mêmes positions, les mêmes écarts, les uns retournés, les autres à l'endroit. Un murmure inaudible s'échappait de la bouche de Demba Sarr devenue écumeuse. Il se mit à murmurer des paroles mystérieuses. Ses propos devinrent râles. Louis prit peur. Dans le fond de la case, l'encensoir en terre cuite fumait toujours. La clarté vacillante de la lampe à pétrole jetait des ombres sur les visages

inquiets. Une plainte sourde semblait refluer vers la porte.

Il relança d'un jet vif les cauris rassemblés, d'un mouvement aérien, puis en compta quelques-uns. Sur la partie du van laissée libre par les cauris, le *seetkat* se mit à dessiner des signes cabalistiques, comme par effleurement, les yeux tantôt rivés sur son ouvrage, tantôt révoltés vers un ciel imaginaire. Puis il arrêta tout mouvement. Il semblait réfléchir. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Louis était tendu. Pour faire diversion, il essaya de distinguer les bruits du dehors : des murmures de conversations des gens de la maison qui vaquaient à leurs occupations, les caquètements de la basse-cour, des raclements de sandales sur le sol ratissé autour du manguier. Ils devaient être nombreux à attendre leur tour.

Demba Sarr se décida enfin à parler. Sa voix était lente et enrouée. Il s'adressait à Yérim Tall et évitait le regard de son patient.

— Ce garçon-là est l'hôte d'esprits qui ne veulent pas le laisser en paix.

Puis en s'adressant à Louis :

— *Sa bopp bi la ñu tuur lëndëm*²¹. Ton passé est enfermé dans une nasse. Je ne peux que le constater car ici, je soigne des maladies simples et qui atteignent surtout le corps. Tous ces gens-là qui attendent dans ma cour ont mal quelque part. Toi, tu n'as mal nulle part mais c'est pire. Ils sont tapis en toi et ont calfeutré l'intérieur de ta tête. Ils veulent que tu sois un pantin jusqu'à ce que... tu en aies assez de vivre.

Devant le jeune homme dont les yeux s'agrandissaient d'effroi, il tenta de le rassurer :

— Nul n'est plus fort que l'esprit des esprits. Mais celui-là, il n'y a que deux personnes que je connais qui peuvent entrer en contact avec lui : Maam Ndeela la prêtresse léboue²² qui vit dans la contrée et le vieux Siradiou Mané qui habite en Casamance au cœur de la forêt sacrée. Eux seuls, à ma connaissance, savent comment rétablir l'équilibre naturel et social, et pour ce faire, ils vont à la rencontre de l'esprit responsable de ce désordre, à travers plusieurs rites auxquels toute la communauté prend part. C'est à ce prix qu'ils réussissent à faire sortir l'intrus du corps qu'il possède afin de le canaliser vers un autre être vivant, animal de préférence. Ce n'est pas simple, mais j'ai confiance en eux.

— Comment faire pour les rencontrer?

Dr Tall peinait à cacher son inquiétude. En plusieurs mois à La Maison des épices, c'est la première fois qu'il devait traiter un cas de cette nature.

— Je m'en charge. J'irai voir moi-même Mame Ndeela ce soir,

après mes consultations. Ce n'est pas tous les jours qu'elle reçoit mais elle comprendra. Elle et moi on se connaît et on se respecte beaucoup. Je la ferai ensuite rencontrer le garçon et elle dira ce qu'elle en pense. De toute manière, nous n'avons pas le choix. C'est la seule à pratiquer le *ndëpp*²³ dans toute la région.

Demba Sarr pivota sur lui-même. Cela signifiait que la séance était terminée. À l'invitation de l'assistant, Dr Tall et Louis se levèrent, jetèrent quelques pièces de monnaie sur le van et partirent sans prendre congé. La cour était à présent noire de monde. Une masse compacte et silencieuse.

¹⁴ Esprits surnaturels.

¹⁵ Voyant, guérisseur.

¹⁶ Installe-toi, mon enfant.

¹⁷ *Votre nom [de famille], votre nom, mon enfant?* Il est d'usage dans plusieurs pays d'Afrique de saluer les personnes en répétant leur nom de famille et en rappelant leur ascendance.

¹⁸ En substance : Le seetkat : « *Celui-là, c'est un Blanc* ». Louis : « *Non, père, je ne suis pas un Blanc* ». Dr Tall : « *Il dit vrai, Demba, il ne sait juste pas comment il se nomme. C'est d'ailleurs l'objet de notre visite.* » Le seetkat : « *Ah, c'est parce qu'il ne me répondait pas, en plus, il est si clair de peau.* »

¹⁹ Clou de girofle.

²⁰ Gingembre.

²¹ On a obscurci ton esprit.

²² Ethnie du Sénégal présente surtout dans la presqu'île du Cap Vert.

²³ Cérémonie incantatoire à dessein thérapeutique, sorte d'exorcisme.

Enfin libre! Louis était heureux d'échapper enfin à ce nouveau supplice. Tout le temps qu'avait duré la visite chez Demba Sarr, il s'était senti tendu, mal à l'aise dans cette petite pièce sombre. Il avait l'impression que par divers moyens on tentait de voir en lui comme à travers un bocal de verre. Seul lui n'y voyait rien. L'anxiété s'était installée progressivement. Il ne voulait pas l'avouer, mais il ne se sentait pas rassuré par les méthodes du *seetkat* et encore moins par ses paroles. Qui était cette Maam Ndeela? Quels mauvais traitements allait-on encore lui faire subir?

Oui, il était temps qu'il s'en échappe! Dr Tall était remonté à La Maison des épices, l'air plus soucieux que jamais. Lui s'était dirigé dans le sens opposé. Il avait tout sauf envie de revenir sur ce qui s'était passé ce matin. Il se mit à marcher énergiquement, comme pour fuir un danger imminent. Puis se mit à courir. À perdre haleine.

Le jeune homme n'avait pas pris son chemin favori. De ce côté-ci, la côte était moins escarpée. Au bas de la falaise se nichait le village de pêcheurs bordé par un long ruban de sable. Les pirogues colorées étaient attachées à de lourdes billes de bois ou à des troncs de palmiers. Les cases des villageois leur faisaient face à bonne distance. Louis vit se découper au loin, derrière la frondaison des cocotiers, le minaret de la mosquée qui jouxtait la cloche de la chapelle. Il contourna le village.

Il courait toujours. Un point de côté le faisait à présent claudiquer. Au bout de quelques centaines de mètres, le village plein de vie et d'agitation laissa la place à une immensité d'ombre et d'ivoire : un champ de dunes parsemé d'une végétation rare et clairsemée. Les énormes masses de sable semblaient figées, entre ombre et lumière à la cassure de leur crête jusqu'à ce que la prochaine bourrasque de vent ne les décompose en quelques secondes pour les reformer plus loin et dessiner un tout autre paysage. Louis s'arrêta enfin à bout de souffle. Il n'avait jamais rien vu de tel. Décidément, la côte et son arrière-pays recelaient une grande diversité de paysages. Le jeune homme était saisi par tant de beauté. Il avait envie de caresser le galbe de chaque

dune avant qu'elle ne se délite et lui file entre les doigts, comme le temps qui passe. Il voulait être chacun de ces grains de sable, minéral, évanescant, libre.

Malgré sa curiosité, ses pas le ramenèrent instinctivement vers la côte qu'il préféra longer encore un peu plus loin. Une plage s'étendait à perte de vue, avec comme uniques occupants une flore dense du côté des terres et quelques mouettes voguant au-dessus d'une mer étale. Pas de pirogue, pas de bruit, aucun signe de vie. Épuisé, il se laissa tomber lourdement sur le sable qui l'accueillit comme de l'ouate.

Louis tremblait encore de tous ses membres. Le soleil au zénith peinait à le réchauffer. Les yeux clos, derrière l'obscurité rougeoyante de ses paupières qui le protégeait du soleil, il s'endormit. Son corps ainsi allongé se recouvrit peu à peu d'une fine couche de sable. Le vent balayait ses cheveux souples. Combien de temps était-il resté dans cette position? Il n'aurait su le dire. Il se réveilla en sursaut sous l'effet de la chaleur qui commençait à lui brûler le visage. La course du soleil s'était légèrement infléchie. Il se releva péniblement, le corps douloureux et en proie à des vertiges. Il jeta un regard circulaire. La plage était toujours déserte. Il eut du mal à réaliser que ce coin de paradis n'était pas fréquenté.

Il se résolut à se relever pour continuer son exploration le long de la côte. Un escarpement rocheux encore plus loin allait lui livrer une autre surprise, moins agréable, cette fois : un chapelet de maisons blanches et cossues. Des « cabanons » qui n'en avaient que le nom, presque des châteaux, aux baies vitrées teintées et aux toitures en tuiles provençales rouges ou vertes, avec leur plage privative aménagée en marina. Probablement la riviera dont Ndèye Fily lui avait parlé. La déception de Louis se lisait sur son visage. C'était comme si elles profanaient la nature. *Je ferais mieux de rebrousser chemin avant de faire de mauvaises rencontres...*

C'est presque en courant que Louis longea la côte dans le sens inverse. Il contemplait la mer pour oublier cette contrariété. Il avait jusque-là presque oublié la séance de ce matin, le *seetkat*, sa case enfumée et ses prédictions de malheur. *Pourquoi s'acharnent-ils tous sur moi? Je veux juste qu'on me f... la paix! Qu'on me laisse errer, qu'on laisse tranquilles mes « démons tapis dans leur obscurité », tant que je peux aller et venir. Pour le reste, je me moque bien de savoir qui je suis et d'où je viens.*

La riviera s'éloignait derrière lui. Ses grandes enjambées le portèrent vers un paysage à nouveau familier : le champ de dunes, le village de pêcheurs, La Maison des épices perchée tout là-haut, le hameau où vivait Demba Sarr un peu en contrebas. Malgré la faim qui commençait à le tourmenter, Louis n'avait pas envie de rentrer. Il

escalada avec agilité les sentiers familiers à travers la falaise qui le menaient tout naturellement vers sa crique. Il aurait pu faire le chemin les yeux fermés. Mais il se ravisa. Après tout, pourquoi se confiner aux mêmes endroits? Pourquoi ne pas pousser la curiosité jusqu'à explorer l'autre versant de la falaise? Même si l'horizon de la mer infinie suffisait à apaiser ses angoisses quand il était dans la crique, il y avait peut-être d'autres paysages aussi beaux que la plage déserte qu'il avait quittée à contrecœur quelques heures plus tôt.

Le jeune homme décida de s'enfoncer plus avant dans la partie ouest, qu'il n'avait jamais explorée. Le chemin devenait de plus en plus caillouteux et impraticable rendant sa progression difficile, voire acrobatique. Au bout d'une heure, son corps n'était qu'égratignures, sueur et poussière. *Tant pis, j'avancerai jusqu'à ce que je ne puisse plus avancer!*

La falaise plongeait dans la mer en angle droit. Le versant devenait trop escarpé et inhospitalier pour lui permettre de continuer à longer la côte sans danger. Une véritable barrière naturelle contre toute intrusion humaine. Le jeune homme hésita un instant. Le littoral s'élevait abrupt, des eaux bleues et profondes de l'océan jusqu'à la crête des falaises.

Louis fut pris d'une idée folle. Le vide l'appelait. Une envie irrépressible de piquer comme un oiseau dans l'océan. Il évalua rapidement la distance de la crête à la mer à ce point de la falaise : vingt, peut-être trente mètres. Pas d'autre accès. Plus de chemin. La mer l'attirait de ses reflets bleu-argent. Il avait chaud.

Sans se poser plus de questions, il prit une inspiration profonde et plongea. Son corps fendit l'air puis la surface de l'eau dans un grand vacarme écumeux. La mer était d'une tiédeur exquise. La force de son élan l'entraîna vers le fond, étonnement limpide. L'eau massait son corps de partout. Le sel picotait son visage brûlé par le soleil et son corps égratigné. Mais il restait insensible à la douleur. Il gardait les yeux ouverts pour ne rien perdre du spectacle de la flore marine profuse et généreuse.

Louis remonta à la surface au bout de longues secondes. L'effort intense suivi d'une longue apnée mettait son organisme à rude épreuve. C'était précisément ce qu'il recherchait : s'oublier, se perdre, oublier sa matérialité, défier la pesanteur, fuir, se fuir... Le temps de reprendre haleine, il se laissa porter, étendu comme une planche, par un courant plus frais. Son corps le brûlait de partout à présent mais d'une douleur exquise, salvatrice, de ces souffrances qui vident l'esprit. Il dériva ainsi longtemps. Il n'avait plus aucune notion du temps encore moins du danger. Comment allait-il remonter? Peu importait à cet instant. Il était tout à son lit aqueux, à ce paysage brut

avec comme vis-à-vis la falaise rocheuse et la ligne d'horizon qui se faisaient écho sous un ciel d'un bleu intense.

Une fois reposé, le jeune homme entreprit de faire quelques brasses pour explorer l'endroit. Il était magnifique. De ce point de vue, la falaise abrupte laissait la place à un escarpement plus doux, de plus faible inclinaison. Un pur écrin de beauté pour un paysage insoupçonné : une nature indomptée faite de cactées, de fleurs sauvages, de ronces, de graminées, une flore généreuse qui s'épandait en lit végétal vers la mer.

Il nagea à en perdre haleine. Insensible à l'effort et à la morsure du sel à laquelle il avait fini par s'habituer. Il avait envie de tout découvrir de cette partie inconnue et préservée de ligne côtière. Le littoral sauvage était une succession de falaises rocheuses et calcaires veinées d'ocre, de pourpre et de coteaux boisés nus de tout habitat. Dans ce havre au microclimat, les failles de la roche abritaient des oiseaux sauvages. Du côté où il nageait, la mer était étale. À l'approche de la falaise, les eaux devenaient houleuses et brisaient leur fureur contre le colosse rocheux. Plus en aval encore, des calanques préservées, nichées entre deux avancées de la falaise dans l'Atlantique. Le spectacle était saisissant. Louis émerveillé oubliait même de nager.

Le soleil commençait à infléchir sa course dans le ciel. Ses reflets sur l'eau devinrent moins éblouissants. Louis restait toujours immobile à observer la côte. Seul le battement de ses jambes lui permettait de rester à flot. Brusquement, son regard fut attiré par la plus petite des calanques. Elle était mystérieuse sans qu'il puisse savoir en quoi. En quelques brasses énergiques, il s'en rapprocha en contournant soigneusement le tourbillon écumeux du bord de la falaise. L'eau était de plus en plus tiède à l'intérieur de la calanque, comme dans une piscine naturelle. Il plissa les yeux devant ce qui ressemblait à un petit renforcement à la base de la roche. Les vagues qui déferlaient avaient creusé une brèche dans le soubassement de la pierre, comme une alcôve. Piqué de curiosité, le jeune homme s'en approcha encore davantage, peu impressionné par la distance qui les séparait. Il était de constitution naturellement athlétique et endurante et cet effort physique ne lui faisait pas peur.

Un peu essoufflé, il arriva enfin à l'entrée de l'excavation. *Mon Dieu, une grotte!* Ses membres s'allongèrent sagement en quelques ultimes brasses jusqu'à se retrouver complètement à l'intérieur. Malgré la beauté du lieu, le premier sentiment qu'il éprouva fut le désir de fuite. Il se sentait prisonnier dans ces lieux confinés avec peu d'issues. Dr Tall appelait cela claustrophobie mais peu importaient les termes. Pour se donner du courage, il se rappela les mots de Colonel « *N'aie pas peur de l'inconnu...* » Surmontant sa réaction première, il nagea

plus avant.

Le spectacle était magnifique. Louis en eut le souffle coupé. La grotte ne semblait pas très profonde mais l'était suffisamment pour qu'il n'en distinguât pas tout de suite le fond. Seule la moitié de la grotte était éclairée par le soleil qui miroitait sur l'eau et dont le reflet éclairait les parois à l'entrée. Il eut un peu peur mais il n'allait pas rebrousser chemin aux portes du paradis! Il nagea pour atteindre une des parois. Il distinguait péniblement un affleurement dans la grotte, en forme semi-circulaire, qui ressemblait à des gradins naturels. Il se hissa malgré la mousse qui faisait glisser ses mains et l'instant d'après, il était juché sur les rochers un peu râpeux d'où il jouissait d'une vue panoramique sur toute la grotte jusqu'à l'entrée ainsi que sur une partie de la calanque.

Combien de temps était-il resté ainsi bouche bée à contempler le décor qui s'offrait à lui? Il avait perdu toute notion du temps. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité et il se laissait hypnotiser par ce jeu d'ombre et de lumière, le camaïeu vert-bleuté de l'eau qui chantonnait. La lumière du jour coulait à l'intérieur de la grotte depuis son orifice. Elle se réfractait sur la surface ondulante renvoyant une lumière diaprée qui semblait venir du dessous de l'eau. Il leva les yeux. La voûte de la grotte était relativement basse et hérissée de stalactites qui, loin de l'effrayer, conféraient au lieu une intimité sauvage et préservée. Il avait fallu des centaines d'années de concrétions calcaires pour arriver à ce résultat!

Les yeux de Louis s'étaient complètement habitués à la semi-pénombre. Il balayait d'un regard avide la grotte circulaire, pour en découvrir le moindre centimètre. L'eau clapotait plus fort vers le fond, là où en plissant les yeux, il remarquait une forme oblongue. Elle ondulait également mais restait amarrée par une corde à une protubérance de la roche. *Mais, oui, il s'agissait bien d'un canot!* Presque au même moment, une voix puissante s'éleva. Une voix de baryton. Louis manqua de tomber à l'eau. Malgré le demi-jour, il reconnaissait cette voix. Il l'aurait reconnu entre mille. *Colonel!*

— Halte-là, qui va là? tonna la voix.

L'écho ricocha sur les parois humides avant de se fragmenter entre les stalactites. Louis rechercha du regard l'origine de la voix. Le profil de l'homme se découpait peu à peu en ombres chinoises contre le fond de la grotte. Il éclata d'un rire profond qui ricocha en échos successifs sur les parois de la grotte. Le garçon était à la fois soulagé et profondément déçu de voir sa caverne violée à peine découverte. Déjà, Colonel gravissait en sa direction les rochers du demi-cercle. Sa progression était rendue périlleuse par la mousse et sa démarche hésitante. Il finit par atteindre Louis qui n'avait pas bougé.

L'expression hilare qu'il avait devinée avait laissé la place à un pli soucieux qui lui barrait le front.

— Que fais-tu là, comment es-tu arrivé jusqu'ici? questionna-t-il.

Colonel avait certes l'air soucieux mais semblait aussi froissé qu'une présence étrangère soit entrée comme par effraction dans la petite grotte.

— Comment es-tu arrivé jusqu'ici? répéta-t-il.

— À la nage.

— À la nage? Mais, tu es fou? Te rends-tu compte de la distance?

Il semblait aussi inquiet qu'indigné. Louis n'était pas dupe.

— Vous vous inquiétez pour moi ou vous êtes contrarié parce que quelqu'un a découvert votre cachette secrète?

— Un peu les deux, je présume, avoua Colonel.

Puis sur un ton à nouveau léger :

— Mais tant qu'à faire, j'aime autant que ce soit toi, Petit. Bienvenu dans mon antre! En six ans, tu es le seul à avoir découvert ma cachette, comme tu dis. Ça montre bien une chose, c'est que tu es perspicace. Ou alors, c'est un signe! Et puis, j'ai encore tellement de choses à te dire, avant...

Sa voix se fondit dans la semi-pénombre.

— Avant? encouragea Louis un peu inquiet.

Colonel se recomposa en une microseconde et dit sur un ton faussement fataliste :

— Oh, tu sais, je ne suis pas éternel et je suis bien vieux maintenant! Je suis perclus d'arthrite et... un peu las de faire mes simagrées!

— Ce ne sont pas des simagrées! s'indigna Louis. Vous êtes la personne la plus sage et la plus intelligente que j'aie jamais connue, même... même avant!

Louis s'expliquait à présent les fugues du vieil homme, qui pouvait rester des jours sans retourner à La Maison des épices. Il se souvenait d'avoir entendu maintes fois Kadya pester, avec sa faconde habituelle : *« Ce vieux fou est toujours en train de chiper des provisions à la cuisine. Et après, hop! Envolé jusqu'à ce que la faim le ramène. Vieux chapardeur... à son âge! Il ne peut pas rester ici et manger avec tout le monde? C'est24! Espèce de vaurien, homme des cavernes! »* Elle n'était pas très loin de la vérité, si elle savait...

La thèse de Kadya se confirmait lorsque Colonel entreprit de faire faire à Louis le « tour du propriétaire ». La grotte était en effet minuscule mais naturellement aménagée pour qu'on puisse y gîter.

C'était un monde à part, un monde minéral qui recelait une richesse de formes, de bruits et de couleurs. Le vieil homme lui expliqua qu'un cours d'eau souterrain aboutissait dans le fond de la grotte. En traversant la roche, cette source toujours fraîche se purifiait et s'enrichissait de nombreux minéraux. *Une véritable source de jouvence!* conclut-il en s'asseyant enfin avec une grimace de douleur. Louis s'assit auprès de son ami et ils écoutèrent en silence le goutte-à-goutte de la source qui se déversait sur la surface du bassin d'eau de mer.

24 Expression de mépris.

Sur le surplomb de la roche, les deux hommes étaient assis et observaient le panorama dans un profond silence.

Louis fut le premier à interrompre leur méditation.

— Cet endroit est magnifique. On se croirait au paradis et vous... vous parlez de mort.

Il n'avait pas oublié les dernières paroles de Colonel et peut-être méditait-il même dessus.

— Mais c'est quoi au juste la mort? répondit Colonel avec un sourire las. Pourquoi est-ce qu'elle devrait être taboue? Elle est aussi naturelle que nécessaire. La vie et la mort sont deux faces d'une même pièce, Petit. C'est la seule certitude que nous ayons sur Terre! Au lieu de ça, nous la conjurons, la repoussons du mieux qu'on peut et quand elle nous rattrape, que peut-on y faire? Notre âme nous quitte et ce corps qui s'est tant battu à la fuir est ensuite lavé, dépouillé de toute salissure de l'agonie, parfumé, paré. Comme un vivant qui dort profondément, puis hop! on le met en terre et les autres s'empressent d'oublier et de retourner croquer la vie à belles dents pour ne pas penser à la mort.

— En attendant leur tour, fit observer cyniquement Louis.

— Tout à fait, mais tout en faisant mine de ne pas y penser. La mort et ses signes avant-coureurs sont devenus les principaux interdits du monde moderne. Si on enterre les morts, c'est bien pour nier la mort, l'enfouir, tenter de la recouvrir d'oubli. Les gens en Occident se ruinent en crèmes, pommades, élixirs qui n'ont d'effet que dans leur tête. Quand ils n'ont pas tout simplement recours à la chirurgie esthétique pour retendre leur peau flapie à quarante ans par le stress et la pollution.

— Ou comment faire du neuf avec du vieux.

— Tu as tout compris! On souhaite vivre vieux tout en restant jeune. Paradoxal non?

— ...

— Alors, pourquoi ne pas s'accepter et accepter d'aller à la mort quand il est temps, la fleur au fusil? Avant, dans nos sociétés traditionnelles, à la mort, on accédait à un statut honorable : on devenait un ancêtre, et ce, pour l'éternité. Les ancêtres continuent à vivre avec et à travers leur famille et leur communauté. Les vivants leur parlent tous les jours, les vénèrent, les nourrissent par des offrandes. Nous les ancêtres continuons à vivre depuis le lieu où nous nous reposons et avons une utilité, un véritable pouvoir : intercéder pour nos descendants afin que la vie leur soit plus douce et qu'ils soient préservés des malheurs.

— Nous? releva Louis.

— Enfin, je veux dire eux... Mais en attendant, il faut vivre, et c'est valable pour toi, Petit. Si tu te tiens prêt à accepter la mort, tu vivras de façon plus sereine. Attends-toi à accepter le pire et après ça, tu auras le sentiment de n'avoir plus rien à perdre. Et pour répondre à ta préoccupation, ne t'inquiète pas, mon voyage dans la vie n'est pas encore fini, encore que ce n'est pas moi qui décide!

Colonel se mit à rire franchement. Un rire amplifié par l'acoustique de la grotte. Comme un pied de nez à la mort, justement. Qui était aussi risible que tout le reste.

— On ne demande pas de vivre avec l'obsession de la mort. Juste nous rappeler que nous sommes mortels! Après tout, naît-on pour autre chose que pour accomplir une seule mission : mourir? Traverser la vie comme on traverserait une rue, avec le risque de la voir abrégée en cours de chemin, se faire écraser à chaque carrefour ou au contraire, échapper à un danger et bénéficier ainsi d'un rab de vie? Je ne veux pas être cynique, Petit, mais il n'y a rien de plus prévisible, plus universel, plus constant à travers les âges que la mort. Je me rends compte que je parle beaucoup. Or la mort est un fait brut, qui n'a besoin d'aucun mot. Je ne suis qu'un vieillard sénile, n'écoute pas ce que je te raconte.

Oui, vieillard sénile, on ne me la fait plus celle-là! Louis se contenta de sourire dans la semi-pénombre. Il était surtout plus ou moins rassuré quant aux intentions de Colonel. Son lapsus avait éveillé en lui un trouble. En peu de temps, le vieil homme l'avait apprivoisé là où les médecins avaient lamentablement échoué. Malgré la différence d'âge et le passé probablement trouble de Colonel, il avait appris à l'apprécier, à l'écouter et même à suivre ses conseils. À La Maison des épices, tout le monde s'étonnait de ce changement : Louis se mêlait plus volontiers aux autres, écoutait plus qu'il ne parlait parce qu'il n'avait rien ou si peu à raconter de son passé mais sa présence était signe d'une nouvelle sociabilité. Même les séances avec Dr Tall lui étaient moins pénibles et le thérapeute pouvait apprécier les progrès

considérables de son jeune patient.

Ndèye Fily, elle, était ravie et ne s'en cachait pas. Elle appréciait Louis et l'entraînait souvent dans ses jeux ou ses plaisanteries. Elle s'était mise en tête de lui apprendre le sérère, ce qui finalement s'avéra une tâche plus compliquée qu'il n'y paraissait. Mais elle ne s'avouait pas encore vaincue. Elle était tenace. C'était une jeune fille simple, enjouée et sa compagnie lui était agréable. *Un peu trop bavarde, par contre*, pensa Louis en souriant au souvenir de ses paroles incessantes.

Colonel rompit leur silence méditatif en abordant un sujet plus terre à terre :

— Je t'ai cherché ce matin, on m'a dit que Dr Tall t'a emmené chez Demba Sarr.

— Exact, confirma Louis laconiquement.

— Et alors?

— Et alors, je ne sais pas trop que penser... J'ai l'impression que je deviens aussi transparent pour les autres que cette eau qui baigne nos pieds.

Le regard triste du jeune homme se porta vers l'entrée de la grotte. L'eau était en effet d'une clarté limpide ; on pouvait voir à travers une myriade de poissons nager en toute liberté, comme dans un aquarium naturel éclairé par la lumière du soleil. Ils tournoyaient dans leur kaléidoscope géant aux côtés d'un millier de particules phosphorescentes. La flore sous-marine se mêlait au bal, dansant sous l'effet des courants tièdes.

— Est-ce que tu y crois, seulement?

— Je ne sais pas, je ne sais plus que croire, qui croire!

— Mais tu es tout de même conscient que les gens ici font ce qu'ils peuvent pour t'aider?

— Oui, enfin, je crois.

— Alors, laisse-les faire. Ils utilisent chacun leurs méthodes mais dis-toi qu'ils visent tous la même chose : que tu redeviennes une personne accomplie, qui arrête de fuir comme une ombre et qui assume ses souvenirs, fussent-ils douloureux. Alors seulement tu pourras renaître véritablement à la vie.

Ses paroles, une fois n'est pas coutume, avaient des accents sentencieux. L'acoustique de la grotte leur donnait un ton encore plus solennel. Devant le silence de Louis, Colonel continua :

— Ce qui t'arrive n'est pas une fatalité. Tu as subi un choc important, Petit. Ça, c'est ce que la médecine dit, mais elle n'est pas seule. Demba Sarr et ses acolytes diront autre chose, d'autres encore

auront une version différente. On ne verra pas pareil d'un camp ou de l'autre. Ici, on dira que tu as été envoûté ou alors que tu as dû transgresser un tabou. Ailleurs, chez toi en Occident, on dira que l'origine est encore plus lointaine, que c'est une déconstruction identitaire ou que tu n'as pas su assumer certaines contradictions.

— Pourquoi chez moi en Occident? s'indigna Louis.

— Tu t'es vu avec ton teint de *naar*²⁵ et tes yeux clairs? Ils diront que tu es d'ici et de là-bas mais moi, je dis que tu es de nulle part. Voilà!

Louis était agacé et on pouvait le lire sur son visage malgré l'obscurité. Il en avait marre qu'on lui parle de son apparence, où qu'il soit. *Où que je sois? Différent. Ni d'ici, ni d'ailleurs. Un nomade dans ma tête et dans mon cœur. J'ai six ans et je ne mange plus de chocolat pour qu'on m'accepte enfin. J'aimais tant le chocolat...*

À cette évocation de sa mémoire, Louis fut pris de violents tremblements. Il se mit à murmurer des paroles incompréhensibles et à gémir faiblement, comme s'il était pris dans un cauchemar et secouait la tête pour se réveiller. Colonel l'entoura de ses bras maigres et cette fois, le jeune homme se laissa faire. Il sanglota doucement, pendant de longues minutes, jusqu'à qu'il fût complètement calmé.

Le vieil homme desserra progressivement son étreinte et se leva enfin. Il avait décidé de laisser Louis à lui-même car il le sentait maintenant prêt à affronter ses souvenirs. Il ne commentera pas cette dernière vision. Bien au contraire, il prit un ton volontairement enjoué.

— Rentrons avant que la marée ne monte. Vois comme le canot s'agite. Il ne faut pas qu'il se détache et nous laisse en rade! C'est un endroit très dangereux, tu sais. Quand les eaux montent, c'est un véritable piège! Tu te vois, toi, embroché par une stalactite?

L'écho de la grotte emporta son rire dans les entrailles de la falaise.

²⁵ Maure.

IX

La seule différence entre moi et le fou, c'est que je ne suis pas fou.

Salvador Dali

Les jours s'écoulaient tranquilles à La Maison des épices. Louis faisait des progrès visibles malgré le grand trou noir qui ravageait toujours son esprit. Il se mêlait plus volontiers aux autres patients, au personnel et saluait même de loin les villageois lorsqu'il les croisait.

Diodio leur avait fait une visite-surprise, à la grande joie des habitants de La Maison. Il ne voulait plus qu'on l'appelle Joe. Il avait changé depuis qu'il avait quitté La Maison sur les conseils de l'équipe médicale et sa famille. Il s'était considérablement remplumé mais gardait son sourire chocolat qui rendait son rire communicatif. Plus aucun symptôme de ce qu'il décrivait lors du *Penc* auquel Louis avait assisté. Il avait passé l'après-midi avec les pensionnaires, discutant de tout et de rien assis ou étendus sur une natte, dans la cour ombragée. Il leur parla de sa toute nouvelle vie, rythmée par les travaux des champs en période d'hivernage et le petit commerce d'objets artisanaux à la ville pendant la période de soudure. Il s'était même mis à apprendre le français au contact des citadins et tenait coûte que coûte à en faire la démonstration séance tenante :

— *Mwa sa parlé bon faransé, mennan!*

L'assistance était hilare. Ndèye Fily qui s'était arrêtée un instant pour partager quelques mots avec eux n'en pouvait plus de rire. Ses fossettes creusaient ses joues et au coin de ses yeux, des larmes perlaient. Elle peinait à rester debout et finit accroupie sur la natte tant ses boyaux se tordaient. Colonel, lui, pestait contre ce « béotien » qui allait faire Senghor se retourner dans sa tombe et se faire mal! Louis non plus n'arrivait pas à se contenir. Diodio qui tentait de garder un air sérieux lui-même finit par se joindre à eux. Il n'avait pas changé. Toujours à faire le pitre. Ameutée par tout ce raffut, Aïssa Ndaw descendit. Elle aussi était contente de le revoir. Elle le salua longuement, prit des nouvelles de sa famille et resta quelques instants avec eux. Elle put mesurer en quelques paroles échangées les étonnants progrès de Diodio. Il vivait à nouveau parmi les siens à

Fimela, partageait leur rude quotidien de paysans, cultivait son champ, bref, se sentait utile. Rassurée, Dr Ndaw prit congé pour retourner à ses patients mais l'invita néanmoins à rester déjeuner avec les pensionnaires.

— *Samé! Mon fame et mé zenfan maten avec une bon cere mbuum*²⁶!

Et tout le monde éclata à nouveau de rire. Colonel, pince-sans-rire, ne put se retenir cette fois. La chef s'éloigna en hochant la tête, d'un air faussement désolé. Avec un sourire qui dévoilait ses dents blanches et bien alignées qu'on voyait si rarement. *Sacré Diodio!*



Après le déjeuner, c'était l'heure où chacun regagnait sa chambre à la recherche d'un peu de fraîcheur. C'était l'heure où le soleil se faisait plomb et la savane semblait prendre feu. Louis était allongé dans sa chambre, les yeux grands ouverts. Les cris et les rires de Ndèye Fily résonnaient encore à ses oreilles. Une vraie chipie! Et Diodio qui faisait son intéressant parce qu'il baragouinait le français! Il n'était pas dupe du fait qu'on se moquait de lui. Il en rajoutait probablement même une couche! En ces rares instants, Louis se sentait heureux. Il n'avait plus peur de la compagnie des autres. Il se sentait même rassuré de leur présence. Elle lui évitait d'être la proie de ses démons, d'entendre ces voix venues de loin entrer par effraction dans sa tête comme il lui arrivait de plus en plus souvent depuis quelque temps.

Il repensait avec nostalgie à son escapade de l'avant-veille. Il n'avait qu'une envie : retourner à la grotte. Tout était magique : le clapotis des eaux, le kaléidoscope des poissons, la profondeur du silence, cette sensation de liberté malgré le quasi-enfermement, les discussions sans fin avec le « maître de céans ».

Depuis leur première rencontre dans la crique, les deux hommes se retrouvaient souvent pour des conversations interminables auxquelles Louis avait fini par prendre plaisir. Mieux, la présence de Colonel était la seule qu'il souhaitait vraiment avoir auprès de lui tant il trouvait leurs échanges vivifiants. Entre génie et folie, ce vieil homme, sous ses faux airs usés et désabusés lui redonnait peu à peu goût à la vie et lui transférait la flamme qui l'animait avant peut-être de s'éteindre pour de bon. Car entre alcool et tensions extrêmes, son organisme était mis à rude épreuve : il consumait la vie par les deux bouts, pressé, semblait-il, de la laisser derrière lui. *Mais pourquoi?*

Louis se sentait désormais assez en confiance pour lui poser toute sorte de questions. Sur lui, sur ce qu'avait été sa vie passée, sur le flou qui entourait sa vie de militaire puis sa venue à La Maison des épices. Car lui n'avait pas plus perdu la mémoire que la raison. Derrière le

personnage sentencieux et quelque peu blasé se cachait un mystère que son jeune ami pressentait sans aller au-delà de cette ambiguïté entretenue. Colonel disait juste ce qu'il voulait qu'on sût et par mille manœuvres habiles mystifiait son entourage. Jusque-là, Louis s'était contenté d'accueillir cette amitié spontanée, tacite, faite de pudeur et de non-dits complices. Ce non-jugement de l'autre, cette proximité salvatrice qui avait su recréer un lien plus pacifié et chaleureux avec son entourage et par-là même repousser l'issue probable qui le guettait : la démence. Il en avait en tout cas tous les ferments. Jusqu'à ce que Colonel pousse, sans en avoir l'air, les portes de son intimité.

Dr Tall fut le premier surpris. Les progrès que réalisait son patient n'étaient pas attribuables qu'à leurs séances. Si peu même. Il ne s'en formalisait pas parce que seul le résultat lui importait vraiment. Leurs rapports étaient toujours en demi-teinte. « Lâche-le un peu ! » lui avait recommandé Aïssa Ndaw. « Laisse-le vivre sa vie, il n'est plus un danger pour lui-même. Il se reconstruira progressivement, à son rythme. » Dr Tall avait donc espacé leurs rendez-vous et continuait à mesurer de loin les progrès de Louis. Il s'était lui-même investi auprès d'autres patients qui avaient d'autres formes de souffrances et en tirait le plus grand bénéfice. Dr Ndaw n'était pas dupe. Elle se rendait bien compte que son collègue s'investissait plus que de raison dans cette relation d'aide. Elle pouvait le comprendre car il l'avait lui-même soustrait à la curiosité de ses collègues de la ville, *ces grands pontes qui avaient le verbe haut et le profil bas*, et elle voyait ses efforts pour tenter de ramener le jeune homme à une certaine normalité et le raccrocher à des racines, fussent-elles différentes. Mais il s'y prenait parfois maladroitement, à son avis. Il y mettait trop d'engagement et trop de cœur. Son rôle, estimait-elle, était aussi de le protéger, lui Yérin Tall.

Allongé sur son lit, Louis regardait un coin de ciel. Des oiseaux voguaient dans l'immensité d'air bleu. Il aurait tant voulu être un oiseau... Il finit par s'assoupir. Une petite brise faisait danser les rideaux de la fenêtre et caressait son corps dévêtu, abandonné au sommeil.

Un oiseau se pose sur le bord de ma fenêtre. Il a le poil blanc nacré des oiseaux de mer. Son œil fixe m'invite à le suivre. Il reste immobile quelques secondes puis fait quelques pas maladroits sur l'encadrement avant de s'envoler à tire-d'aile pour rejoindre sa volée. Il ne se retourne pas mais sait que je suis derrière. J'embrasse le ciel de mes ailes toutes nouvelles. Je n'ai pas peur. Un doux ramage accompagne notre ballet. Je les suis toujours dans leur danse improvisée, fendant l'air, léger et gracieux. Ils planent dans l'air et moi à leur suite. De gros nuages assombrissent tout à coup le ciel. La colonne pique vers une direction inconnue. Je ne peux plus les suivre, je les ai perdus de vue. Je suis à bout de souffle. J'ai repris ma dimension

d'humain. Mon corps lourd tombe comme un oiseau mort. Les nuages remontent vers le ciel vite, très vite. La terre vient à la rencontre du ciel. Très vite...

Louis se réveilla en sursaut. Il était dans son lit, en nage. Dehors l'orage avait éclaté et rayait l'atmosphère de ses filets drus. Il entendit de la cour des voix féminines courir en gloussant de rire. Elles s'étaient laissé surprendre par la pluie. Il se redressa sur son lit, la tête endolorie. *Comment voler quand on n'a plus d'ailes?* Il secoua la tête pour desserrer l'étau et sortir pour de bon de ses rêveries.

Mais le monstre ne le lâchait pas. Dans sa semi-torpeur, il était vulnérable. Une impression, furtive. Un lambeau de rêve éveillé. Des images du bleu profond des eaux de la calanque qui se superposaient à d'autres moins nettes, sépia, qui défilaient devant ses yeux ouverts. Les contours étaient flous, comme sur une vieille photo jaunie. Comme une bobine dérégulée. Des voix, des cliquetis de verres qui s'entrechoquent, des galops de ferraille. Il distinguait des expressions de visage mais les traits restaient mystérieusement imprécis. Voilà que ça recommençait...

Le train s'ébranle dans un nuage de poussière qui fait tousser ceux restés sur le quai. Certains s'essuient le coin de l'œil avec des mouchoirs en tissu. Les autres les agitent en signe d'adieu. Le train sort lentement de la gare. Les secousses nous font bondir sur nos sièges et moi, ça me fait rire. Un monsieur dort déjà, malgré le bruit du train qui crisse sur les rails. Il lève la tête puis repique du nez. Maman quitte la fenêtre. Elle aussi a de la poussière dans l'œil et prend son mouchoir pour s'essuyer les yeux. J'en profite pour regarder la gare s'éloigner. Les gens ne sont plus que des petits points sur le quai. Le gros ver annelé toussait sa fumée dans l'atmosphère. On rentre dans un tunnel. Puis un autre. Maman est maintenant assise et fait semblant de lire. Les secousses agitent ses cheveux qui lui tombent sur le visage. Elle ne fait rien pour les repousser. Je sens quand maman est triste et ce n'est pas qu'à cause de la poussière. Le dernier tunnel était plus long mais maintenant on est en rase campagne. Le paysage défile à toute allure. Des vaches me regardent puis s'éloignent vite. Les maisons aussi, mais moins vite.

Je tourne le regard vers l'intérieur parce que j'ai la tête qui tourne. Il y a un garçon de mon âge. Peut-être un peu plus. Il regarde maman. Puis me regarde. Puis maman encore. Elle s'en moque. Elle a l'habitude. Moi, j'en ai assez de son regard et de celui des autres. Je lui tire la langue et me love contre elle. Elle me fait un câlin machinalement. Elle n'a plus de poussière dans les yeux. C'est comme ça que je l'aime le mieux. Je l'enlace de mes deux bras. Je veux la protéger.

Je suis bien dans sa chaleur. Elle pose son livre et ferme les yeux. Le roulis du train nous berce. Je sens sa tête se faire plus lourde sur mes

cheveux frisés. Les siens glissent sur moi et me chatouillent le visage mais je ne bouge pas pour ne pas la réveiller. Le roulis me donne sommeil aussi. Je la serre très fort pour l'emporter dans mes rêves...

Certains rêves de jour sont doux. D'autres donnent envie de se réveiller. J'ai envie de me réveiller et de me rassurer que maman est là, qu'elle ne partira pas. Au lieu de ça, Madame Pichon me tire l'oreille pour me faire rentrer en classe.

Madame Pichon...

Pourtant, depuis que Jérémie nous a rejoints deux mois après la rentrée, j'ai un peu la paix. Jérémie, c'est mon copain de la rangée du milieu. C'est aussi le plus fort. Pas physiquement, il est petit et un peu timide, mais il est le premier en maths et dans toutes les matières. Le Principal disait qu'il s'ennuyait dans la classe d'avant. Trop fort, il sait même sauter dans le temps : deux mois dans la classe de l'année dernière et maintenant dans la classe des plus grands. Et pourtant Madame Pichon ça n'avait pas l'air de lui plaire. Mais puisque le Principal gronde plus fort qu'elle, elle n'a rien dit. Elle lui a seulement dit d'enlever son bonnet. C'était marrant, comme une crêpe sur sa tête. Jérémie hésite mais quand elle lui plante ses gros yeux de poisson, il a peur de la pluie et le replie dans sa poche. Il pleure en silence. Parce que c'est un petit. J'ai de la peine pour lui.

La petite fille blonde s'appelle Magali. Elle aussi est devenue notre amie. L'autre jour, dans la cour, elle a pris ma main et m'a dit « moi, j'aime bien ton bronzage, tu sais... et tes yeux aussi. Ils sont bizarres mais jolis! » Je n'ai rien trouvé à répondre. Je me suis senti bête et elle aussi.

26 Jamais! Ma femme et mes enfants m'attendent avec un bon *cere mbuum*.

Louis se leva complètement. Il était lessivé d'avoir lutté, happé dans ce tourbillon dont il voulait à tout prix sortir. Il était fatigué de se battre contre ses souvenirs malvenus et intempestifs. Il en sortait sans énergie, confus, le corps endolori contracté comme un vain rempart. À cette heure de l'après-midi, la fenêtre laissait s'engouffrer un souffle plus frais qui décollait une à une les mèches qui s'accrochaient à son front.

Il fit quelques pas en direction de la fenêtre. L'orage était passé et avait considérablement rafraîchi l'atmosphère. Les pensionnaires de La Maison des épices avaient à nouveau investi la cour. Du deuxième étage, il entendait leurs bavardages ponctués de rires. Il n'avait pas vraiment envie de les rejoindre aujourd'hui. Il n'en avait pas la force.

Louis sortit de la chambre. Dans ces moments-là, elle devenait comme une prison. Il descendit doucement les escaliers et se faufila vers l'extérieur. Personne ne le remarqua sortir ou alors ils firent semblant de ne pas le voir. L'air était chargé d'iode et de senteurs feuillues. Des rais de lumière traversaient les quelques nuages qui s'attardaient encore et s'accrochaient aux flots moutonnés de l'océan. La plage après la pluie était déserte, nue, offerte. Il observait muet la beauté de la nature silencieuse troublée par le tumulte des vagues. Le sable humide lui massait la plante de ses pieds. Il avait la tête vide. Vide de toute pensée, de tout souvenir, de tout désir. Il se mit à avancer lentement en direction de la mer. Un pas après l'autre. L'eau lui léchait les orteils puis battait ses mollets à mesure qu'il avançait. Il l'avait aux genoux à présent, puis aux hanches, à la poitrine, aux épaules. Quand la mer eut recouvert sa tête, il se laissa porter, les yeux ouverts sur le fond trouble de l'eau. Il se laissa bercer par les courants capricieux et le chant des coquillages qui dansaient dans le ressac. Il s'abandonna en apnée. Jusqu'à une asphyxie certaine.

Une vague puissante l'enroula et déferla sur la berge dans un claquement sourd. Louis se retrouva projeté sur le sable, hébété mais vivant. Il reprit son souffle quelques secondes, toussa, crachota, la poitrine en feu. Il avait les yeux rougis.

Le temps de reprendre ses esprits et ses forces, le jeune homme se dirigea à nouveau vers la mer. Le ciel s'était considérablement éclairci. Cette fois, ce n'est pas le fond qu'il voulait découvrir, mais la grotte qu'il voulait retrouver. Il pourrait ainsi continuer ses explorations sans craindre la furie des vagues. Son corps se délia en brasses souples. Il goûtait avec ravissement la fraîcheur de l'eau. Ses membres douloureux se déployaient enfin. Il nagea énergiquement. Après de longues minutes de nage intense, il contourna la crête pour pénétrer dans la calanque. Quelques mouettes caracolaient au-dessus de l'eau limpide. Tout était silence. En quelques minutes il arriva à l'entrée de l'excavation.

Louis nagea dans le ventre de la falaise. Son premier mouvement fut de rechercher des yeux le canot. Il n'eut pas le temps de le découvrir car déjà une voix le hélait.

— Je savais que tu viendrais. L'appel de l'eau, Petit, c'est plus fort que tout!

— Bonjour, Colonel, se contenta-t-il de répondre, essoufflé.

Colonel lui tendit sa main osseuse et le hissa avec une poigne surprenante sur le banc naturel qui ceinturait la grotte. Louis le remercia de la tête et alla s'abreuver à la source. Sa gorge brûlait de soif et de sel après cette longue traversée. Désaltéré, il revint près de son ami et prit place. Ils écoutèrent ensemble la musique de l'eau, comme dans une cathédrale où le soleil filtrait à travers les vitraux bleutés de l'océan. Louis avait les membres anesthésiés de froid et la tête vide de fatigue. Pour autant, il se sentait bien. Comme il ne s'était pas senti depuis longtemps. Ils restèrent longtemps assis en silence.

— Cette eau pourrait être l'origine et la fin du monde. Tout y est! commença Louis, les yeux rivés sur le plancher liquide.

— Ah, tu y crois, toi? Tu as trop lu de livres d'école, Petit.

— En effet, j'ai dû avoir appris ou lu quelque chose comme ça, avant.

Colonel sourit avec indulgence.

— Les scientifiques pensent que l'origine du monde serait une sorte de « soupe primitive » comme celle-ci, un lac où une quelconque molécule, sous l'effet de la chaleur, aurait connu des évolutions et des mutations sur trois à quatre milliards d'années. C'est de la connerie! Réfléchis cinq minutes : comment une molécule et du soleil peuvent devenir ce que nous sommes toi et moi? Des hommes avec un corps et une âme? Des bipèdes qui pensent, qui ont des émotions, qui planifient, qui construisent des gratte-ciel. Tu y crois, toi?

— Ben, je ne sais pas, je n'y ai pas vraiment réfléchi... En plus je me dis que c'est le résultat de siècles de recherche...

— Foutaises je te dis! Imagine. Selon cette théorie, tout commence par la matière. Et nous, on sait tous qu'on est matière mais aussi esprit. Et l'esprit domine la matière. Ça te semble tenir debout tout ça? Moi, je n'ai pas besoin d'être allé à l'école très longtemps pour ne pas y croire en tout cas. C'est tout simplement insensé, c'est la négation de Dieu. Arrêtons de vouloir trouver une explication à tout. Il y a des mystères qu'on ne percera jamais et ça devrait nous ramener à notre dimension d'humains.

— Donc, je ferais bien de balayer tout ce que j'ai appris. Comme ça. *Pfuit!*

Colonel se mit à rire franchement cette fois.

— Moi, je lance juste mes idées. Après, c'est toi qui les attrapes ou les laisses tomber. Elles valent ce qu'elles valent. Tu réfléchiras tout seul après. À propos de l'éducation, celle que tu as reçue à l'école, ce que t'ont dit tes parents ou les adultes, ils ne font que te chausser des lunettes pour percevoir le monde avec un certain regard, celle qu'on t'a inculquée, celle correspondant à l'époque ou à la société dans laquelle ils vivent. Ton éducation ne doit pas t'empêcher de penser par toi-même, au contraire! C'est ton libre arbitre qui te permettra de remettre en question les principes qu'on t'a inculqués et c'est ainsi que tu t'en libéreras ou que tu les accepteras!

Le vieil homme se tut comme pour faire languir Louis quelques secondes encore, puis reprit avec des airs mystérieux et un sérieux qu'on lui connaissait rarement :

— Le monde est une énigme, Petit, ce qui ne veut pas dire que son origine ne doit pas être une préoccupation pour nous. Tout le monde a eu un jour ce questionnement de savoir qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous? Pour certains, cette angoisse ne les quitte jamais et je les plains. Mais nous autres essayons très vite d'interpréter ce qui nous arrive tous les jours et de le digérer, de façons différentes selon les cultures et les civilisations, ou même les époques. Et c'est encore plus facile quand c'est écrit dans les livres « prêts à croire » ou rabâchés par nos parents ou maîtres...

— Ou... par les religions. Elles aussi nous proposent leurs repères.

— Si ce n'étaient que des repères, encore! Disons qu'elles proposent leur interprétation. Chez tous les peuples du monde, il existe un mythe de la création du monde. Le mythe n'est rien d'autre qu'un message pour permettre aux hommes de comprendre les phénomènes qui les entourent et sur lesquels ils n'ont aucune prise. Je suis convaincu que le mystère de ce monde ne sera jamais élucidé et je confie mon angoisse à l'Être Suprême, quel que soit son nom : Dieu, Allah, Yahvé, Roog²⁷, Odin, peut-être même plusieurs dieux à la fois comme souvent

chez nous en Afrique avant l'arrivée du Blanc!

Colonel farfouilla dans la poche de son imperméable et en sortit un caramel mou. Il le fourra dans sa bouche et mâcha bruyamment avant de s'imbiber de son breuvage préféré.

— Aujourd'hui, on s'attache plus à la représentation de Dieu qu'à son sens profond. Parce que les « maîtres à penser » commandent notre foi et nous brandissent l'enfer à tout bout de champ. On souscrit de force à des dogmes en pensant gagner le paradis futur et bizarrement, l'angoisse augmente parce que c'est le commerce de la peur! Et donc, il y en a qui se rebellent contre ces vérités « prêtes à gober » et c'est comme ça qu'en Occident l'athéisme connaît de beaux jours! C'est souvent une attitude de défi parce qu'ils ont vu clair dans le jeu des religieux qui sont sortis de leurs rôles de guides pour devenir des imposteurs ou des intrigants!

— Colonel!

— Si si si! Ils obtiennent exactement le contraire de ce qu'ils recherchent. C'est à cause d'eux qu'on entend « Dieu n'existe pas », « on est sur Terre par l'effet du hasard ou du *Big Bang* » ou des inepties de ce genre.

— Par l'effet de la fameuse soupe...

— Exact. J'ai même entendu que « Dieu est l'égout de toutes nos contradictions insolubles ». En même temps, il y a plus d'adeptes que jamais pour le « New Age », un regain de spiritualisme, un engouement pour l'astrologie, les spiritualités orientales, bref, tout ce qui échappe à l'esprit cartésien que les Occidentaux avaient eux-mêmes mis en avant pour nier Dieu. Ils cherchent un sens à leur vie à travers des civilisations préservées qui ont su garder leurs valeurs originelles. Les Occidentaux se disent athées dans leur majorité mais l'Inde les séduit de ses mystères, l'Afrique les appelle dans ses profondeurs inviolables. Paradoxal, tu ne trouves pas?

— Mmm... Est-ce que ça veut dire que la quête de Dieu est vouée à l'échec?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit! L'homme se sent impuissant pour lutter tout seul contre cette angoisse et contre tout ce qu'il ne peut pas rationaliser. Cette impuissance lui révèle sa précarité et le fait qu'il n'est que poussière à l'échelle du cosmos. Pour son équilibre et son salut, il s'en remet donc à Dieu, un Dieu « régulateur psychologique », ou en tout cas la représentation qu'il s'en fait, tout en admettant qu'il n'aura pas de son vivant la clé de tous les mystères. C'est comme ça que la religion propose au croyant un pont entre le réel et l'irréel.

Colonel reprit une rasade de *sëng*²⁸.

— Dieu existe, Petit, et Il est bien plus que cela. On confond

souvent les rites et leur finalité, le canal à travers lequel on souhaite accéder à Dieu et Dieu Lui-même. Nos frères sont plus convaincus qu'ils sont mourides, tidianes, hindouistes, layènes²⁹ ou anglicans que du fait que la religion qu'ils ont choisie ou dans laquelle ils ont été baptisés à la naissance est juste une voie pour les amener à Dieu, pour se rapprocher de Lui.

— Si j'ai bien compris, ça revient à dire que la religion, oui, mais Dieu d'abord?

— Oui, peut-être... mais il faut aller plus loin. Il faut se demander pourquoi cette déviance. Parce qu'on ne fait pas l'effort d'écouter les commandements de Dieu.

Voilà qu'il débloque complètement! pensa le jeune homme en souriant. Il l'imaginait déjà en illuminé, dressé sur la falaise, arc-boutant sa frêle carcasse pour résister au vent et gratifiant la Terre de ses prophéties. Le vieillard sourit en fixant son jeune ami du regard.

— Je sais ce que tu penses. Je ne suis pas fou, je sais très bien ce que je dis! Les hommes ont besoin de guides. Dans ce monde où le plus souvent on avance au radar, on a besoin d'un sens à sa vie, qu'on trouve parfois dans l'amour pour l'autre, dans la religion, dans la course à l'argent pour certains, ou autres. Je pense quant à moi que le moyen le plus sûr est de déterminer sa propre ligne de conduite, sa propre route avec ses propres balises. Tu te rappelles la route dont je te parlais, avec ses deux bas-côtés.

— Oui, et...? fit Louis qui se perdait un peu dans les raisonnements de Colonel.

— Eh bien, justement! Préparer sa route permet de moins craindre les aléas à venir. C'est prévoir des situations imprévues et se parer d'avance contre les désillusions. Je te propose de te mettre en « configuration route » avec un paysage déjà campé qui est ton cadre familial, tes références et de te laisser guider par tes repères en accueillant avec bienveillance ce qui peut t'arriver de bien comme de mal sur cette route. Sans te dire toutefois que ta route est définitivement tracée!

Louis le suivait de moins en moins. Peut-être que s'il avait bu du *sëng* il aurait été sur la même longueur d'onde... Colonel ne s'en préoccupait pas. Il parlait toujours.

— Ta route elle est là. Mais le conducteur du véhicule, c'est toi! Tu peux te tracer un fil conducteur pour relier le point A qui est le départ de la route, naissance, nouveau départ ou moment de prise de conscience, ou autre, au point Z, inéluctable, la mort et passer par les points C, J, N, W, par exemple, qui seront des repères forts par lesquels ta vie ou ta route doit passer. Le reste de la route sera si

possible rectiligne entre les points mais pas forcément : il y a des circonstances que l'on ne maîtrise pas toujours, des facteurs totalement externes, tu peux choisir d'emprunter des chemins de traverse, faire demi-tour ou au contraire prendre des raccourcis. L'essentiel est de tenir le cap et de graviter toujours autour de la ligne que tu t'es fixée comme idéal.

— Et Dieu dans tout ça?

— Dieu n'est jamais très loin de mes raisonnements, Petit. Une fois sur la route, tu es ton propre maître à bord mais avec les capacités et le potentiel dont Il t'a doté. Après, il n'a pas que ça à faire, tu te démerdes! Tu utilises tes phares, ton klaxon, ton GPS, tu évites ou tu te prends les nids de poule, bref TU ES SEUL MAÎTRE À BORD! L'intérêt n'est pas d'avoir une route sans surprise mais de savoir piloter sa machine qui s'appelle vie!

Les mots fondirent dans l'obscurité qui avait progressivement gagné la caverne. La marée montait progressivement et l'écume des vagues baignait les pieds des deux hommes. Louis ne s'était pas aperçu qu'ils avaient passé tout l'après-midi à discuter et déjà l'obscurité commençait à envahir la grotte. *Comme dans ma tête*, se dit-il, *vide et confus*. Il méditait les paroles de Colonel en se disant bien que tout n'était pas à prendre. N'est-ce pas à ce questionnement systématique que le vieil homme l'invitait?

La carcasse de Colonel se délia péniblement. Il étira ses membres endoloris par l'immobilisme. Il avait parlé avec tant de passion qu'il ne s'était pas rendu compte, non plus, qu'il était resté assis si longtemps.

— Allons, jeune homme, il fait nuit, quoique...

— Quoique?

— Quoique l'obscurité n'existe pas, elle n'est qu'absence de lumière...

Encore un de ses aphorismes.

— Bon, allez, je pense qu'on devrait rentrer pour ne pas inquiéter les autres. Nous aurons d'autres discussions demain, s'il plaît à Dieu. Et... réfléchis à ce que je t'ai dit, sans tout prendre, bien sûr...

²⁷ Dieu suprême selon les Sérères.

²⁸ Alcool traditionnel.

²⁹ Principales confréries religieuses musulmanes au Sénégal.

X

*Je me demande qui est moi. Je me demande si je la rencontrerai
un jour.*

Hillary Rodham

Le cliquetis des chaînes résonne douloureusement à mes oreilles. Je ne reconnais pas l'endroit. La pièce est sombre et humide. Une odeur entêtante, que je ne distingue pas vraiment. J'ai envie d'éternuer pour dégager mes fosses nasales. Cette puanteur tapisse mon estomac et me donne envie de vomir. J'avance à tâtons pour trouver de l'air, une issue. Je me cogne contre des fûts vides. Le bruit creux du bois me fait craindre qu'on découvre ma présence que je n'ai pas souhaitée dans ce lieu inconnu. Le plancher tangué faisant rouler les fûts. Je comprends qu'on est sur l'eau. Un bateau. Sans doute grand de plusieurs ponts. Quelque chose cogne régulièrement sur la coque et j'entends des voix d'hommes pressés donner des ordres brefs à des zombies. Ils n'ont pas la force de monter des canots alors on les fouette. « Bâbord, les hommes, tribord les femmes »... « Les jeunes filles dans l'antichambre du Capitaine en attendant son choix du jour. » L'escalé sera courte alors il faut se presser. Les canots déchargent toujours. La porte s'ouvre et la cale s'éclaire faiblement. Je comprends maintenant où je suis. Les zombies avancent. Leurs membres entravés les obligent à de tout petits pas. Le sol vibre de la musique des ponts supérieurs. Un tonnerre de rires fait tinter le lustre de la salle des banquets. Les zombies n'en finissent pas de s'engouffrer et d'avancer dans le fond de la cale. Je ne sais pas par où fuir. J'ai reculé jusqu'à un coin de la pièce. Pour qu'ils ne me voient pas. Pour qu'ils ne m'emportent pas. Des rires toujours. Des râles sans force, étouffés, résignés. Les beuveries qui durent jusqu'au matin. À l'aube le travail est fini. Les cales sont pleines, on peut lever l'ancre. « Non! Laissez-moi, je ne veux pas y aller... » Personne ne m'entend. Pourtant, les rires, exténués, se sont apaisés et les zombies se sont tus. L'ancre est remontée. Le capitaine a fait son choix. La côte s'éloigne découpant dans l'ombre du matin La Maison des épices. Derrière, le sillon écumeux a déjà tout effacé.

Des coups à la porte de moins en moins discrets. Louis se réveilla en sursaut. Le soleil était déjà haut dans le ciel. Trois nouveaux coups impatients et le visage de Ndèye Fily s'encadra dans l'embrasure. Le pli d'inquiétude qui lui barrait le front laissa vite place à son large

sourire un peu moqueur à la vue du visage hébété de Louis.

— Il est déjà onze heures, fit-elle sur un ton faussement réprobateur. Tout va bien?

— Euh, oui oui, répondit Louis un peu confus en ramenant pudiquement les draps sur lui.

— Parfait. Je t'ai gardé de la bouillie du petit déjeuner.

Ndèye Fily entra sans y être invitée et posa le bol tiède sur la table. Louis qui avait l'habitude de ses manières désinvoltes ne s'en offusqua pas outre mesure. Elle eut tout de même la bonne idée de ne pas s'attarder.

— Tu me retrouves en bas quand tu auras fini? Je voudrais t'apprendre un jeu.

— Le temps de prendre une douche et je suis à toi, ma belle, répliqua Louis d'un ton qu'il voulait enjoué.

Et elle sortit comme elle était rentrée. Laissant derrière elle un sillage de légèreté. Louis se releva complètement. Les draps glissèrent à ses pieds et il observa un moment sa nudité. Ses mains touchèrent ses chevilles, ses poignets, remontèrent sur le torse. Oui, il était vivant, sur la terre ferme, avec de vrais vivants. Pourtant, tout semblait si réel quelques minutes plus tôt : le bateau, les canots, les zombies! Il regarda la mer. Elle aussi était calme, étale. Il comprit que c'était un cauchemar. Mais ce cauchemar, certains l'ont vécu ici il y a très longtemps et leurs âmes étaient emprisonnées dans cette maison, magnifique et maudite à la fois, aux pierres chargées d'une histoire qu'on aimerait oublier. Voilà que dans le puzzle complexe de sa vie se mêlaient des pièces indésirables, qui ne collaient pas, qui la brouillaient encore plus. Son présent devenait insoutenable. Coincé entre un passé obsessionnel et un futur hypothétique.



Louis dévala l'escalier et aperçut Ndèye Fily sous la tonnelle dans la cour intérieure. Il se sentait un peu mieux à mesure qu'il approchait cette cour carrée et ombragée avec ces arbres qui dentelaient le chemin dallé de pierres. Les murs de crépi aux volets bleus étaient assaillis de bougainvillées qui grimpaient jusqu'à la galerie du premier étage et se mêlaient aux barreaux du garde-corps. Le tout donnait une atmosphère d'intimité et de langueur, un peu hors du temps.

Ses yeux s'étaient habitués à la lumière crue du matin. Toute trace de contrariété avait disparu de son visage. Sa jeune amie était assise sur un banc. Elle chantonait un air populaire en jouant avec des petits galets noirs et lisses. Il était heureux de faire l'apprentissage de la bonne humeur à son contact.

Il approcha doucement pour la prendre par surprise. Ndèye Fily se retourna vivement en sentant sa présence et l'accueillit avec un large sourire :

— Je t'ai cherché hier pour que tu m'accompagnes au village. Tu étais encore à la crique?

— Je vois qu'on ne peut rien te cacher! mentit-il. *Personne ne devait connaître l'existence de la grotte, même pas elle...*

Elle ne put s'empêcher d'ajouter un peu contrariée :

— Pourquoi traînes-tu toujours là avec cet extravagant à l'imper crasseux?

Visiblement, elle n'aimait pas beaucoup Colonel. *Encore une qui ne le connaît pas vraiment*, pensa Louis. Il sourit néanmoins, flatté qu'on s'intéressât à lui.

— Mais je rêve ou c'est une crise de jalousie que tu me fais?

— Ça se peut bien! rétorqua-t-elle boudeuse.

Ndèye Fily admettait volontiers qu'elle aimait bien Louis, mais de là à lui faire une scène de jalousie! Elle le considérait comme un petit frère ou un grand frère, elle ne savait pas trop. Elle se reprochait parfois d'être trop maternelle avec lui mais comment pouvait-elle s'en empêcher? Le jeune homme semblait avoir tout perdu. Il n'avait personne à part sa nouvelle famille de La Maison des épices et son univers entier gravitait autour de Dr Tall, d'elle-même et de ce vieil original qui lui mettait on ne sait quoi dans la tête.

— La chef m'a accordé une pause, lui dit-elle gaiement. Tu veux que je t'apprenne à jouer au *wure*?

— Qu'est-ce que c'est?

— Simple, regarde-moi jouer et ensuite fais comme moi!

Elle tira vers elle une planche de bois, alvéolée de douze trous parallèles puis glissa dans chaque trou un à un les galets qu'elle tenait en main. Elle accompagnait chaque geste d'une foison d'explications qui, plutôt que d'aider Louis à comprendre, finissaient par l'embrouiller. Il l'arrêta avant d'être complètement égaré, prit son lot de galets et commença à jouer. Elle l'observait admirative.

— Tu es très doué, je suis épatée! On dirait que tu as fait ça toute ta vie, s'exclama-t-elle au bout de quelques instants.

Ndèye Fily n'en revenait pas. Elle n'avait pas fini de lui expliquer le principe du jeu qu'il entamait déjà la partie et prenait même l'ascendant.

— Peut-être bien, qui sait? rétorqua-t-il mystérieux.

Ses doigts plongèrent dans un alvéole pour prendre les cailloux

avant de les disposer dans les suivants. Il joua de longues minutes comme s'il était seul. Ndèye Fily le regardait admirative. Louis jouait toujours, machinalement. Sa vue devint trouble. En surimpression, des mains noires et noueuses mais néanmoins agiles voletaient littéralement d'un trou à l'autre. Le tout accompagné de rires et de sarcasmes. Cette voix... Elle lui était familière. *Grand-père?! Un homme mûr ramassait, redistribuait puis éclatait de rire en se tapant la cuisse dans un tollé de protestations masculines. Louis arrêta de jouer.*

— Alors, tu joues?

— Euh, oui oui!

Il s'efforça de garder sa maîtrise. Il ne fallait pas qu'il laisse paraître son trouble. Pas devant Ndèye Fily. Une nouvelle pièce du puzzle avait rejoint les autres. Elles étaient de plus en plus nombreuses mais ne s'imbriquaient pas. *Pas encore.* Il se remit à jouer machinalement. À son tour, elle semblait troublée. Elle se mit à l'observer fixement. Il sentait le poids de son regard intrigué sur son front. Il releva la tête et rencontra son regard.

— Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça?

— Tu as vraiment des yeux étranges.

— Crois-tu être la première à me le dire? fit-il, un peu agacé.

— Peut-être pas, mais je vais te dire ce que j'en pense. Tu es vraiment un fils du terroir parce que tu as un œil trempé de soleil et l'autre de mer!

— On appelle ça des yeux vairons.

— Des yeux de varan? déforma-t-elle exprès.

— Varan toi-même! répondit-il en faisant mine de lui envoyer les galets à la figure.

Ndèye Fily para en riant. Il reprit mi-sérieux, mi-rieur :

— Tu te prends pour ma *doomu bàjjen*³⁰?

— Bravo! On m'a dit que tu parlais wolof mais je n'y croyais pas vraiment.

— Fallait demander, conclut-il énigmatique.

Louis n'avait pas envie d'en dire davantage. Il ne savait pas lui-même quel était le degré de connaissance de la langue de... son père. Non, il y avait encore trop d'incertitude, trop de morceaux qui manquaient à l'appel, trop d'anxiété liée à ces souvenirs. Il valait mieux en rester là.

La coquine pouffa de rire, mais reprit très vite son air intrigué. Décidément, elle insistait.

— Tu ressembles vraiment à quelqu'un que je connais.

— Oui, peut-être qu'on se connaissait dans une autre vie? pouffa-t-il.

— Sois sérieux, je te parle d'une fille. Une fille qui habite en contrebas, après le village, du côté de la riviéra. Elle s'appelle Awa mais on l'appelle Eva parce que ça fait plus *tubaab*.

— Moi, ressembler à une *tubaab*? répondit-il faussement indigné.

— Pas une *tubaab*, idiot, elle est métisse comme toi.

— Métis? Moi? Métis... reprit-il mécaniquement.

Une ombre de tristesse passa dans son regard. Le côté mer de ses yeux prit des couleurs d'acier et le soleil se voila de nuages. Louis se recroquevilla sur le banc et ferma les yeux pour chasser l'afflux d'images qui venaient à lui. *Métis, mulâtre, tubaab bu ñuul*³¹, assimilé, impur, esclave, sang-mêlé, traître.

*Les huées des enfants me poursuivent. Je cours pieds nus sur le sol poussiéreux. Mes petits pieds sont rougis de terre et de douleur. « Tubaab, tubaab! » Vite, il faut que j'arrive à la case de nene Bojjel avant qu'ils ne me rattrapent et que leurs pierres ne m'atteignent. Je pousse la porte de la concession. Ouf, je suis sauvé. Les gamins n'osent pas entrer. Ils me brandissent leurs poings menaçants. Je suis hors de danger alors je leur tire la langue ce qui les rend encore plus énervés après moi. J'avance un peu. Personne. Pourtant j'entends des voix. Je colle mon oreille à la case d'où viennent les voix. La paille me gratte la joue mais j'entends très bien. Je ne comprends pas tout par contre. Quelques mots m'échappent parce que papa me parle souvent mais je n'ai pas fini d'apprendre. Je n'ai que huit ans... J'entends sa voix grave et sourde. Puis celle aigüe de ma bàjjen Kuro. Enfin, celle de nene Bojjel. Elle parle à papa comme s'il était un enfant. « Pourquoi nous as-tu ramenés une tubaab? Toute la famille s'est saignée pour te faire faire des études de doktoor en France et c'est comme cela que tu nous remercies? Tu sais bien que tu étais destiné à ta cousine Mariata? Nous sommes une famille respectée ici. Et maintenant tu as jeté la honte sur nous tous. On ne connaît pas la mésalliance ici. Tout le monde sait qu'un sang pur comme le nôtre ne peut se mêler qu'à un sang pur. Un sang tooroodo*³²*. Tu es la honte de notre famille! » Sa voix se casse. Elle prend un bout de son pagne pour cacher son visage. Je ne comprends pas ce mot, « mésalliance », mais ça doit être quelque chose de très grave pour faire pleurer ma grand-mère. Papa essaie de la consoler. « Néné, tu dis cela parce que tu ne les connais pas. Ce sont des gens formidables. Des gens simples... » « En plus des paysans! » Ç'en était trop pour elle...*

Louis se redressa lentement. Ses yeux papillotaient mais il faisait un effort surhumain pour les maintenir ouverts. Il se sentait fatigué. Ndèye Fily le dévisageait soucieuse.

— Tu es sûr que ça va?

— Oui, enfin, autant que ça pourrait...

— Bon, je vais chercher Dr Tall. Tu as probablement besoin de lui.

Il s'allongea sur le banc laissé vide par son amie. Le *wure* glissa par terre et les pierres se répandirent sur le sol. Louis tentait de se concentrer sur la fraîcheur dure de la pierre contre son dos et ses membres pour chasser au mieux ces images de plus en plus intempestives. C'était presque handicapant. Pas un seul jour sans qu'elles ne lui imposent une nouvelle énigme. Les pièces étaient de plus en plus nombreuses, colorées, disparates mais le puzzle tardait à se reconstituer. Le pire était cette douleur, lancinante, à chaque épisode. Comme si les souvenirs s'arrachaient d'un coin de son cerveau pour venir flotter à la surface de sa mémoire.

³⁰ Littéralement, la fille de la tante paternelle. Dans la tradition, celle-ci avait certains droits, notamment de plaisanter et d'agacer.

³¹ Blanc à la peau noire.

³² Noble chez les Peuls.

Louis était à nouveau dans le bureau de Dr Tall. Pour la première fois depuis bien longtemps. Il avait bien apprécié la liberté dont il avait joui ces dernières semaines et lui en était reconnaissant. Pour autant, même s'il ne ressentait pas la même méfiance envers son thérapeute, ce n'est pas de gaité de cœur qu'il avait répondu à sa convocation. Les jours passés avaient été chargés émotionnellement et le médecin l'avait peut-être senti. *Si seulement Ndèye Fily ne s'était pas affolée hier dans la cour...*

Dr Tall avait un visage préoccupé. *Une tête des mauvais jours.* Louis se laissa aller contre le dossier du fauteuil à droite de celui du médecin. Depuis bien longtemps ils ne s'asseyaient plus l'un en face de l'autre, le bureau entre les deux, à se regarder en chiens de faïence. Il réalisait mentalement les progrès accomplis depuis les premières séances mais aussi la distance qui restait à parcourir.

Dr Tall le laissait invariablement commencer la discussion. Invariablement, Louis feignait de n'avoir rien à dire. C'était comme un jeu. Un jeu stupide mais un jeu quand même qui permettait au médecin d'étudier sa gestuelle, ses expressions, le mouvement de son regard, et au jeune homme de croire qu'il agaçait son médecin. Louis, la plupart du temps, laissait son regard voguer vers la mer qu'il apercevait par la fenêtre ouverte. D'autres fois, il fermait tout simplement les yeux, respirant à pleins poumons l'air chargé d'embruns. Ces respirations profondes le calmaient. Il lui arrivait aussi d'observer les murs, la peinture du plafond qui s'écaillait pour tomber sur le plancher en confettis blancs et donnait à la pièce austère un petit air de fête.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui? commença Yérin Tall au bout des quelques minutes « rituelles ».

— ...

Louis garda le silence. Il voulait parler mais n'arrivait pas à trouver les mots. Lui qui abordait les choses et les événements du quotidien de manière plus détendue avait encore du mal à s'exprimer sur ses visions et ses émotions. Il n'y avait qu'avec Colonel qu'il oubliait

complètement sa condition, mais depuis leur dernière rencontre dans la grotte, le vieil homme s'était littéralement volatilisé. Dr Tall choisit d'aborder le sujet plus franchement.

— Racontez-moi ce que vous avez vu.

C'était une douce injonction. Louis se sentit acculé. Il n'avait pas le choix. Il en avait assez de tenter de faire refluer ses souvenirs ou de lutter contre eux. *Autant arrêter la mer avec ses bras!* Le thérapeute ne pouvait sans doute pas faire de miracle mais il avait une voix posée et rassurante. Et Louis ressentait le besoin de partager son désarroi.

Alors il parla, parla. Livra toutes les pièces du puzzle dans le désordre mais peu importait. Il commença par le cauchemar de la veille, sa vision du matin à la séance de *wure*, puis pêle-mêle les railleries, Madame Pichon, *nene* Bojjel, sa maman et ses cheveux qui lui caressaient le visage quand elle s'était assoupie sa tête contre la sienne dans le train, les souvenirs fragmentés qui ne lui laissaient plus un jour de répit, l'escalade intérieure des soldats de l'oubli contre les soldats du souvenir dans le champ de bataille de sa tête... Ses propos étaient décousus.

Dr Tall l'écoutait avec beaucoup d'attention. Le pli qui lui barrait toujours le front comme un stigmate avait disparu. Il était sûr qu'ils arriveraient au bout.

Vidé, Louis se tut. Un long silence. Il avait tout donné aujourd'hui. Dr Tall apprécia intérieurement la confiance grandissante et les bonnes dispositions du jeune homme. Mais ça ne suffisait pas. Il tenta de titiller les souvenirs autrement :

— Vous ne m'aviez pas dit que vous parliez wolof!

Son ton était exempt de tout reproche. Louis s'attendait à cette question depuis leur visite au *seetkat*. Il répondit simplement.

— Je ne le savais pas moi-même...

Dr Tall ne semblait pas totalement convaincu. Il se contenta néanmoins de cette réponse. Il changea de stratégie pour l'encourager à s'exprimer.

— Je sais que vous ne me dites pas tout. Quelque chose vous tourmente dont vous ne me parlez pas. Libérez-vous!

Pour la première fois, il posa sa main sur le genou du garçon. À part pour les actes médicaux, Dr Tall ne l'avait jamais touché et pas une fois, depuis qu'on l'appelait Louis, le docteur ne l'avait appelé ainsi. Le jeune homme tressaillit au contact de la paume large et tiède. Ses lèvres étaient prises d'un léger tremblement. Louis se laissa aller les yeux fermés.

— Je... je ne sais pas si je peux en parler...

— Ce que vous ressentez vous appartient. Je ne vous juge pas. Je n'ai pas à approuver ou à rejeter. Je ne cherche pas non plus à vous faire changer ni à vous imposer quoi que ce soit, encore moins des souvenirs. Je cherche juste à vous aider à vous exprimer sur votre souffrance car c'est peut-être la clé de voûte de votre... amnésie.

Dr Tall se mordit la lèvre. Il s'était juré depuis la première séance de ne plus prononcer ce mot barbare devant le patient. Louis ne sembla pas relever.

— C'est... c'est que c'est confus dans ma tête, ce sont juste des impressions, des sensations. Il n'y a peut-être même pas de mots pour les exprimer.

— Allez-y quand même, peu important la forme et le sens apparent.

— C'est... que je me suis toujours senti différent, pas à la place qu'il fallait... partout où j'allais...

— Vous a-t-on dit que vous étiez différent?

— Pas vraiment, mais on me le faisait sentir... Je n'appartenais ni à un camp ou à un autre.

— Et vous, comment vous sentiez-vous à l'intérieur?

— ... Normal.

— Vous a-t-on dit que vous étiez anormal?

— Ben... pas vraiment... Mais vous savez ce que c'est. On n'a pas toujours besoin de dire les choses. Certaines attitudes n'ont pas besoin de mots.

Le jeune homme se tut. Une bourrasque fit voler les rideaux à l'intérieur de la pièce apportant un souffle de fraîcheur bienvenue. Louis transpirait abondamment. Il paraissait bouleversé. *Tout n'est pas encore en place, mais il se souvient de ses états d'âme et en parle... comme probablement jamais avant.* Dr Tall trouvait ces aveux touchants et surtout encourageants. Il reprit la parole après un silence qui lui semblait raisonnable. Sa voix était encore plus douce.

— Dans ce genre de cas, ce qui se passe souvent, c'est que vous vivez le préjugé de l'autre. Parfois même, vous l'anticipez et vous rejetez une partie de vous, une de vos cultures voire les deux. Tout cela à cause d'une différence et de l'incompréhension qui en découle, souvent d'ailleurs par ignorance.

Ses mots se perdaient dans le vide. *Tout cela est bien trop conceptuel*, se reprocha Yérim Tall. Le patient était assez intelligent et cultivé pour comprendre, d'autant plus que ces quelques constats décrivaient une situation vécue. Mais ses pensées semblaient encore ailleurs. Comme lorsqu'il était contrarié, le regard de Louis se perdait vers la fenêtre et au-delà, la mer. L'air s'engouffrait toujours et asséchait les gouttes qui

avaient perlé sur son front. On entendait de grosses vagues se briser sur la falaise avec un grondement sourd qui montait jusqu'à la pièce où ils étaient. Les rideaux dansaient sous l'effet du vent et s'approchaient des deux hommes jusqu'à les effleurer. Il avait les yeux fermés. Il semblait dormir. Ses traits étaient apaisés. *Se détendre, faire le vide, surtout ne rien ajouter...*

Le thérapeute ne s'était pas trompé. De longues minutes s'étaient écoulées quand une voix faible, presque inaudible, reprit :

— Je me faisais tout petit... je... je faisais tout pour leur plaire...

— À qui? demanda doucement Yérim Tall.

— À tous...

Il se tut à nouveau. Dr Tall hésita à relancer. Il finit par lui suggérer au bout de quelques secondes.

— Comme quand vous avez arrêté de manger du chocolat?

Le patient tressaillit et ouvrit les yeux en se redressant.

— Qui vous l'a dit?

— Vous! répondit le thérapeute avec aplomb.

Il se laissa retomber contre le dossier. Une grande lassitude l'habitait. Ses yeux cillaient involontairement. Il reprit faiblement, après un soupir.

— Je vous l'ai dit? Vraiment? Oui, peut-être. Je ne sais plus bien ce que je dis. Je ne sais plus bien discerner...

— Racontez-moi ce dont vous vous souvenez à propos du chocolat.

Yérim Tall fixait son patient d'un regard intense. Louis sentait le sommeil le gagner peu à peu. Sa tête se mit à dodeliner. Puis tout son buste oscilla comme un balancier. *Comme un enfant autiste!* Il chantonnait à présent. Une comptine qui était familière à Dr Tall. Il avait les genoux ramenés sous le menton et continuait son mouvement pendulaire.

La voix reprit lentement. Ses yeux étaient fermés. Le vent qui soufflait de manière continue semblait lisser ses traits. Le débit était lent, les phrases confuses, hésitantes, entrecoupées de silences ou de bribes de comptines. Yérim Tall attendait patiemment. Louis suçotait la pulpe de ses doigts. Sa voix était devenue enfantine.

— Qu'est-ce que tu manges? encouragea le thérapeute.

— Du chocolat.

— Tu trouves ça bon, le chocolat?

— Oui.

— Pourquoi tu n'en manges plus, alors?

— Parce que... parce que...

Le petit garçon éclata en sanglots qui ressemblaient à de faibles couinements. Yérim Tall luttait aussi pour ne pas se laisser gagner par l'émotion. *Empathie, d'accord, mais il faut rester professionnel, mon vieux, même si...* Il refoula les larmes qu'il sentait monter. Heureusement le jeune homme gardait les yeux fermés. Il avait repris son balancement. Il voulut appeler le petit garçon par son prénom mais il se ravisa. Il avait déjà commis un impair. Il attendit qu'il se calme avant de reprendre d'une voix engageante.

— Parce que?

— Parce que... c'est parce que je mange trop de chocolat que je suis devenu sombre...

— Qui te l'a dit?

— ...

— Qui te l'a dit? répéta doucement Dr Tall au bout de quelques secondes.

La main de Dr Tall se posa sur la sienne. Il ne tressaillit pas cette fois et ne se déroba pas. Les larmes inondaient son visage pour mourir dans les plis de son cou. Il était recroquevillé, tout petit malgré sa grande taille.

— Qui te l'a dit? reprit à nouveau Dr Tall refusant de se laisser troubler.

— Madame Pichon.

— Qu'est-ce qui s'est passé quand tu as arrêté d'en manger?

Louis était figé dans une attitude de concentration douloureuse. Il avait arrêté son balancement et un rictus inconscient tordait son beau visage. Le ton baissa d'une octave. Il finit par répondre avec lenteur :

— Chui pas là.

Et Louis se referma comme une coque.

Un bien étrange personnage se présenta à La Maison des épices ce lundi.

— Jonathan Goodwill, expert mandaté par la Cour Pénale Internationale, CPI. On s'est parlé au téléphone il y a environ un mois.

Sa poignée de main était ferme. Il parlait avec un léger accent mais dans un français parfait. Dr Ndaw l'avait accueilli au pas du perron de la grande maison et l'installa dans son bureau. Elle avait informé ses collègues de cette étrange visite mais tenait à le rencontrer seule dans un premier temps. Il était grand, le teint diaphane et transpirait à grosses gouttes sous son costume impeccablement coupé.

— Installez-vous, je vous en prie, fit-elle en lui désignant le canapé de son bureau et en ouvrant grand la porte-fenêtre. Vous avez le droit d'ôter votre veste, vous vous sentirez plus à l'aise.

Il ne perçut pas le ton moqueur. *Quelle idée de se mettre en costume-cravate pour venir à la campagne, à 30° à l'ombre!* Goodwill la gratifia d'un sourire reconnaissant. Il ne se fit pas prier pour tomber la veste et desserrer la cravate. Il semblait apprécier l'air marin qui rafraîchissait naturellement la pièce. Il lui tendit une carte de visite avant d'entrer dans le vif du sujet.

— Je suis mandaté par la Cour Pénale Internationale pour tenter d'établir les faits sur des crimes de guerre concernant le conflit qui a secoué le Libéria entre 1989 et 1997.

— D'accord... Et en quoi sommes-nous concernés ici?

Le ton de Dr Ndaw était méfiant. Ce genre de personnages sous des dehors lisses et policés étaient de vrais manipulateurs. Elle l'avait plus ou moins perçu lors de l'entretien téléphonique auquel il avait fait référence mais devant son insistance, elle avait accepté à contrecœur cette visite. Ce qui la dérangeait, c'est qu'il ne voulait pas être explicite sur le véritable motif de sa visite, tant qu'ils ne pourraient pas se parler en face. Voilà qu'il en avait l'occasion.

— À la demande de la CPI donc, je mène une enquête à la suite d'une plainte pour torture de prisonniers de guerre libériens. Enfin, la

plainte a été déposée par les survivants car malheureusement, beaucoup y sont restés.

— Nous ne sommes pas au Libéria, nous ne sommes pas dans une caserne. Il y a probablement erreur.

— Madame...

— Docteur, précisa Aïssa Ndaw, d'un ton cassant.

— Docteur, corrigea-t-il en rougissant légèrement. Je ne suis pas venu par hasard ou juste pour vous importuner. J'ai de bonnes raisons de croire que vous avez parmi vos patients une personne qui pourrait nous aider à faire la lumière sur une partie de cette histoire.

— Soyez plus explicite, Monsieur...

— Goodwill, appelez-moi Jonathan si vous préférez.

— Monsieur Goodwill, ça ira très bien.

Il soupira bruyamment. Pas uniquement sous l'effet de la chaleur qui avait commencé à s'estomper. La partie allait se révéler difficile avec ce petit bout de femme. Il devrait déployer des trésors de patience et de psychologie même si elle semblait *a priori* difficile à manipuler.

— Madame, euh, Docteur, je n'irai pas par quatre chemins. Nous recherchons un certain Abdoulaye Sine qui a été sous-officier dans l'armée de ce pays et qui a mené une mission au Libéria dans le cadre de...

— Je ne connais personne de ce nom, coupa Dr Ndaw.

Elle passa en revue mentalement les patients actuels et passés mais ce nom lui était totalement inconnu. Pourtant elle avait une bonne mémoire et tous ses dossiers étaient à jour. Goodwill passa une main dans sa chevelure et desserra un peu plus sa cravate.

— Nous avons de bonnes raisons de croire que le sergent-chef Abdoulaye Sine s'est trouvé ou se trouve encore parmi vous, comme pensionnaire. Il n'est pour l'instant accusé de rien, nous avons juste besoin d'établir les faits et c'est pour cela que je suis mandaté ici pour une enquête de terrain. Je souhaiterais le rencontrer.

Il avait débité sa phrase d'un seul tenant comme s'il redoutait d'être interrompu par Dr Ndaw. Il l'agaçait à présent avec ses répétitions de phrases comme s'il s'accrochait à des bouées pour ne pas couler. Elle doutait de sa bonne foi sous ses dehors rassurants et décelait dans son discours des méthodes grossières de policier qui répugnait à révéler ses sources. Elle réfléchissait en l'écoutant. *Abdoulaye Sine*. Ce nom ne lui disait rien mais elle ne connaissait qu'un seul pensionnaire qui, vrai ou faux, avait été enrôlé dans l'armée... *Colonel!* C'est vrai que personne à La Maison des épices ne connaissait vraiment son identité.

L'équipe l'avait recueilli comme il était et faisait de son mieux pour accompagner le vieil homme malade sur l'ultime chemin de sa vie. *Quand il se laissait approcher...* Mais personne n'avait vraiment pu l'apprivoiser, encore moins connaître son histoire. Ce vieil original était certes moins dérangé qu'il voulait le laissait paraître, mais de là à le soupçonner d'être un criminel de guerre! Goodwill aperçut l'ombre du doute dans les yeux de son interlocutrice. Il sentit une brèche dans la forteresse et, en bon psychologue, choisit ce moment pour argumenter.

— Vous ne connaissez pas les logiques de guerre, Docteur. Même le plus droit des hommes peut devenir un animal. Ces hommes obéissent aux ordres qui proviennent de la chaîne de commandement parce qu'ils sont dressés ainsi. C'est ce que les militaires appellent l'équilibre de la terreur : si le camp adverse torture mes hommes, je torture ses hommes. Sinon c'est mon camp qui perd et toute la troupe est décimée.

— On dirait que vous l'avez déjà jugé ce.... cet Abdoulaye Sine.

— Pas du tout, je voulais juste vous expliquer ce qui se passe dans la tête de ces hommes de troupe. Ce sont les lois de la guerre et malheureusement, on est loin de la Convention de Genève...

Dr Ndaw était écartelée entre son idéal de vérité et de justice et son désir de protéger ce vieil homme qui avait probablement déjà beaucoup souffert, dans sa chair et dans son esprit. *La souffrance est une partie de la rédemption.*

— Admettons que cette personne ait été avec nous, quelle que soit l'identité sous laquelle on la connaît, que voulez-vous faire de lui si longtemps après? Vous savez que dans cette maison nous soignons les personnes qui ont des soucis mentaux. Par définition ils sont irresponsables à ce moment précis.

— Docteur, si cette personne est irresponsable, elle ne l'a pas toujours été. Nous n'avons aucune idée préconçue, nous voulons juste nous faire une intime conviction sur ces présumées exactions et situer les bonnes responsabilités afin de laisser la justice poursuivre son travail. Je vous rappelle qu'il s'agit d'une plainte et qu'à ce titre, nous avons mission de faire la lumière sur les faits reprochés aux concernés. Il n'est pas dit qu'une action en justice s'en suivra si la culpabilité d'Abdoulaye Sine est établie. Rassurez-vous, s'il n'est plus doué de raison au moment du procès, il ne sera pas inquiété. Mais au moins les victimes et leurs familles connaîtront la vérité et c'est capital pour leur reconstruction.

Jonathan Goodwill avait marqué un point. Dans son discours, il avait fait admettre implicitement au chef de clinique que le recherché

pouvait bien être un pensionnaire de La Maison des épices et tous les arguments avancés résonnaient juste aux oreilles d'Aïssa Ndaw. Elle ne savait que répondre. Il sentait qu'il prenait l'avantage.

— Madame, nous voulons juste le rencontrer pour l'interroger. S'il n'est pas en mesure de répondre à nos questions du fait de son état psychique, nous voulons le faire examiner par notre propre équipe de psychiatres.

— Si celui que vous dites s'appeler Abdoulaye Sine est bien le pensionnaire que nous avons, il n'est plus avec nous actuellement...

C'était une ultime parade de Dr Ndaw. Elle n'avait plus le courage de lutter contre ce fonctionnaire rompu aux techniques de la négociation. En plus, le sujet lui semblait assez grave pour pendre l'avis des autres médecins même si sa conviction intime à elle était déjà faite. Voulant mettre fin à cet entretien pénible qui avait duré plus d'une heure, elle se leva et lui tendit la main pour lui donner congé.

— Merci Monsieur Goodwill de nous avoir informés. Nous allons mener notre propre enquête pour le retrouver et ne manquerons pas de vous informer de l'état de nos recherches.

Jonathan Goodwill se leva à son tour, surpris. Il ne s'attendait pas à être congédié de la sorte. *Avec finesse et courtoisie en plus.* Il serra la main de la chef de clinique et saisit sa veste de l'autre.

— Très bien, je compte sur vous pour nous aider à progresser dans cette enquête. De toute façon, je ne manquerai pas de m'enquérir régulièrement de « l'état de vos recherches » comme vous dites.

Dans son ton, une imperceptible menace.



Aïssa Ndaw n'attendit pas longtemps pour convoquer à son tour son « Conseil de guerre ». Le véhicule de Jonathan Goodwill avait à peine quitté le sentier de terre dans un nuage de poussière que l'état-major de La Maison des épices convergeait déjà vers le bureau de la chef. Le sujet était assez sérieux pour être discuté sans délai.

En peu de mots, elle résuma l'entretien qu'elle avait eu avec l'expert CPI. Elle se força à rester la plus objective possible et à ne pas faire transparaître sa position pour ne pas influencer ses collègues.

Le silence se fit dès qu'elle termina son exposé. Tous semblaient interdits, certains inquiets, d'autres dubitatifs.

— Si je comprends bien, le présumé tortionnaire que la CPI recherche, Colonel en l'occurrence, pourrait avoir choisi de se réfugier ici en pleine campagne comme dans sa prétendue folie pour échapper

à ses poursuivants.

C'est Dr Pouye qui avait rompu en premier le silence.

— Rien n'est établi. Ce ne sont que des suppositions et puis les faits remontent à si longtemps...

Sans le vouloir, Aïssa Ndaw commençait à plaider. Dr Pouye qui visiblement n'avait pas fini, la coupa.

— Il n'y a pas de prescription en matière de crime contre l'humanité. Tout le monde est justiciable. Vous, moi, les malades.

— On ne parle ni de prescription ni de crime établi. Ce que je dis c'est qu'on n'est même pas sûr que le client qu'ils cherchent soit vraiment ici et que ce soit celui auquel nous pensons!

Dr Ndaw avait utilisé le terme client à dessein. Elle se faisait une haute opinion de son institution et jusque-là, son équipe et elle avaient réussi à préserver ce caractère particulier, fait d'humanité, de bienveillance, de tolérance et... de « seconde chance ».

— La Maison des épices ne va pas devenir l'antichambre d'un quelconque tribunal. Je le refuse! Ce n'est pas l'esprit de La Maison et je veux surtout qu'on nous f... la paix, nous et nos malades. En plus, si dans un cas absolu, la personne recherchée est bien Colonel, vous êtes bien placé, Dr Pouye vous qui l'avez suivi depuis le début, pour savoir qu'il n'est plus responsable de ses actes, même s'il a pu l'être à un moment ou à un autre! Avouez tout de même que ça fait beaucoup d'incertitudes pour qu'on le livre pieds et poings liés, à son âge en plus, à cette machine judiciaire et son rouleau compresseur d'experts à sa solde.

Aïssa Ndaw était hors d'elle. Son chignon était complètement défait et un peu plus elle sautait à la gorge d'Ali Pouye. Elle voulait un consensus et la voix dissonante qu'elle craignait n'avait pas attendu pour se faire « l'avocat du diable ». Dr Tall intervint pour calmer la joute.

— Ce n'est effectivement pas dans l'esprit de La Maison des épices de « balancer » ses patients. Depuis des années que Colonel est pensionnaire de La Maison, c'est la première fois qu'un quelconque poursuivant est à ses trousses.

— Euh, pas n'importe quel poursuivant...

— Laissez-moi continuer Ali, coupa Yérim Tall d'un ton ferme et sans appel. Tout le monde vous dira ici qu'il est inoffensif. Si effectivement il a été acteur de cette guerre ou d'une autre, je pense au contraire qu'il en a été la première victime vu l'état de son corps et de sa santé. Quant à sa folie, si elle n'est effectivement pas établie, il n'est tout de même pas normal pas plus qu'il est sain, pour une

personne à l'esprit clair, de jouer au marginal aussi longtemps et de manière si constante. En fait, il se fuit lui-même. Il fuit une douleur intérieure qu'il ne sait pas résoudre tout seul. Il s'est composé un personnage et il s'est donné un rôle très valorisant ces derniers temps en prenant sous son aile ce jeune homme, Louis, lui faisant faire des progrès que nous, médecins, n'avons pas réussi à lui faire faire. C'est une forme pour lui de réhabilitation, voire même de rédemption.

Aïssa Ndaw lui envoya un regard reconnaissant. Elle le savait être un homme mesuré mais sa prise de position était courageuse. Dr Pouye, même s'il avait été ébranlé, ne lâcha pas l'affaire.

— Vous convenez tout de même que le doute est permis et que tant qu'on ne laissera pas faire l'enquête, on ne pourra pas savoir si on protège un criminel ou non.

— Présumé, seulement. N'oublions pas que les faits dont on parle remontent à plus de vingt ans. Certains d'entre vous étaient encore très jeunes. Ces exactions dont parle la CPI ont pour cadre une guerre, peut-être une des plus sales, confuses et meurtrières, et ce, pour tous les camps. Dans ces cas, on sait rarement avec exactitude qui a fait quoi et ce ne sont pas des fonctionnaires internationaux surdiplômés, surpayés et bien propres sur eux qui vont venir ici pour dire ce qui s'est passé dans le maquis. Beaucoup de victimes sont parties avec leurs secrets. Aucun des belligérants n'est au-dessus de tout reproche. Oui, il faut tenter d'établir les faits. Par contre, laissons les démons où ils sont. Il ne sert à rien de les réveiller.

L'intervention de Yérém Tall, même si elle était d'une autre tonalité, lui avait permis de retrouver son esprit combatif. Elle poursuivit pour ne pas donner à Dr Pouye l'occasion de répondre.

— La réponse est claire et sera, je l'espère, unanime. Colonel ou Abdoulaye Sine ou quel que soit le nom auquel il répond n'est pas responsable de ses actes. Il le fut peut-être, mais ne peut pas en répondre aujourd'hui.

— Et qu'est ce qu'on dit à Colonel?

— Rien. Je veux que rien ne filtre de cet entretien. Nous ferons notre rapport à la commission de la CPI. S'il faut que quelqu'un témoigne dans l'enquête, je suis prête à le faire.

On aurait pu entendre les mouches voler dans le bureau. Elle reprit plus calmement.

— La réponse sera unanime. N'est-ce pas messieurs... Messieurs?

Maam Ndeela était assise sur une peau de mouton, ses jambes craquelées allongées devant elle, le dos voûté. Son visage était parcheminé mais ferme et ses petits yeux lui donnaient un air espiègle. Il aurait été difficile de lui donner un âge.

Dr Tall et Louis la trouvèrent dans cette position méditative. Son regard s'éclaira quand elle reconnut le visage familier du thérapeute de La Maison des épices. Après les salutations d'usage qui durèrent plusieurs minutes, elle invita ses hôtes à prendre place sur la natte attenante à la sienne. Puis elle s'enquit longuement des nouvelles des patients de La Maison qu'elle avait traités les mois et années précédents. Elle avait une mémoire prodigieuse.

Dr Tall et elle discutèrent de choses et d'autres avant que Maam Ndeela ne s'intéresse au motif de leur visite du jour. Elle avait compris qu'il s'agissait de ce jeune homme silencieux qui accompagnait le médecin et le regardait fixement. Louis gardait ses yeux baissés par respect mais aussi parce qu'il était impressionné par la vieille dame. Il n'avait pas encore tout à fait réussi à dompter la peur, même si elle lui était désormais une compagne familière. Certains jours, c'était un état permanent. D'autres, il lui échappait et la semait dans ses errances dans la nature florissante des abords de La Maison. Mais il n'y pensait presque plus lorsqu'il était en présence de Colonel ou parfois quand il écoutait les paroles faussement futiles de Ndèye Fily.

Yérim Tall se racla la gorge, ne sachant pas vraiment par où commencer. La vieille dame ne lui en laissa pas le temps.

— Demba Sarr le *seetkat* est venu me voir, commença-t-elle de sa voix éraillée. Comme vous savez, nous travaillons ensemble depuis très longtemps et quand on lui présente un patient pour qui il ne peut pas grand-chose, il l'oriente vers moi compte tenu de mes dons héréditaires. C'est pas que je sais plus de choses que lui, nous sommes complémentaires. Lui pratique la divination et moi je pratique le *ndëpp* selon ce qu'il a diagnostiqué. Sais-tu ce que signifie *ndëpp*, mon mari³³?

— Non, fit Louis en gardant les yeux baissés.

— Peu importe, tu n’as pas vraiment besoin de savoir. Tu le sauras peut-être bientôt.

S’adressant à Dr Tall, elle continua en baissant un peu la voix :

— La résistance semble très forte d’après le *seet*³⁴ de Demba. Cet enfant est en proie à des êtres maléfiques. Normalement, un *ndëpp* de trois jours où on tuerait un bouc aurait pu suffire. Mais là, d’après ce que me dit Demba et que je vais m’empresser de confirmer par ma propre divination, il faudra sans doute un taureau. Alors, la cérémonie durera huit jours.

— Nous avons totale confiance en vous.

— Très bien. Vous les médecins de La Maison des épices êtes nos partenaires depuis de longues années. Aujourd’hui, même les *tubaab* viennent nous voir pour qu’on les soigne.

Elle se mit à rire, satisfaite. Sa bouche découvrit des gencives noircies par le *jamu*³⁵ de sa jeunesse qui tiraient à présent sur le violet et une mâchoire à la dent rare. Elle poursuivit ses explications.

— Celui qui dit que les *rab* n’existent pas c’est qu’il n’en a pas encore fait l’expérience. Chaque famille a un *rab*, un génie protecteur. Ce *rab*, parce qu’il a signé un pacte avec les Ancêtres, a pour mission de veiller sur toute la lignée et combattre les êtres maléfiques. Il a pour mission d’assurer la prospérité, la paix et la fertilité pour nos villages. Les *raps* ont toujours existé et partout. Ne croyez pas qu’il s’agisse d’une invention à nous les Africains! Plusieurs versets du Coran parlent de djinns. Quant aux chrétiens, ils organisaient autrefois des cérémonies pour les faire sortir des personnes qu’ils avaient possédées. Chez nous les Sérères, n’en parlons pas! Aujourd’hui les Blancs font appel à des *pisi*³⁶, comme si avec leurs quinze ans d’études ils pouvaient venir à bout des djinns!

Maam Ndeela émit un long *ciipëtu* de dépit en détournant la tête. Dr Tall se sentait visé en tant que thérapeute moderne. Mais il avait su tirer les leçons des discussions avec Demba Sarr et ne voulait pas tomber dans le piège de la justification. Il resta muet à cette provocation. Les yeux perçants de Maam Ndeela étudiaient sa réaction. Elle avait l’air presque déçue. Elle poursuivit cependant.

— Les *rab* ne sont que les reflets invisibles des hommes même si parfois ils en prennent l’apparence. Ils peuvent être bénéfiques ou maléfiques, mais chacun a en soi un *rab* du sexe opposé qui le suit comme son ombre, un double invisible qui le suit jusqu’à la tombe. Il joue un rôle protecteur mais attention, il a ses exigences qui, si elles ne sont pas satisfaites, créent des désordres chez la personne que le *rab* habite. Les maléfiques peuvent se montrer possessifs. Ça explique les mariages qui se terminent en échec, les femmes infertiles, les

crimes passionnels et bien d'autres drames que vous autres interprétez autrement. Si on n'y prend garde, il peut pénétrer l'homme, boire son âme et le réduire à l'état de marionnette. Ils se promènent volontiers au crépuscule, c'est pour cela qu'on interdit aux gens, en particulier aux femmes enceintes, de sortir à cette heure-là. Mais les jeunes d'aujourd'hui n'ont que faire de ces recommandations...

Elle jeta un regard appuyé au seul représentant de cette jeunesse.

— Certains *rab* sauvages sont très méchants. Ils vivaient dans les arbres, au milieu des bois, avant que certains humains imprudents ne les pénètrent sans rituel préalable. Leurs intentions, le plus souvent, étaient d'exploiter la nature pour se nourrir ou se servir du bois des arbres mais ils l'ont fait en dépit du bon sens. Ces ignorants ont perturbé le pacte ancestral et ces *rab* se sont dispersés pour venir cohabiter avec les hommes. Seul un nouveau pacte scellé avec eux sous forme de *tuur*³⁷ ou de *xàmb*³⁸ peut les réconcilier. Pour le cas de ce jeune homme, comme on ne connaît ni sa famille, ni ses origines, je vais consulter mes oracles. Que ce soit une cause naturelle ou surnaturelle, nous pouvons faire quelque chose. Vous devez juste savoir une chose : ici, tous les cas ne sont pas résolus mais aucun n'est désespéré. Si on se fait appeler guérisseurs, ce n'est pas par prétention!

— Nous en sommes convaincus, rassurez-vous. Quand devrons-nous revenir?

— Revenez demain. C'est la nuit que les réponses me viennent en rêve. Après ma maladie initiatique quand j'ai été moi-même possédée, je me suis guérie par mes propres ressources et c'est pour cela que tout le monde me respecte dans la région et fait appel à moi.

Elle s'empessa de poursuivre avec un soupçon d'amertume dans la voix :

— Je ne dis pas ça pour faire l'intéressante, à mon âge, quand même! Au contraire, cet héritage est très pesant mais je n'avais pas le choix. Dans ma lignée, c'est moi qui ai été désignée à la mort de ma mère pour être l'héritière du culte. J'étais très jeune mais ma mère m'avait prévenue : si je refusais, les esprits me puniraient et je risquais de devenir folle ou de mourir de maladie atroce. Je n'ai pas eu de jeunesse : une initiation de ce genre dure quinze à vingt hivernages auprès du maître ou de la prêtresse dépositaire afin de tout connaître des choses mystiques, avoir la maîtrise, la sagesse et l'expérience. Je n'ai pas eu cette chance. J'ai dû prendre mon héritage sans tout ceci. Avais-je le choix? Ce que je n'ai pas eu le temps d'apprendre par ma mère, je l'ai appris toute seule, sans avoir droit à l'erreur car toute erreur aurait pu être fatale. Je n'ai pu ni me marier, ni avoir d'enfant...

— Très bien, fit Dr Tall après un silence gêné. Nous reviendrons demain matin pour connaître la suite des opérations. Merci Maam Ndeela...

— Uh uh, grogna un disciple dans l'ombre de la prêtresse.

— Pardon?

— Il ne faut jamais dire au revoir!

Ah oui! Il avait failli commettre à nouveau cette erreur. Dr Tall aida Louis à se relever et tous les deux tournèrent les talons sans mot dire.

Ce fut de nouveau une nuit agitée pour Louis. Le jeune homme se réveilla en nage, bien avant le petit matin. Il se sentait pris au piège. Il n'y voyait aucune issue. La machine était lancée et il craignait justement d'y croire. Il redoutait les pouvoirs de Maam Ndeela et les révélations qu'elle causerait. Il aurait souhaité laisser plus longtemps ses démons se tapir dans les replis obscurs de sa mémoire. Maam avait eu ce regard perçant de certains voyants, un regard qui vous déshabille et vous met à nu.

Tôt le matin du lendemain, Maam Ndeela envoya un émissaire à La Maison des épices. C'était le disciple qu'ils avaient vu la veille. Il semblait familier des lieux car il se rendit directement aux appartements de Dr Tall qui se préparait à prendre un petit déjeuner frugal. Le médecin l'invita à partager son repas mais l'assistant refusa poliment. Il était pressé. L'homme semblait essoufflé. Sa voix peinait à dissimuler une certaine excitation.

— Maam a dit... qu'il faut commencer au plus vite. Demain jeudi, si possible. Le garçon qu'elle a vu hier se trouve dans une période délicate où les esprits se le disputent. Il faut faire vite avant que les mauvais esprits ne prennent le dessus. Sinon...

Les yeux de l'homme s'agrandirent et devinrent amples comme les mots qu'il n'arrivait pas à prononcer. Il tentait de reprendre son souffle la main à plat sur sa poitrine qu'il avait un peu cave.

— Sinon... sinon il pourrait devenir fou ou mourir pour de bon. Elle a dit qu'il faut commencer le *ndëpp* dès demain matin. Rendez-vous peu après l'aube sur la place du village.

Yérim Tall avait posé sa tasse de café. Il essaya de garder son calme et de ne pas succomber à l'agitation de l'homme. *Il te faut garder la tête froide jusqu'au bout... et le bout n'est plus loin!*

— Qu'est-ce qu'il nous faudra apporter pour la cérémonie?

L'homme commença à énumérer en comptant sur ses doigts comme s'il avait peur d'oublier quelque chose.

— Maam a dit qu'il faut apporter... un taureau, un taureau tout

blanc, une calebasse de lait caillé, sept noix de cola rouges, sept autres blanches, un coq rouge, des bracelets d'argent, un collier de *peme*³⁹ et mille francs CFA.

Dr Tall fit le compte mentalement. Tout ce que le disciple avait cité devait pouvoir se trouver aisément dans les alentours.

— Très bien, revenez en fin d'après-midi, tout sera prêt, à votre disposition.

— Ah, au fait, combien pèse-t-il? reprit l'assistant qui avait déjà fait un pas vers les escaliers.

— Pardon?

— Oui, combien pèse le garçon?

— Je ne sais pas... soixante-dix kilos environ.

— Alors, il faudra soixante-dix kilos de mil, c'est pour le *natt*⁴⁰.

— Le *natt*? ne put s'empêcher de reprendre Yérim Tall intrigué. Il n'en avait jamais entendu parler.

— Oui, on doit confectionner des *nàkk* avec, vous savez ces beignets de mil, pour l'assistance le jour du *ndëpp*, pour que tout le monde partage la maladie. Rassurez-vous, c'est purement symbolique. Le mal sera tellement dilué qu'il sera impuissant.

Il avait prononcé cette dernière phrase à voix basse, sur le ton de la confiance.

— Très bien. Merci. Tout sera prêt en fin d'après-midi, conclut Yérim Tall.

Dr Tall abandonna son repas qu'il avait à peine touché. Il s'affaira toute la journée avec l'assistance de quelques aides de La Maison des épices. Personne ne posait de question mais tous ressentaient que le moment était important. Aussi, s'employaient-ils à leur mission dans le plus grand silence, ne posant que des questions pratiques et seulement en cas de nécessité.

À l'heure dite, le disciple était là. Son excitation n'était pas retombée. Il prit rapidement le paquet que lui tendait Dr Tall et se saisit de la corde à laquelle était attaché le taureau. Conformément aux recommandations, l'animal était immaculé. Il parut satisfait. Il remit au thérapeute une poudre rougeâtre et un *sëru rabal*⁴¹ accompagné des conseils d'usage.

— Le garçon devra être comme au sortir du ventre de sa mère. Il devra se baigner dans l'eau de sept vagues, ce soir même. À la septième, il devra recueillir l'eau de mer dans une calebasse. Une fois sur le sable, il mélangera cette eau avec la poudre que je viens de vous donner et se lavera le corps de haut en bas pour faire descendre le *rab* de là où il s'est réfugié dans son corps. Ce n'est qu'ainsi que Maam

pourra l'identifier et s'adresser à lui demain. Il ne devra surtout pas se sécher. Quant au *rabal*, il dormira avec sous son oreiller et à l'aube en fera don à une vieille femme indigente. À présent, je dois y aller.

L'homme fondit dans le soir sans plus d'explication.

Resté seul, Dr Tall commença à retourner la question dans sa tête. Ces dernières heures agitées l'avaient empêché de s'interroger mais il fallait bien qu'il aborde la question avec son patient. Il était probablement le plus angoissé des deux. Comment emmener le jeune homme à adhérer à cet ultime acte, sachant que c'était peut-être la tentative de la dernière chance? À ce moment, il aurait bien aimé confier cette mission à Dr Ndaw ou même à Colonel qui, il le savait, sous ses dehors de vieillard sénile et facétieux, avait sincèrement l'écoute du jeune homme. Mais le septuagénaire avait depuis plusieurs jours disparu et il ne devait pas faire croire à sa collègue qu'il se dérobaît. *Non, je dois assumer mes responsabilités jusqu'au bout. L'étau se resserre. C'est le moment de rester fort.*

Yérin Tall ne se posa pas plus de questions. Il remonta les escaliers, se dirigea sans réfléchir vers la chambre du jeune homme et frappa à la porte. Par chance, il était là. Depuis que Colonel s'était fondu dans la nature, il n'avait plus vraiment goût à ses errances. Louis ouvrit et, sans manifester de surprise, laissa entrer son thérapeute. Il pouvait compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où il était entré dans sa chambre. Un désordre indescriptible y régnait. *J'espère qu'il ne va pas me dire : range ta chambre! Comme s'il était mon père...* Dr Tall ne fit aucun commentaire. Il s'installa sur un coin du lit et le jeune homme prit place à l'autre extrémité. Il tentait de se rassurer en pensant que jusque-là le patient avait montré moins de résistance à ses visites chez les tradipraticiens que pour leurs séances à deux. Il en avait été froissé au début mais avait vite compris que ce qu'il demandait à son patient était simplement au-dessus de ses forces. Demba Sarr et Maam ne l'avaient pas importuné. Bien au contraire, ils avaient levé, à leur manière, un coin de voile sur son trouble et d'une certaine manière le prenaient en charge sans lui poser de question. *La préparation rituelle ne devrait donc pas l'inquiéter. Bien moins que le ndëpp en lui-même!*



C'était le matin du grand jour. Tout le village s'était réveillé à l'aube pour participer à cette cérémonie pas si rare mais toujours spectaculaire.

Réunie sur la place du village la procession s'ébranla comme un troupeau humain jusqu'à l'entrée du village sur le chemin qui menait vers la brousse, en entonnant des chants du répertoire liturgique

traditionnel. Arrivé à un terre-plein sommairement défriché la veille par quelques solides gaillards, le cortège s'arrêta. C'est dans ce cadre qu'aurait lieu la cérémonie : des baobabs, à perte de vue, un tapis herbacé qui dansait dans le vent chaud et au centre, un cercle de grand diamètre, nu de toute végétation. Le soleil était déjà brûlant. La colonne disciplinée s'égailla sans cesser de chanter et se disposa autour du cercle au centre duquel Louis se trouva soudain prisonnier. Le lourd bourdon des *tabala*, ces tambours au son grave, accompagnait les danses saccadées. Une volée grêleuse de *jembe*⁴² fouetta soudain l'air en solo avant de se fondre dans la partition. Ses yeux s'affolèrent. Il suffoquait ainsi entouré. Il cherchait des yeux une faille dans le cercle humain où il pourrait s'engouffrer et s'enfuir. Il avança les bras tendus devant lui pour percer la muraille des danseurs massés en rempart autour de lui. Aucune brèche. Une conspiration les tenait serrés les uns contre les autres. Ils s'étaient mis à chanter et taper des mains. Cela mettait au supplice les tympanes de Louis. Un étai d'angoisse l'étreignit. Il ne voyait qu'un foisonnement hétéroclite de formes et de couleurs. Il chercha du regard un visage familier. Dr Tall peut-être? Il n'avait pas entendu la prêtresse à la sortie du village le congédier gentiment : *Laissez-le nous, il vaudrait mieux rentrer à La Maison. Faites-nous confiance. Le jeune homme qui vous reviendra ne sera plus le même.*

Dr Tall avait fait à contrecœur le chemin inverse vers La Maison des épices, la gorge nouée. Il essayait vainement de chasser les paroles du disciple de Maam Ndeela, la veille : « Maam a dit (...) le garçon qu'elle a vu hier se trouve dans une période délicate où les esprits se le disputent. Il faut faire vite avant que les mauvais esprits prennent le dessus. Sinon... » Il n'avait pas pu terminer. Ou pas osé. *Que Dieu l'accompagne!* pria Yérim Tall. Dieu? Les esprits? La science? Il ne savait plus à quel saint se vouer. Il était prêt à tout essayer, tout croire pour peu qu'il guérît. Pour revoir son sourire, enfin, illuminer son beau visage...

Une violente reprise des chanteurs creva le ciel dénué de nuage. Surplombant ce déferlement tous azimuts, le tambour major s'éleva et survola la gamme basse des *tabala* et enfin donna le tempo. Tout en poursuivant leurs battements de mains, les membres du cercle se mirent à danser lentement un *ndawràabin*⁴³ synchronisé. Louis se prit la tête entre les paumes. Il s'était mis à hurler. *Par pitié, arrêtez ce bruit!* Nul ne pouvait l'entendre. Les *tabala* continuaient leur percussion régulière donnant rythme et solennité à la cérémonie rituelle. L'assistance chantait toujours, battait des mains en mesure et sautillait au rythme de la musique.

Un brusque silence s'abattit. Il y eut un mouvement de foule de

part et d'autre. La prêtresse fendit la foule d'un geste ample et s'avança vers le centre du cercle. La poussière la couvrait comme une seconde peau. Ses yeux exagérément ouverts firent le tour du cercle humain qui s'était refermé et avait repris sa danse syncopée. Puis, elle se mit aussi à danser lentement. Des pas saccadés, le souffle court.

Un à un, ses assistants pénétrèrent le cercle, les bras chargés. On posa un *layu*⁴⁴, unealebasse contenant les *nàkk*, une autre contenant les noix de cola mélangées. Sur un carré de tissu rouge, les bracelets d'argent et les perles de *peme*. Les assistants distribuèrent les *nàkk* à l'assistance en psalmodiant des mots incompréhensibles.

Louis s'était effondré au milieu du cercle. Il gardait les yeux à demi fermés. Le sol vibrait du pas lourd des danseurs. Derrière le tapis sonore, il entendait des rires monter crescendo et se dédoubler en échos. Soudain, l'air se fendit d'un puissant ricanement qui occulta la rumeur alentour. Un rire féroce qui glace le sang et les os. Une salve de rires fous, sur tous les tons. Des rires d'outre-tombe. Des rires aigus, des rires perçants, des rires gutturaux, des rires gras qui lui vrillaient les oreilles. La cascade de rires déferlait alors que le visage émacié de la prêtresse Ndeela se penchait sur lui, l'haleine chargée, le teint cendreau. Elle ne riait pas elle-même. Elle était perdue dans ses imprécations, l'écume aux lèvres, les yeux révoltés, ne laissant apparaître que le blanc de l'œil. Elle s'adressait à un interlocuteur invisible qu'elle tenait en respect de ses paroles mystérieuses. Elle dansait, se tortillait, sautillait pendant que l'assistance battait des mains et que les *tamak*⁴⁵ battaient leur peau de mouton à s'en arracher la peau des paumes. Ses pieds nus et gercés damaient le sol de sa danse saccadée. Ses poignets et ses chevilles étaient ceints de bracelets d'argent et d'amulettes : des cornes, des os, des grigris de toutes couleurs. À son cou pendaient les perles de *peme* qu'elle avait enfilées le long d'un nerf de bœuf.

La prêtresse se dirigea vers une grande jarre en terre cuite où avaient macéré trois mois durant des racines de tamarinier et des cornes. Elle y trempa ses mains, s'en aspergea tout le corps, puis, d'un coup de pied, le renversa. L'eau croupissante de miasmes se répandit sur le sol. L'assistance fit un bond en arrière. Le sol but goulûment la décoction. Ndeela entonna ensuite un chant de la liturgie traditionnelle sans cesser de danser. L'assistance reprit le refrain comme un seul homme battant des mains en cadence.

Au centre du cercle, Louis était toujours à terre. Son corps était secoué de convulsions. Le travail avait commencé. La prêtresse se pencha de nouveau au-dessus de lui et plongea ses yeux dans le regard fou du garçon. Ils étaient grand ouverts et fixes comme sous l'effet d'une force hypnotique. C'était le regard de Maam qui lui transperçait

le corps et fouillait son âme. Elle posa une main décharnée sur son visage. Des mains noueuses comme les racines d'un baobab. Ses doigts serpentins hachaient la vue qu'il avait de la scène, d'une portion du ciel et du visage veiné de la vieille dame. Louis sursauta violemment avant de se raidir.

Il resta seul au centre de l'arène un moment. Peu à peu, le bruit qui s'était estompé enfla. Battements de mains, mouvements de corps, rythme débridé des tamtams. On le mit debout. Ses muscles étaient atones. Un des assistants approcha un van des pieds de Louis pendant que l'autre le tenait par les épaules pour ne pas qu'il s'écroule. Sa tête dodelinait comme celle d'un pantin. Tout lui semblait si lointain, si irréel, comme inaccessible et proche à la fois. La prêtresse s'approcha du jeune homme soumis sans cesser de danser. Elle tenait dans une main des plumes du coq rouge. De sa main libre, elle lui jeta des poignées de grains de mil alternées de louchées d'huile de palme tandis qu'elle caressait son corps de haut en bas pour faire descendre le *rab*. Les assistants continuaient le travail en massant le corps du garçon d'onguents douteux. Entre deux incantations jaculatoires, elle poussait de petits cris, comme si elle-même souffrait. Elle s'adressait au *rab* dans une langue que seuls eux deux connaissaient. Elle l'apostrophait de mille noms ésotériques.

Une clameur s'éleva dans la foule et, comme un seul homme, se fendit à nouveau pour livrer passage au taureau tiré par quatre colosses. Les percussionnistes en oublièrent un instant leurs instruments, subjugués par le taureau immaculé qui entraînait en scène.

Le bovidé soufflait, renâclait, ses sabots raclaient le sol poussiéreux. Il sentait l'odeur de mort autour de lui, comme seuls les animaux peuvent la sentir. Il fut couché vers l'Est et couvert d'un tissu blanc immaculé. La prêtresse saisit le jeune homme par les épaules. Il se laissa faire comme une marionnette. Elle enjamba avec lui sept fois le taureau puis le fit asseoir à califourchon sur l'animal qui beuglait toujours. Elle recouvrit le singulier cavalier et sa monture de sept pagnes et se mit à danser autour de la masse ainsi formée. Un voile couvrit les yeux du jeune homme et le vide l'envahit. Cela ne dura que quelques minutes, et il revint à lui avec une stupéfaction mêlée de terreur, réveillé par les derniers sursauts de vie de l'animal qui ne l'épargnaient pas dans ce funeste corps à corps. Il se trouvait à présent flanc à flanc contre la bête. Le jeune homme sentit des humeurs invisibles quitter son corps vers le taureau qui agonisait.

On ôta brusquement les pagnes qui les ensevelissaient. Les chants sacrés avaient repris de plus belle, accompagnés d'une débauche de sons, de couleurs, de formes en mouvement. L'animal avait été mis à mort et des giclées de sang arrosaient la prêtresse. L'hystérie du jeune

homme se transforma en transe. Des images désordonnées bondissaient devant ses yeux. Des lucioles voletaient capricieusement dans sa tête, éclairant faiblement des bribes de souvenirs, quelques recoins au hasard de son cerveau, des voiles qui s'élevaient pour s'abaisser aussitôt, des morceaux épars, des lambeaux de vie, des clichés antérieurs à sa vie à La Maison des épices, sans aucun sens ni aucun lien apparent les uns avec les autres. Le paysage oscillait. Les gens prenaient des formes irréelles. Le visage de la prêtresse lui apparaissait déformé, sa bouche édentée béante sur ses imprécations incompréhensibles.

Le sang de l'animal fut recueilli dans des Calebasses pour les besoins de l'autel. On lava le jeune homme à grande eau avec des jerricanes d'eau de mer. Il reprenait peu à peu ses esprits. La foule reprit sa procession en chemin inverse vers le village, précédée de Maam Ndeela qui tenait les cornes du taureau comme un trophée de guerre. Elle ira les déposer avec le sang de l'animal et du lait caillé sur l'autel domestique avec quelques autres ingrédients qu'elle tenait secrets. Pour continuer à tenir en respect le *rab*, disait-elle, et l'empêcher de s'enfuir vers d'autres victimes.



Dr Tall tournait comme un lion en cage. La cérémonie avait duré toute la journée et il enrageait d'en avoir été écarté. Il n'avait pas le choix. Il était surtout inquiet du sort de son jeune patient et n'eût été l'injonction de Maam Ndeela, il aurait pris part au *ndëpp* et, s'il le fallait, souffert avec lui. Il fut soulagé lorsque à la tombée de la nuit deux des assistants dont celui de Maam ramenèrent le jeune homme chancelant mais vivant. Ils lui racontèrent en peu de mots la cérémonie avant de donner des recommandations.

— Qu'on le couche immédiatement. Il doit boire les décoctions que voici. Il dormira beaucoup mais ne le réveillez pas. Même s'il délire.

— Comment ça s'est passé? voulut savoir Yérim Tall.

— Maam a dit que ça s'est bien passé. Vous verrez les résultats dans les prochains jours.

33 Manière affectueuse pour les grand-mères d'appeler leurs petits-fils.

34 Divination.

35 Tatouage des gencives et parfois du pourtour des lèvres et du haut du menton avec un pigment de charbon chez certaines femmes d'Afrique de l'Ouest.

36 Psy.

37 Procession accompagnée d'offrandes vers le lieu où le rab a élu domicile.

- 38 Autel domestique.
- 39 Perles anciennes en verre dépoli.
- 40 La pesée.
- 41 Pagne tissé.
- 42 Tamtam au son clair.
- 43 Danse traditionnelle.
- 44 Van, grand panier de vannerie plat.
- 45 Joueurs de tama, percussion d'aisselle à son aigu.

XI

*Plus je regarde la vie et plus je l'aime, avec ses passages
sombres, et plus je suis d'accord qu'elle me quitte un jour. Sa
lumière est si belle qu'elle me laisse sans crainte.*

Christian Bobin

Dans son bureau du premier étage, Dr Tall mettait de l'ordre dans ses notes. Il sortit le dossier du jeune homme et releva ses dernières observations : « Sujet arrivé à maturité. Relation d'aide passée à un stade plus offensif. Catharsis à provoquer en mettant le sujet face à la réalité. »

Il soupira et mit de l'ordre mécaniquement dans les autres papiers qui traînaient. Sa main effleura le tiroir gauche et machinalement il l'ouvrit. Ses yeux se posèrent sur un cadre en dentelle de bois. Une photo le mettait en scène, lui, enlaçant une femme, la quarantaine épanouie et rieuse. Ça devait être l'été, ou l'automne, ou encore un été indien, comme il en avait surpris quelques-uns pendant ces années de bonheur. Il détacha la photo du cadre. Au dos, l'écriture ronde et généreuse de Pauline avait mentionné : Honfleur, 30 septembre 1995. Elle était méthodique : tout était étiqueté, répertorié, consigné. Et tout était planifié : leur retour, leur maison, leurs enfants. Tout sauf ce qui se passa par la suite.

Yérin Tall se sentait tendu, plein d'appréhension et en même temps pris d'une grande fatigue mêlée de mélancolie. *Non, il faut tenir le coup, c'est presque la fin!* Pendant tous ces mois, il avait donné des coups de pic dans la roche. La surface ne s'effritait qu'en poussière au début, puis en cailloux avant de livrer des blocs de plus en plus gros. Mais aujourd'hui, il était arrivé au cœur de la roche et le pic ne suffisait plus. *Ce qu'il faut, c'est la dynamiter...*

Dr Tall était tellement absorbé dans ses réflexions qu'il n'entendit pas les quelques coups frappés à la porte, pas plus qu'il ne vit Dr Ndaw pénétrer dans son bureau. Elle se pencha par-dessus son épaule et déchiffra les écritures fines dont il venait de recouvrir le papier Bristol.

Sentant une présence dans son dos, il se retourna brusquement et claqua le tiroir ouvert, comme s'il était pris en faute. Aïssa Ndaw

comprit qu'elle l'avait surpris dans un moment d'intimité et bafouilla quelques excuses. Confuse, elle recula pour remettre un peu de distance entre eux. Elle s'assit sur le rebord de la table avec un sourire engageant.

— Yérim... commença-t-elle un peu hésitante.

Elle ne l'appelait pas souvent par son prénom. Elle soupira avant de poursuivre.

— Je pense qu'on s'est tous un peu fourvoyé avec ton patient. On s'est échiné à vouloir traiter les symptômes, l'amnésie en négligeant ce qui doit en être la cause. Et je crois que la véritable cause est à la base culturelle, et un rejet de phénomènes qu'il n'a pas assimilés ou des épisodes qui ont été trop douloureux pour lui enfant. Le nœud du problème, c'est l'acculturation. Le reste n'est que prétexte, n'est-ce pas?

— Il semble que oui, admit laconiquement Dr Tall.

Elle remit en ordre quelques mèches de cheveux qui volaient sous l'effet du vent du dehors. Elle reprit d'une voix incertaine.

— Je constate en même temps de nets progrès depuis la prise en charge traditionnelle. J'ai l'intime conviction que ça va marcher.

— Je l'espère. Je l'espère vraiment...



Louis avait dormi toute la nuit et toute la journée. Il ne se réveilla que le surlendemain, la tête dans un étau, le corps encore tremblant de fièvre. Sa bouche était pâteuse. Il n'avait qu'une envie : prendre un bain de mer et retrouver son vieil ami avant que les images ne l'assaillent à nouveau. Il les sentait toutes proches, prêtes à défiler devant ses yeux, dans le bon ordre sûrement, *comme au soir du Jugement dernier*. Il eut un frisson. De la porte-fenêtre restée ouverte coulait le petit vent frais de l'aube. *Comme tous les matins du monde, comme le dernier matin du monde...*

Louis se leva brusquement malgré son état encore fébrile. Il fallait qu'il quitte cette chambre et les souvenirs qui le guettaient. Il se fondit dans la coursive et descendit doucement pour rejoindre la mer. La Maison des épices était encore endormie. Il se retrouva sur la plage déserte et plongea avec délectation dans l'eau fraîche de l'aube.

Louis nagea, nagea à perdre haleine. Comme s'il voulait se défaire de son ombre, comme pour se fuir lui-même. Il voulait se laver de toutes ces décoctions, ces potions, ce sang dont on l'avait aspergé. Il s'immergea complètement et se laissa porter par le courant, libre, la tête vide avec ce sentiment de bonheur et de plénitude.

Le sable moelleux de la plage finit par l'accueillir. Il se laissa déposer par la vague et apprécia les premiers rayons qui fondaient sur sa peau cuivrée. Il resta ainsi de longues minutes, jusqu'à ce que la morsure du soleil l'oblige à se lever enfin. Il marcha le long de la crique à la recherche de coquillages. Le sable, ce matin, était perlé de nacre que ses mains peinaient à contenir tant il en avait ramassé.

— Tu as raison, mon enfant de ramasser ces trésors!

Louis sursauta et ses mains laissèrent échapper les coquillages.

— Colonel!

Il avait pourtant l'habitude de voir son ami déboucher de nulle part, aux moments les plus inattendus. Ou plutôt, d'entendre sa voix tonnante qui précédait toujours son corps malingre.

— Mais où étiez-vous tous ces derniers jours? On s'est tous fait un sang d'encre!

— Ah... mais peut-être que je ne suis pas vraiment là, hein? C'est peut-être mon ombre qui te parle...

— Colonel... reprit Louis sur un ton de reproche. Vous ne me la faites pas à moi...

Le vieil homme rit à gorge déployée. Ce rire que Louis n'avait pas entendu depuis si longtemps. Un rire un peu plus chargé, plus haletant que les autres fois. Le froncement de sourcils de Louis ne lui échappa pas. Pour faire diversion, il se baissa péniblement pour l'aider à ramasser son précieux butin.

— Tu as raison, Petit, fit-il entre deux respirations, voilà les vrais trésors de la vie. Les plus belles possessions n'ont pas besoin d'actes notariés!

À bout de souffle, il se laissa retomber sur le sable, bientôt suivi par son jeune ami. Ils étaient tous les deux allongés, la tête renversée, le regard perdu dans le ciel.

— Voilà l'idée que je me fais du bonheur. Dans les choses simples et riches de leur abondance. Petit, la vraie richesse, c'est de savoir jouir de ce qu'on a et pas de ce qu'on veut conquérir et qui de toute manière ne sera jamais suffisant à nos yeux. Je n'ai jamais compris l'attrait des hommes pour le matériel, la possession comme si on emportait tout après dans la tombe. On n'est pas des pharaons! Et quand aujourd'hui on parle de « mondialisation », il s'agit surtout d'une velléité de niveler le monde matériellement vers le haut!

— Quitte à laisser en rade ceux qui ne suivent pas.

— Exactement, fit Colonel, admiratif. Je vois que tu commences à être cynique. C'est parfait!

Ils se turent un instant et regardèrent le ballet des mouettes dans le

ciel. Colonel fut le premier à rompre le silence, les yeux toujours rivés vers le ciel.

— Tu sais quoi?

— Quoi?

— Je suis fier de toi.

Louis tourna la tête vers son ami qui ne bougea pas.

— Et... pourquoi?

Colonel le regarda enfin, le buste relevé sur un coude.

— Comme ça...

Louis était surpris et touché. Il appréciait beaucoup ce marginal revenu de tout mais qui avait su lui redonner goût à la vie. Même s'il ne le lui avait jamais dit, par pudeur. *Un jour, il le lui dirait. Bientôt. Peut-être ce soir.*

— Bon, je vais regagner mon lit avant que mon ange gardien fasse sa ronde et s'aperçoive de ma « fugue », dit Louis faussement enjoué.

Louis prit congé de son ami en lui promettant de le retrouver l'après-midi à la grotte. En réalité, il ne se sentait pas bien. Ses paupières étaient lourdes et les migraines le reprenaient.



L'immense pagne de la nuit qui recouvrait le ciel et masquait les étoiles. Louis revenait de la grotte en haletant. Il avait surestimé ses forces. Même s'il s'était un peu reposé, les derniers jours avaient été riches en émotion et physiquement éprouvants. Mais il lui fallait tenir sa parole donnée à lui-même : parler à Colonel. Lui dire tout ce qu'il savait de lui-même même si contrairement à Dr Tall, il ne lui avait jamais rien demandé. Lui dire que grâce à lui, il n'avait plus peur de ses souvenirs. Il se sentirait plus fort aux côtés de son ami pour affronter ses démons.

Il avait nagé toute cette distance pour trouver la grotte vide. Pas de Colonel. Louis s'était assis sur le promontoire et avait guetté des heures durant un hypothétique canot, le profil voûté du vieil homme, son rire sonore qui aurait fait vibrer les stalactites. Mais rien. Rien que le clapotis régulier des vagues et un vague à l'âme qui commençait à l'envahir.



Au même moment, le soleil infléchissait sa course dans le ciel. Le sable était encore tiède. Un canot était arrimé au plus solide des rochers de la crique au bas de la falaise. Le vieil homme tenait une canne. Sa

main calleuse parcourait pensivement le manchon lisse. Il semblait absorbé. La marée grondait contre les rochers et faisait tanguer le canot. Le vacarme le sortit de ses rêves. Il ôta de son imperméable une bouteille vide et regarda à travers. *Pas même un message à l'intérieur...* et il sourit. Il ôta à son tour l'imperméable et l'envoya voler dans le canot qui tanga à nouveau.

Colonel tourna les talons et marcha longtemps dans le sens opposé. Il tenait une pipe éteinte entre ses dents. Derrière lui, un grognement sourd. Il ne se retourna qu'à moitié. Autant que son arthrite lui permettait. Il aperçut du coin de l'œil un chien au pelage jaune-roux, un de ces chiens bâtards qui pullulaient dans la brousse mais plus rarement sur la plage. Grande fut la tentation de fuir... *Ou alors, de ne pas fuir, de ne plus fuir, de regarder en face.* Il tourna la tête complètement vers l'animal. Le chien avait les yeux fous, les babines retroussées. Une écume mousseuse s'accrochait aux poils ras et drus de sa gueule. Son pelage était boueux. Ses oreilles ensanglantées étaient auréolées de mouches.

Ne pas fuir... Ne plus fuir... Des images lointaines s'imposaient à sa vue. Des images de charniers, des corps démembrés, une tronçonneuse ensanglantée, des bouches, des cris figés dans la mort. *La mort...*

Le grognement faible s'était transformé en aboiements qui semblaient sourdre des profondeurs de la gueule de l'animal. Ses yeux jaunes regardaient fixement l'homme fatigué. Ils se mesurèrent longtemps du regard mais l'un avait déjà rendu les armes. Le chien bondit sur le corps décharné de Colonel qui tint sa promesse : ne plus fuir. L'animal n'eut aucun mal à planter ses crocs dans la peau tannée de sa gorge. La scène avait duré deux secondes puis le chien disparut comme il était apparu.

Colonel recula en empoignant sa gorge. Il voulait sentir la vie le quitter comme elle avait quitté celle de centaines d'innocents vingt ans plus tôt. Il voulait sentir son âme se débarrasser de cette gangue qui lui avait servi de corps et ce cœur qu'il n'avait plus écouté battre. Le sang dégouttait sur le sable immaculé. *Quitter ce corps pour une possible renaissance?* L'homme proférait pour la première fois, pour de vrai, des propos insensés.

L'écume envahissait ses commissures. Il se dirigea péniblement vers le canot en articulant ce vers qu'il avait aimé et relu tant de fois : *Ô douceur, Ô dérive, Ô rives d'ailleurs...*

Il suffoquait. Ses doigts tenaient toujours sa gorge comme un garrot. Aurait-il le temps de se glisser dans la petite embarcation et de se laisser dériver comme une coque légère sur l'océan? Elle n'était plus qu'à quelques mètres. Mais son regard se troublait. Il tendit la main pour saisir la corde. Ses doigts agrippèrent le vide. Il perdit l'équilibre.

Sa pipe se brisa au contact du rocher. Un faible sourire flottait sur ses lèvres déjà rigides.

Le chien jaune était revenu et tournoyait en grognant autour de ce corps que la vie quittait goutte après goutte. Les mouches également étaient de la fête.

XII

Ceux là sont morts ceux qui n'ont rien laissé d'eux.

Heredia

Ndèye Fily était en larmes. Elle ne savait pas elle-même très bien pourquoi elle pleurait tant. Ou pourquoi elle pleurait le plus. À cause de la mort de Colonel? Par appréhension de la réaction de Louis? Elle n'oserait jamais le lui annoncer. Même si au fil du temps elle avait réussi à l'apprivoiser, à devenir son amie et sa confidente. C'était trop lourd pour elle. Elle s'enfuit de la crique pour avertir la chef de clinique.



Le jour commençait à décliner dans la grotte. Louis s'était résigné à rentrer. Il avait attendu plus que de raison et n'avait plus espoir de voir arriver son ami : il s'était encore volatilisé. Pas de canot non plus pour effectuer la traversée sans nager. Il rassembla le peu de forces qui lui restaient et nagea hors de la grotte pour rejoindre la calanque. La crique se trouvait à quelques bonnes centaines de mètres de là mais il n'avait pas le choix.

La mer était agitée en cette fin de journée. Elle était sillonnée de courants contraires qui le faisaient constamment dévier de sa trajectoire. Il progressait courageusement mais se sentait à bout de forces. Il craignait de ne jamais pouvoir atteindre la grève alors que le soleil déclinait lentement jusqu'à toucher la mer. *Non, je suis un nageur chevronné, je vais m'en sortir!* Il aperçut enfin la crique au bout de presque une heure d'une traversée mouvementée. Une effervescence inhabituelle l'animait et des lampions l'illuminaient. Le sel lui picotait les yeux. Il distinguait néanmoins dans la semi-pénombre des personnes qui allaient et venaient. Aussi exténué qu'il était, le jeune homme préféra faire un détour pour arriver par la plage des pêcheurs. Il n'avait aucune envie de rencontrer ces gens qui avaient investi sa crique. Il voulait cacher sa tristesse de ne pas avoir vu son ami.

À La Maison des épices, Ndèye Fily pleurait toujours pendant que Dr Ndaw s'entretenait à voix basse avec Yérim Tall.

— C'est le moment. Je pense que tu peux y aller... Il faut le

retrouver et lui dire.

Sa voix s'altéra légèrement. Elle le fixa avec des yeux embués et pressa son bras sans le quitter du regard. *Elle a compris... Depuis quand a-t-elle compris?*

Aïssa Ndaw mettait beaucoup d'énergie à refouler ses larmes. C'était la première fois qu'il voyait la chef de clinique se laisser aller à ses émotions. Yérim Tall en fut un peu décontenancé mais il n'avait pas une minute à perdre. Il devait rester concentré et garder toute son énergie pour les minutes qui allaient venir où il savait qu'il jouerait son va-tout. C'était quitte ou double. Dr Tall lui prit les mains entre les siennes et murmura simplement.

— Merci.

Sentant l'émotion le gagner à son tour, il tourna les talons et descendit les marches quatre à quatre à la recherche du jeune homme. Ils se rencontrèrent dans la cour. Louis ruisselait d'eau et de sueur. Il avait l'air hébété. Dr Tall le prit par la main et l'attira sous la tonnelle, à l'abri des quelques gouttes de pluie qui commençaient à tomber.

— J'ai à vous parler.

Il se laissa faire docilement. Il ne comprenait rien. Une grosse boule obstruait sa gorge. Tout semblait irréel : cette pluie qui s'était mise à tomber soudain, cette agitation à la crique, à La Maison, Ndèye Fily qui reniflait en lui jetant des coups d'œil qu'il n'arrivait pas à interpréter... Dr Tall parla enfin. Les mots qu'il disait ne lui semblaient pas destinés.

— C'est fini pour Colonel...

— C'est fini... quoi? articula Louis qui ne voulait pas comprendre.

Il opposait un front buté. Il était clair qu'il ne voulait pas entendre. Il leva les bras pour obstruer ses oreilles de ses paumes. Dr Tall attrapa ses bras d'un geste vif et s'empessa de continuer, en élevant la voix.

— Il est mort. Colonel est mort!

Le visage de Louis était baigné de larmes. La boule dans sa gorge déformait le timbre de sa voix :

— Non, non, il n'a pas pu me faire ça!

— Il ne vous a rien fait, c'était un accident!

— Je suis sûr que non.

Louis se laissa tomber sur le banc en pierre. Il éprouvait une grande douleur. Une douleur muette. Son grand corps était cassé en deux, comme un pantin dont le ressort avait lâché. Il continuait à sangloter comme un enfant.

— Il l'a fait exprès. Il n'avait pas le droit. Tout le monde m'abandonne...

— Qui vous a abandonné?

— ...

— Qui vous a abandonné? reprit Dr Tall décidé à le pousser dans ses derniers retranchements.

Louis ne répondait plus. Il était allongé de tout son long sur le banc de pierre. La cour intérieure était maintenant battue par l'orage. Chaque éclair semblait transpercer le corps inerte du jeune homme. Il se tortillait alors, avant de laisser son corps s'effondrer à nouveau. Ses poings étaient serrés à faire pâlir les articulations de ses doigts. Dr Tall revint à la charge. Sa voix couvrait l'orage.

— Vous pensiez être quelqu'un que rien ne touche, c'est ça? Cette carapace d'indifférence est censée vous rendre invulnérable? Vous vous croyiez fort, plus fort que la mort, mais elle vous rattrape! Pourquoi ne pas faire face, enfin?

— Arrêtez, supplia Louis, je ne veux rien entendre...

Il voyait la mort de près pour la première fois depuis son arrivée à La Maison des épices. C'était là pour Dr Tall un triste événement mais l'occasion de lui faire tomber les derniers remparts et de le mettre face à lui-même. Inconsciemment, le patient était prêt depuis quelque temps déjà, il lui fallait un fait déclencheur.

Yérim Tall avait un genou à terre et lui tenait les bras pour qu'il ne se bouche pas les oreilles. Les verres de ses lunettes étaient constellés de gouttes de pluie qui se frayaient un chemin à travers le chaume de la tonnelle.

Deux ans déjà se sont écoulés. S'il ne veut pas voir la vérité, je vais la lui dévoiler, même brutalement. Il ne peut pas vivre sans identité. Ce sera peut-être pire après mais je prends le risque. Je dois le faire. Pour Pauline, pour lui, pour moi...

— Maintenant tu m'écoutes! hurla-t-il en le secouant le garçon. Arrête de te faire du mal. Personne n'est responsable, ni toi, ni personne. Fais ton deuil et reviens-nous!

— C'est au-dessus de mes forces, gémit Louis les muscles atones.

— Essaie!

Yérim Tall le tutoyait pour la première fois. Louis ne s'en était même pas vraiment rendu compte. Il était à présent recroquevillé sur le sol mouillé. Il faisait visiblement des efforts de concentration. Tout son corps était contracté. Ces quelques secondes de trou noir jetaient leur ombre sur son passé. Il faisait des efforts. Mais rien. Rien que le doute et l'appréhension. Pourtant il essayait. Vraiment. Aucune issue.

Peut-être l'oubli. Définitif. Des mouettes volaient dans sa tête. Il délirait :

— Non, pas voler, pas voler...

Dr Tall le chargeait toujours.

— Quoi? Dis-moi ce que tu vois. Ouvre les yeux. Regarde-moi!

Il le secouait toujours.

— Dis-moi pourquoi tu ne veux pas voler...

Le jeune homme se détendit d'un coup. C'était là. Juste au-dessous de la ligne de flottaison. Il le touchait du doigt comme s'il faisait rouler une boule invisible sous une membrane fine et douloureuse. Sa voix n'était plus qu'un filet. Il semblait avoir régressé de plusieurs années.

— Pas voler, pas voler...

Une image lui vrillait dans la tête. Il tentait de s'en approcher. Il avait enfin ouvert les yeux et regardait Dr Tall sans le voir. Ses yeux écarquillés avaient l'expression d'un enfant terrifié. *Laisse-les venir... ils ne te veulent aucun mal...*

Les étoiles remontent vers le ciel vite, très vite. La terre vient à la rencontre du ciel. Très vite. La carlingue explose le sol. Les étoiles lui retombent dessus comme de grosses gouttes lumineuses. Je ne me souviens que du vacarme. Puis du clapotis des gouttes sur le métal. Puis plus rien. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis allongé dans cette nuit qui ne veut pas finir. J'ai mal. J'ai faim. Des brasiers épars illuminent les corps. Ils s'offrent à la nuit sans âme alors que d'autres ont encore la force de geindre, de ramper, d'escalader le visage grîmé de sang et de poussière. Je ne veux plus voir ces morts-vivants. Je regarde le ciel. Plus d'étoile. Elles sont toutes tombées. La nuit me happe à nouveau. Quand je me réveille, j'ai froid. La nuit est rayée de faisceaux de gyrophares. Les corps se colorent de rouge puis d'ombre, d'ombre, à nouveau de rouge. La nuit me happe encore. Quand j'ouvre les yeux, je suis dans une chambre blanche. Des tubes et encore des tubes. J'ai plus mal. Je ne vois plus les corps rouge et ombre. Je n'ai qu'une seule envie. Dormir. Pour toujours.

La glace se brisait. Tout lui revint comme une déferlante : l'accident, sa mère inerte, ses beaux cheveux éparpillés autour de son visage livide. Les survivants qui tentaient d'échapper au feu. Les ambulances, les secouristes, puis le trou noir.

Louis semblait revivre la scène. Il avait les yeux fous. Une lueur orangée dansait dans ses prunelles, comme des feux follets, comme ces brasiers qui faisaient fondre la carlingue. Il voyait son double, noir d'une fumée poisseuse, happé par le vide. Ses oreilles bourdonnaient. Une explosion. Puis, plus rien. Rien que de petits foyers de feu qui

crépitaient doucement, des touffes de cheveux, des bouts de tôle calcinée encore fumants. Un monceau de corps, de chiffes, de ferraille... Lui au milieu de ce champ de bataille, désormais seul.

L'expression douloureuse de son visage changea brusquement. Il se releva en reprenant appui sur le banc. Il regarda Dr Tall comme s'il le voyait pour la première fois.

— Papa? articula-t-il d'une voix blanche.

Yérim Tall l'étreignit alors. Longuement. Il pleurait lui aussi pour la première fois depuis deux ans. Ses mains caressaient les cheveux de son fils qui frisaient sous la pluie. Il murmura son nom.

— Séga! Séga, mon garçon...

Séga était enfin débarrassé des oripeaux de Louis et de tout ce qu'il n'était pas. Il pleurait sa peine et sa joie mêlées. La voix émue de son père lui parlait, comme dans un rêve.

— Tu ne peux pas savoir comme je m'en suis voulu. Je n'étais pas avec vous à cause d'une urgence au CHU. Je devais vous rejoindre le lendemain. Quand ils m'ont appelé, le monde s'est effondré. J'ai cru que j'avais tout perdu. Mais je t'avais, toi, et tu es resté mon combat, ma raison de me battre et d'oublier mon chagrin... J'ai beaucoup souffert et me suis même senti coupable d'avoir été épargné. Je ne peux pas t'expliquer toutes les étapes de mortification par lesquelles je suis passé. Mais je crois qu'il fallait que quelqu'un survive. Pour qu'il y ait une mémoire à notre histoire. Maintenant, nous sommes deux et nous allons vivre, Séga. Pour Pauline, pour tes sœurs. Pour nous...

Le jeune homme se redressa doucement. Comme s'il renaissait à la vie. Oubliant sa propre peine, il réalisa à ces mots la souffrance de Dr Tall... de son père, qui ne l'a jamais laissé paraître. Dire qu'il l'avait pris pour son ennemi...

Des larmes coulaient sur les joues de Yérim Tall.

Bien sûr que je savais tout depuis le début. J'ai vécu le supplice du drame mais le pire a été de vivre tout ce temps aux côtés de mon fils comme un étranger hostile. J'ai dû chaque seconde réfréner mes élans d'affection pour l'accompagner comme je pouvais sur la voie d'une incertaine guérison. J'ai eu tellement mal lorsque la première fois qu'on s'est vraiment revus, ce jour-là où il a repris connaissance et qu'il m'a regardé sans me reconnaître! Oh, j'aurais tout donné pour être seul avec lui à cet instant. Tout donné pour partager ces premières secondes sans Ndèye Fily, Aïssa Ndaw et... ce stupide Dr Marega. Je l'aurais juste regardé, pris ses mains dans les miennes, sans rien lui imposer. Surtout pas des souvenirs...

Le jeune homme se dégagea brutalement de l'étreinte paternelle et s'enfuit vers la plage. Dr Tall saisit sa manche une seconde puis le

laissa partir.



Yérin Tall suivit Louis du regard. La pluie martelait toujours. Dr Ndaw était à la fenêtre de son bureau. Elle avait suivi toute la scène mais pour rien au monde elle ne serait intervenue. Elle n'avait pas le droit d'interférer entre un médecin et son patient. *Entre un père et son fils...* Maintenant elle pouvait. Il avait besoin d'elle. De sa compassion et de sa tendresse. De sa main dans la sienne. Elle descendit sous la pluie.

En l'entendant arriver, Dr Tall tenta de se recomposer. Il était encore bouleversé. Aïssa Ndaw le saisit par l'épaule. Sa chemise était trempée. Il regardait toujours dans la direction où le jeune homme s'était enfui.

— Ne crains rien. Je pense qu'il a juste besoin d'être seul, pour réaliser ce qui lui arrive.

Elle s'assit près de lui et l'entoura d'un geste presque maternel.

— Je pense qu'il va réussir à faire son deuil et à tout surmonter. Il faut juste lui laisser un peu de temps. N'oublie pas que tout cela est nouveau pour lui, du moins consciemment. La cicatrisation sera d'autant plus longue que la blessure a été profonde.

Yérin Tall ne pouvait plus réprimer les sanglots qui lui serraient la gorge. La tête entre ses mains, il pleurait comme un enfant. Aïssa Ndaw reprit d'une voix douce en caressant ses cheveux grisonnants.

— C'est fini, Yérin. Tu as fait un excellent travail, tu as été très courageux tout au long de ces deux années. Maintenant il faut penser à toi. Faire ton deuil, toi aussi.

Comme ça, elle savait!

Les vannes cédèrent enfin. Les mots affluèrent à sa bouche, entrecoupés de sanglots qu'il ne pouvait plus réprimer. Il raconta combien c'était dur de cacher à son fils sa véritable histoire. Combien il avait dû lutter pour que le garçon ne devienne pas un rat de laboratoire entre les mains des médecins de l'HHCV. Combien il avait dû se faire violence pour passer outre la déontologie médicale qui voulait qu'il ne traitât pas un patient si proche. Combien certains jours il était tenté de le prendre dans ses bras. D'autres jours de tout laisser tomber et de fuir. Et le deuil de Pauline qu'il n'avait pas pu faire...

— Chuuuut. Ne dis plus rien. Il s'en sortira... Et toi aussi.

XIII

Nul ne peut atteindre l'aube sans passer par le chemin de la nuit.

Khalil Gibran

Louis marcha longuement sur la crête de la falaise. La pluie avait cessé et une chaleur torride embrasait la nature. Sa vue était trouble. Dans la crique, Colonel semblait avancer vers lui avec ses habituelles titubations éthyliques et son sourire édenté. La voix du vieillard lui parvenait du contrebass.

— *À chacun son heure, Petit, la mienne est arrivée, c'est tout. Il ne faut pas craindre la mort. Souviens-toi, accepte d'aller à la mort quand il est temps, la fleur au fusil...*

— Vous n'aviez pas le droit! lui hurla-t-il en retour.

Le vieillard continua de parler. Bien sûr, ils ne pouvaient s'entendre.

— *Les morts ne me font pas de mal. Ce sont les vivants qui me faisaient du mal. Autant que j'en ai fait. Toi, tu es innocent. Tu as la vie devant toi et tu vas vivre! Tu le mérites. Vis!*

Il disparut comme il était apparu. Louis le chercha encore longtemps des yeux.

Sur le bord de la falaise, il avançait toujours. Un funambule sans filet. Sa vue était brouillée par les images de sa vie qui défilaient. Les souvenirs étaient tous là, nus de vérité, dans leur enchaînement originel. Les gens aussi : Madame Pichon, Magali, Jérémie, maman Pauline et ses beaux cheveux, *nene* Bojjel, Ndèye Fily, Colonel, Dr Tall... Papa. Les bulles perçaient la surface de sa conscience. Elles avaient crevé la ligne de flottaison.

Il s'éloigna peu à peu de la crête et gravit d'un pas chancelant la côte escarpée. Il s'éloignait de La Maison des épices pour aller vers nulle part. Le plus loin possible. Des bourdonnements continus habitaient ses oreilles. Il tremblait de froid, de chaleur. Il murmurait au vent.

— *Maman...*

— *Séga!* Lui répondit Pauline.

— *Maman je veux venir.*

— *Non, pas maintenant, reste, Séga. Reste avec ton papa. Prends soin de lui comme il a pris soin de toi. Je veille sur vous. Je vous aime fort...*

— *Maman...*

Louis longea le chemin vers le village, dépassa le champ de dunes qu'il avait tant admiré un jour. Ses pas le menèrent vers la riviéra. Il ne pensait à rien. Des maisons aux dimensions diverses se succédaient. Son regard fut attiré par l'une d'elles, plus petite mais coquette, nichée de plain-pied au cœur du front de mer. Il y devinait la chaleur d'un foyer, des cris, des rires, la vie...

Instinctivement, il s'en approcha. La façade s'offrait à la mer par des baies vitrées. Une joyeuse pagaille semblait y régner. Le garçon continua à avancer comme s'il était l'inattendu mais le bienvenu convive. Il était tout près à présent. Front contre la baie. Son souffle embua rapidement la vitre. À travers, il devinait une famille attablée. Les rires étaient proches mais ils ne le voyaient pas. En face de lui, son reflet lui souriait.

Louis recula de surprise. La vitre coulisssa. *ELLE.*

Eva s'était levée pour aller chercher de l'eau. Les autres discutaient toujours aussi vivement dans la cour intérieure. Elle jeta un coup d'œil à l'océan qu'elle aimait tant regarder. Une vision étrange l'attira. Là, juste derrière la baie. *LUI.*

Elle approcha doucement pour ne pas lui faire peur. Elle avait appris par Ndèye Fily que c'était un grand sauvage. Elle souriait. Lui pas. Elle ne s'en formalisa pas. Ils se regardèrent longtemps avant qu'elle ne fasse coulisser tout doucement la baie vitrée. Les yeux clairs du jeune homme plongèrent dans ses yeux limpides puis glissèrent lentement le long de son corps cuivré qui se dessinait sous le voile diaphane d'un pagne. Le contre-jour perdait sa semi-nudité dans un clair-obscur pudique.

— Bonjour, je m'appelle Awa, fit-elle simplement. Tu peux entrer si tu veux, on allait juste commencer à déjeuner.

Le jeune homme réalisa qu'il venait de rencontrer celle qu'il n'avait jamais cherchée. *Eve, Eva, Awa.* Son alter ego aux yeux vairons. Elle lui tendait la main avec un sourire.

En l'espace d'une seconde, il sut qu'il lui fallait vivre.

DANS LA MÊME COLLECTION

Gouverneurs de la rosée, Jacques Roumain

Nègre blanc, Jean-Marc Pasquet

Trilogie tropicale, Raphaël Confiant

Brisants, Max Jeanne

Une aiguille nue, Nuruddin Farah

Mémoire errante (coédition avec Remue-Ménage), J.J. Dominique

Dessalines, Guy Poitry (coédition avec Éditions d'en bas)

Litanie pour le Nègre fondamental, Jean Bernabé

L'allée des soupirs, Raphaël Confiant

Je ne suis pas Jack Kérouac (coédition avec Fédérop), Jean-Paul Loubes

Saison de porcs, Gary Victor

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon, Laure Morali

Les immortelles, Makenzy Orcel

Le reste du temps, Emmelie Prophète

L'amour au temps des mimosas, Nadia Ghalem

La dot de Sara (coédition avec Remue-Ménage), Marie-Célie Agnant

L'ombre de l'olivier, Yara El-Ghadban

Kuessipan, Naomi Fontaine

Cora Geffrard, Michel Soukar

Les latrines, Makenzy Orcel

Vers l'Ouest, Mahigan Lepage

Soro, Gary Victor

Les tiens, Claude-Andrée L'Espérance

L'invention de la tribu, Catherine-Lune Grayson

Détour par First Avenue, Myrtille Devilmé

Éloge des ténèbres, Verly Dabel

Impasse Dignité, Emmelie Prophète

La prison des jours, Michel Soukar

Coulées, Mahigan Lepage

Maudite éducation, Gary Victor

Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort, collectif dirigé par Gary Victor

Jeune fille vue de dos, Céline Nannini

L'amant du lac, Virginia Pésémapéo Bordeleau

La nuit de l'Imoko, Boubacar Boris Diop

Les chants incomplets, Miguel Duplan

La dernière nuit de Cincinnatus Leconte, Michel Soukar

Cures et châtiments, Gary Victor

Des vies cassées, Nigel H. Thomas (traduit par Alexie Doucet)

Le testament des solitudes, Emmelie Prophète

Première nuit : une anthologie du désir, sous la direction de Léonora Miano

La Maison des épices

Comptoir d'esclaves et comptoir d'épices, *La Maison des épices* est transformée en centre de soins. Nichée entre ciel et mer, où viennent se reconstruire des amputés de la vie, la maison accueille médecins et guérisseurs qui sondent, par les vertus de la tradition ancestrale et de la science moderne, la profondeur des âmes.

Les troubles et les malentendus – allant de l'amnésie aux transgressions de l'ordre social et culturel – ne manquent pas qui dévoilent la vulnérabilité de l'être. Une certaine histoire de la folie nous est contée. Des dizaines de voix et d'histoires s'entremêlent, révélant les mystères de ces lieux paisibles modelés par l'amitié, la tendresse, la beauté et l'amour. Une galerie de personnages insolites tentent d'échapper au corset du quotidien afin d'inventer à leur mesure un monde neuf. Simplement lumineux.

Écrivaine et chroniqueuse, Nafissatou Dia Diouf est l'une des nouvelles voix de la littérature sénégalaise. Son univers littéraire, ancré dans une Afrique contemporaine vivante et colorée, lui a valu plusieurs distinctions nationales et internationales. *La Maison des épices* est son premier roman.